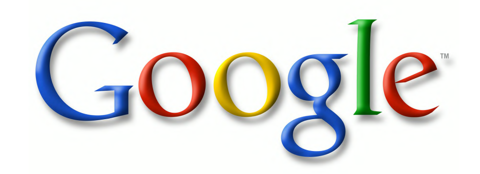
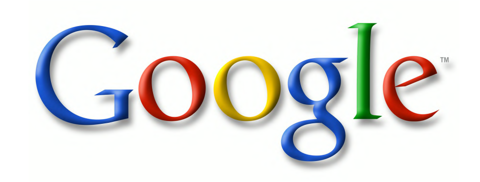


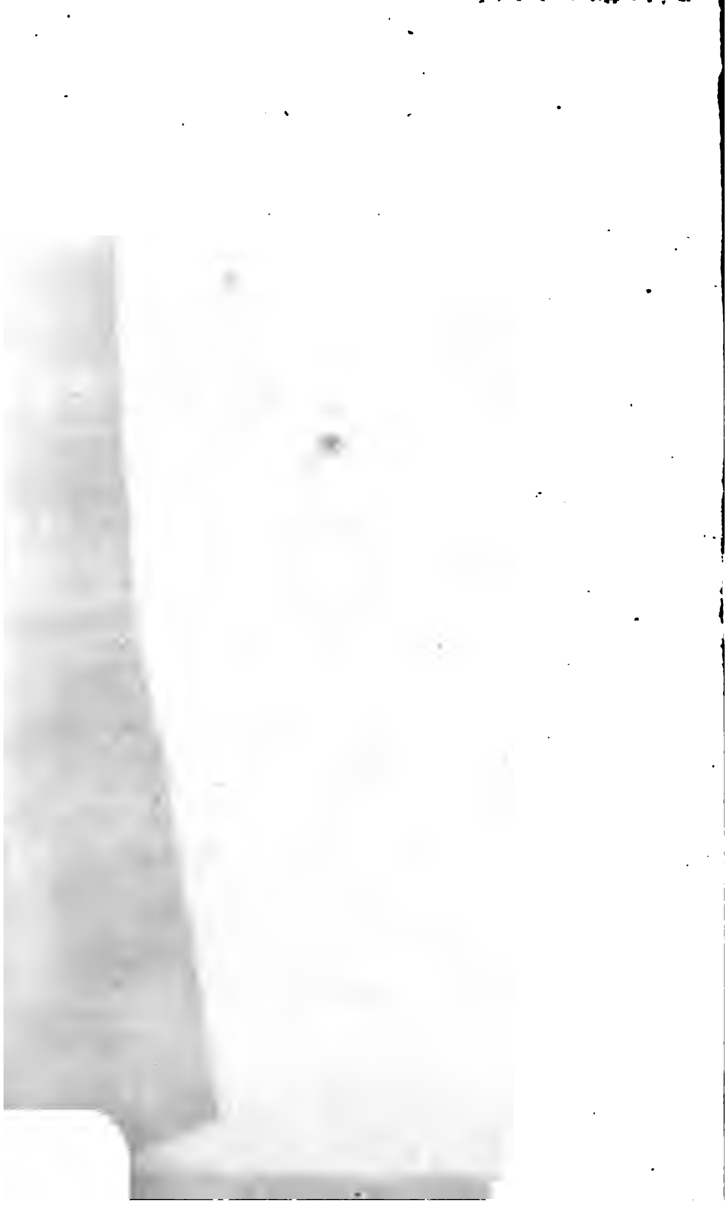




Mary Stuart

1782





THÉATRE
D'ÉDUCATION.

TOME QUATRIEME.

THÉATRE
A L'USAGE
DES JEUNES PERSONNES,

Par Madame la COMTESSE DE GENLIS.

Leçon commence, exemple acheve.
LA MOTTE, Fable de l'Aigle & de l'Aiglon.

TOME QUATRIEME.



A PARIS,
Et se trouve
A MAESTRICHT,
Chez J. E. DUFOUR & PH. ROUX,
Imprimeurs-Libraires associés.

M. DCC. LXXX.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

PRÉFACE.

BEAUCOUP de Livres traitent de l'éducation ; mais, jusqu'ici, tous les Auteurs de ces différents ouvrages n'ont travaillé que pour une seule classe : les principes généraux de morale & de vertu conviennent sans doute à tous les hommes ; cependant chaque état doit avoir encore des préceptes particuliers, & chaque personne doit tâcher d'acquérir les qualités qui peuvent la distinguer dans sa condition.

Ce Volume est uniquement destiné à l'éducation des enfants de Marchands, d'Artisans ; & même les personnes au-dessous de cette classe, pourront y trouver encore des leçons : les femmes-de-chambre, les jeunes filles de boutique, y verront le détail de leurs obliga-

tions & de leurs devoirs. Elles y verront en action, une vérité dont on desire qu'elles soient frappées : c'est que le moyen le plus certain de réussir, c'est d'être honnête ; & que l'intérêt personnel, bien entendu, nous conseille de suivre le même plan de conduite que la vertu prescrit & fait chérir.

Il est au pouvoir de l'honnête homme, d'ennoblir, tel qu'il soit, l'état où le Ciel l'a placé ; qu'il en apprenne les devoirs, qu'il les remplisse ; &, aux yeux de la raison, cet homme est un objet digne d'intérêt, d'estime & de vénération.

L'Auteur n'a rien négligé de tout ce qui pouvoit lui faire connoître avec détail, la classe de citoyens à laquelle ce Volume est offert : cette étude n'a fait que redoubler le desir qu'elle avoit de lui consacrer un Ouvrage : on trouve, en général, dans cette classe, de la

piété, des mœurs pures, & l'union la plus touchante dans les familles; & l'Auteur peut ajouter, avec vérité, que les perſonnages vertueux de ces petites Pieces ne ſont point des caracteres chimériques, mais qu'ils exiſtent, & ſont ici repréſentés ſans aucune eſpece d'exagération.

Puiſſe ce Volume être lu ſeulement par les Citoyens eſtimables pour leſquels il fut fait! puiſſe-t-il occuper les moments de loiſir des bonnes meres qui chériſſent leurs enfants! Qu'il ſoit trouvé, non dans une vaſte Bibliotheque, mais ſur un comptoir: voilà le ſort & les ſuccès que l'Auteur lui deſire, & le ſeul but qu'elle ſe ſoit propoſé.





THÉATRE
D'ÉDUCATION.

TOME QUATRIEME.

„ jeunes cœurs ; mais c'eſt une ambition
„ douce : la conquête eſt un chapeau de
„ roſes. L'appareil d'un jugement public,
„ la pompe de la fête, le concours qu'elle
„ attire ; les regards fixés ſur la pudeur,
„ qui s'en honore en rougiſſant ; la ſim-
„ plicité du prix, image des vertus qui
„ l'obtiennent ; la tendre amitié des riva-
„ les, qui, en relevant le triomphe de
„ leur Reine, cachent au fond de leur
„ ame honnête, la timide eſpérance de
„ régner à leur tour : tous ces traits en-
„ ſemble donnent à ce ſpectacle unique
„ un appareil impoſant & gracieux, qui
„ fait palpiter tous les cœurs, fait briller
„ dans tous les yeux les larmes de la
„ vraie volupté, & change en paſſion la
„ ſageſſe. Ce n'eſt pas tout d'être irré-
„ prochable : il eſt un genre de nobleſſe,
„ il eſt des preuves qu'on exige ; nobleſ-
„ ſe, non de dignité & de rang, mais
„ d'innocence & d'honnêteté. Ces preu-
„ ves doivent embraſſer pluſieurs géné-
„ rations du côté du pere & de la mere.
„ Ainſi, toute une famille eſt couronnée
„ ſur une tête, le triomphe d'une ſeule
„ eſt la gloire de tous. Et le vieillard,
„ en cheveux blancs, qui pleure de ten-
„ dreſſe ſur la victoire remportée par la

„ fille de son fils, reçoit en effet lui-mê-
„ me, à côté d'elle, le prix de soixante
„ années de vertus.

„ Par-là, l'émulation devient générale
„ pour un honneur commun; chacun
„ craint, par une action moins délicate,
„ de détrôner ou sa sœur ou sa fille. La
„ Rose, promise à la plus sage, attendue
„ avec émotion, distribuée avec justice,
„ fixe la bonté, la droiture & les mœurs
„ dans toutes les maisons; elle attache le
„ meilleur des peuples au plus paisible
„ des séjours.

„ L'exemple, le puissant exemple, agit
„ même à distance; il y développe le ger-
„ me des actions honnêtes; & le voya-
„ geur qui approche de ce territoire, s'ap-
„ perçoit, avant d'y entrer, qu'il n'est pas
„ loin de Salency. Depuis tant de siecles
„ accumulés, tout a changé autour d'eux;
„ eux seuls transmettront à leurs enfants,
„ l'héritage pur qu'ils ont reçu de leurs
„ peres: institution grande, à force d'être
„ simple! puissante, sous une apparence
„ de foiblesse: tel est le pouvoir presque
„ méconnu des distinctions; telle est la
„ force de ce ressort facile qui peut gou-
„ verner tous les hommes: semez l'hon-
„ neur, & vous recueillerez les vertus.

„ Si l'on consulte la possession, cette
„ Fête est la plus antique cérémonie qui
„ existe. Si l'on s'attache à l'objet, c'est la
„ seule, peut-être, qui soit dédiée à la
„ vertu pure. Si la vertu est l'avantage le
„ plus utile & le plus cher à la société
„ universelle, cet établissement, qui l'en-
„ courage, est un bien public, national,
„ & qui appartient à la France....
„ Suivant une tradition perpétuée d'âge
„ en âge, Saint Médard, né à Salency,
„ propriétaire, plutôt que Seigneur du ter-
„ ritoire de Salency, car il n'y avoit point
„ de fiefs alors, est le premier instituteur
„ de cette belle Fête, qui a fait fleurir la ver-
„ tu durant tant de siecles. Il eut la douce
„ consolation de jouir lui-même du fruit
„ de sa sagesse, & sa Maison fut honorée
„ de la couronne qu'il venoit de fonder.
„ Sa Sœur obtint le chapeau de Roses....
„ Depuis le cinquieme siecle, la Fête
„ touchante & précieuse de la Rose s'est
„ perpétuée jusqu'à nos jours. A cette
„ Rose, est attachée la pureté des mœurs,
„ qui, de temps immémorial, n'a jamais
„ souffert la plus légere atteinte; à cette
„ Rose, sont attachés le bonheur, la
„ paix, la gloire des Salenciens.
„ Cette Rose est la dot, souvent la

„ ſeule dot que la vertu apporte avec „ elle ; cette Roſe forme le lien aimable „ & doux d'un mariage concordant. La „ fortune, elle-même, la recherche avec „ empreſſement, & vient avec reſpect la „ recueillir des mains d'une honorable in- „ digence. Une poſſeſſion de douze cents „ ans, & de ſi magnifiques avantages, „ voilà le plus beau titre qui exiſte ſur „ la terre.

„ Un grand moment pour la Fête de „ la Roſe, ce fut quand Louis XIII en- „ voya, du Château de Varennes à Salen- „ cy, le Marquis de Gordes, ſon Capi- „ taine des Gardes ; quand ce Prince fit „ apporter de ſa part à la Roſiere, le Cor- „ don bleu, & une bague d'argent. C'eſt „ depuis cette époque honorable qu'un „ ruban bleu, à bouts flottants, entoure „ la couronne de Roſes, qu'une bague y „ eſt attachée, & que les jeunes filles de „ ſon cortege portent ſur leurs robes blan- „ ches, un ruban bleu paſſé en écharpe....

„ Monſieur de Morfontaine aſſura, en „ 1766, une rente annuelle de cent vingt „ livres, en faveur de la Roſiere ; & cette „ rente, dont elle jouira toute ſa vie, n'eſt „ réverſible qu'après ſa mort à chacune „ des filles qui feront couronnées, pour

„ en jouir pendant un an. Cette noble gé-
„ nérosité ne peut être payée que par les
„ hommages publics, & l'honneur seul
„ en est la digne récompense.....

„ Quelques jours avant la Fête de
„ Saint Médard, les habitants s'assem-
„ blent en présence des Officiers de la
„ Justice. Là, cette honnête compagnie
„ délibere sur l'importante affaire d'un
„ choix dont l'équité fait toute la force.
„ Ils connoissent toutes les vertus qu'ils
„ ont à couronner; ils sont instruits de
„ tous les détails domestiques de leur pai-
„ sible Village; ils n'ont & ne peuvent
„ avoir d'autre intention que d'être justes:
„ l'enthousiasme & le respect pour la mé-
„ moire du Saint Instituteur, & pour la
„ beauté de l'institution, sont encore tous
„ vivants parmi eux. Ils nomment trois
„ filles, trois vertueuses Salenciennes;
„ les trois plus vertueuses des plus esti-
„ mables familles....

„ A l'instant, la nomination est portée
„ au Seigneur, ou à celui qu'il a prépo-
„ sé pour le représenter; & le Seigneur,
„ libre de choisir entre les trois filles, mais
„ forcé de nommer l'une des trois, pro-
„ clame la Reine de l'année....

„ Huit jours avant la cérémonie, le

„ nom de celle qui triomphe est annon-
„ cé au Prône....

„ Le grand jour arrive : c'est le huit
„ Juin de chaque année.

„ Le Seigneur peut révendiquer l'hon-
„ neur de conduire la Salencienne qu'on
„ va couronner. Dans ce beau jour, elle
„ est plus grande que tout ce qui l'en-
„ toure, & sa grandeur est d'une nature
„ qui n'a rien de commun avec les rangs.
„ Le Seigneur a le beau droit d'aller
„ prendre la vertu dans sa chaumiere,
„ pour la mener en triomphe... Appuyée
„ sur le bras du Seigneur, ou de celui
„ qu'il a choisi pour le remplacer, la Ro-
„ siere s'avance de sa simple demeure;
„ elle est escortée de douze jeunes filles
„ vêtues de blanc, décorées du cordon
„ bleu, & de douze jeunes garçons por-
„ tant les livrées de la Rosiere; elle est
„ précédée d'instruments & de tambours
„ qui annoncent sa sortie; elle passe dans
„ les rues du Village, entre les haies des
„ spectateurs que la Fête attire de quatre
„ lieues. Le Public la couvre des yeux &
„ l'applaudit; les meres pleurent de joie;
„ les vieillards retrouvent des forces pour
„ suivre leur Rosiere chérie, & la com-
„ parent à celles qu'ils ont vues dans leur

„ enfance. Les Salenciens sont fiers de sa
„ vertu qu'ils couronnent; elle est à eux;
„ elle leur appartient; elle regne par leur
„ choix, elle regne seule, elle efface tout...

„ La Rosiere arrive à l'Eglise; c'est
„ toujours au milieu du Public que sa
„ place est marquée, nulle autre ne pourroit
„ l'honorer : en sa présence, il n'y a
„ plus de distinction pour personne; tout
„ disparoît devant la vertu. Un prie-Dieu,
„ posé au milieu du chœur, à la vue de
„ tous, est préparé pour la recevoir; son
„ cortege se range des deux côtés; elle
„ est le seul objet du jour; tous les yeux
„ restent fixés sur elle, & son triomphe
„ continue.

„ Après Vêpres, elle reprend sa mar-
„ che; le Clergé la précede; le Seigneur
„ reçoit sa main; son cortege l'accom-
„ pagne; le peuple suit & borde les rues:
„ des habitants sous les armes, soutiennent
„ les deux lignes; nouvelles acclama-
„ tions, nouveaux hommages; elle par-
„ vient ainsi à la Chapelle de Saint Mé-
„ dard; les portes, sans doute, doivent res-
„ ter ouvertes : les bons Salenciens n'a-
„ bandonneront pas leur Rosiere, au mo-
„ ment où le prix de la vertu va être dé-
„ livré; c'est ici, sur-tout, qu'il est doux

„ de la voir, qu'il est glorieux pour elle
„ d'être vue. L'Officiant bénit le chapeau
„ de rose, accompagné de ses ornements;
„ il se retourne du côté de l'assemblée;
„ il fait un Discours sur l'objet de la
„ Fête : quelle imposante gravité, quel
„ auguste caractere ne prennent pas les
„ paroles du Pasteur qui célebre en un
„ tel moment la Sagesse! Il tient à sa main
„ la couronne; la Vertu qui l'attend, est
„ à ses pieds; tous les spectateurs sont
„ émus, tous les yeux humides, la per-
„ suasion est déja dans les cœurs : c'est
„ l'instant des impressions durables. Il
„ pose la couronne.
„ Commence ensuite un *Te Deum*,
„ pendant lequel on se remet en marche.
„ Le front orné de cette couronne, &
„ accompagnée comme elle l'étoit quand
„ elle alloit la recevoir, la Rosiere repasse
„ par les mêmes lieux qu'elle vient de par-
„ courir; son triomphe va toujours crois-
„ sant; elle rentre dans l'Eglise, occupe
„ la même place au milieu du chœur,
„ & acheve d'entendre l'Office.
„ Elle a de nouveaux hommages à re-
„ cevoir; elle sort, est conduite sur une
„ piece de terre, où l'Innocence couron-
„ née trouve des vassaux tout prêts qui

„ l'attendent pour lui offrir des présents.
„ Ce sont des dons simples, mais dont
„ la singularité même prouve l'antiquité
„ de cet usage : un bouquet de fleurs,
„ une fleche, deux balles, &c. &c.

„ De-là, cette fille est conduite &
„ ramenée avec la même pompe chez
„ ses parents, dans sa demeure, où elle
„ offre, si bon lui semble, à son conduc-
„ teur & au cortege, une collation cham-
„ pêtre.....

„ Cette Fête est d'un genre unique ;
„ elle n'a point de modele ailleurs. Il
„ s'agit d'encourager la sagesse par des
„ honneurs publics ; ils doivent être sans
„ bornes. Où la vertu regne, il n'y a
„ point de rival : se réserver des distinc-
„ tions en sa présence, ce n'est point sen-
„ tir tout ce qu'on doit à son triomphe.

„ Le premier caractere de cette Fête,
„ est que tout s'y rapporte à la Rosiere,
„ que tout soit éclipsé par sa présence,
„ que son éclat soit direct & non réfléchi ;
„ que sa gloire n'emprunte rien de la dis-
„ tinction des rangs, qu'elle n'ait besoin
„ de personne pour être grande & res-
„ pectable ; en un mot, c'est l'image de
„ la vertu qui brille : tout est effacé de-
„ vant elle.....

„ Le Pasteur * est aussi respectable que
„ le troupeau est pur. En se montrant le
„ protecteur d'une Fête qui a garanti les
„ mœurs de la contagion générale, il
„ remplit le seul rôle qui puisse lui con-
„ venir. Il est beau d'avoir à gouverner
„ des hommes droits, simples & labo-
„ rieux, heureux dans leur médiocrité,
„ paisibles dans leurs affaires réciproques,
„ dont il est sans exemple *qu'une seule*
„ ait jamais été portée en justice; des
„ hommes dont la pureté n'a jamais été
„ souillée par un crime, jamais ternie par
„ une bassesse, jamais altérée par une
„ seule condamnation; des hommes,
„ dont les humbles toits présentent, au
„ sein d'une indigence active, les vertus
„ des deux sexes réunies pour le bonheur
„ commun ".

* Monsieur Sauvel, Prieur de Salency, bien digne en effet de cet éloge, par ses mœurs, ses vertus & son amour véritablement paternel pour ses paroissiens.



PERSONNAGES.

LE SEIGNEUR de Salency.
LE PRIEUR de Salency.
MONIQUE, *vieille Paysanne de Salency.*
GENEVIEVE, *Fille de Monique.*
HÉLENE, *Fille de Genevieve, nommée Prétendante à la Rose.*
THÉRESE, } *Prétendantes à la Rose.*
URSULE, }
BASILE, *Fils de Génevieve,*
MARIANNE, *voisine de Génevieve.*
Madame DUMOND, *Marchande Epiciere de Noyon.*
MIMI, *Fille de Madame Dumond.*
LE BAILLI, *personnage muet.*
Troupes de jeunes Salenciennes, Ménétriers, &c.

Les trois Prétendantes doivent être vêtues de blanc, & cheveux épars.

La Scene est à Salency.



LA ROSIERE *DE SALENCY*, COMÉDIE.

La vertu, ſous le chaume, attire nos hommages.
M. le Cardinal de Bernis.

ACTE I.

SCENE PREMIÈRE.

Le Théâtre repréſente une grande chambre de payſan. On voit d'un côté une armoire.

MARIANNE, HÉLENE.

MARIANNE.

Me v'la pourtant revenue pour la fête, Dieu merci.

HÉLENE.

Vous avez été bien long-temps à Noyon.

MARIANNE.

Vraiment oui; mon oncle étoit si malade! Enfin, il est presque guéri, & il m'a dit comme çà: Marianne, v'la le huit Juin, va-t-en à Salency voir le couronnement, tu reviendras demain... Ma fine, là-dessus je suis partie, & par bonheur j'ai trouvé une Dame (une grosse marchande Epiciere de la ville) qui venoit aussi pour la fête, & qui m'a amenée. Oh, c'est une brave femme; a m'a ben fait jaser le long du chemin toujours, & sur Salency, & sur les Rosieres... a vient loger chez M. le Prieur avec sa petite fille, Mademoiselle Mimi, qui est résolue, ah dame, faut voir, quoiqu'a n'ait que sept ans... al a de l'esprit plus qu'a n'est grosse... Mais, dites-moi donc, Hélene, eh bien, vous êtes des prétendantes, n'est-ce pas?

HÉLENE.

Oui; j'ai été nommée, il y a huit jours, avec Ursule & Thérese...

MARIANNE.

C'est vous qu'aurez le chapeau, je le gagerois ben.

HÉLENE *.

Pourquoi? Ursule & Thérese sont de si

* On ne fait point parler tout-à-fait en langage paysan les prétendantes à la Rose, parce qu'à Salency toutes les jeunes filles qui peuvent y prétendre, sont très-distinguées par les Dames de la famille de leur Seigneur, qu'elles vont sans cesse au château, & que cette communi-

bonnes filles!... Oh, je ne ferai pas dépitée, je vous assure, si l'une ou l'autre obtient la rose.... Thérese, sur-tout; je l'aime tant! Vous le savez, Marianne, nous avons toujours été ensemble comme deux sœurs...

MARIANNE.

Thérese est une gentille fille, ben douce, ben serviable, ben apprise; mais avec tout ça, vous valais mieux qu'elle; n'y a qu'une voix là-dessus... Et puis vot mere a eu la rose, dans son temps; & puis Monique, vot grand'mere, a été Rosiere aussi; tout ça compte, dame, c'est juste... c'est vrai qu'on ne trouvera pas, dans Salency, une pus brave famille que la vôtre... Défunt vot pere étoit le plus digne homme!... A propos, Basile, vot frere, est ben joyeux, je parie..... vla Thérese prétendante: quand a n'auroit pas la rose, c'est toujours un grand honneur d'avoir été nommée parmi les trois; ça l'y assure quasiment la Rose d'ici à deux ans. Basile aime Thérese, & vot mere n'entend pas raison là-dessus; a

---

cation leur ôte absolument cette espece de grossiéreté villageoise. On peut connoître à Salency, seulement par le langage & les manieres, celles qui ont eu le chapeau de Roses, ou celles à qui la voix publique le destine. Et d'ailleurs, en général, tous les habitants de Salency sont aussi distingués des autres paysans par leurs manieres & leur langage, que par leurs mœurs & leurs vertus.

m'a dit pus de cent fois : *n'gnia qu'une Rosiere qu'aura mon garçon* ; a n'en démordra pas, déja... Alle vous a une tête, ma voisine Génevieve.... oh, c'est une maîtresse femme!... Mais, dites donc, Hélene, al est sortie, vot mere?...

HÉLENE.

Oui, elle est allée chez M. le Prieur.

MARIANNE.

Eh vraiment oui; M. le Prieur & M. le Bailli, * vla les Juges des Rosieres; faut ben leux conter ses raisons... Mon Dieu, c'est comme si j'entendois Génevieve; alle en dégoise tout des plus belles sur vot compte, je vous en réponds... Hélene par-ci, Hélene par-là... ah, je la vois d'ici... A n'oubliera pas de défiler tout du long la kirielle de Monique, vot grand-mere, que vous avez tant soignée, gardée, veillée...

HÉLENE.

Non, non, ma mere ne parlera pas de ça; est-ce qu'il y a de quoi se vanter donc?... Est-ce qu'on peut faire autrement? Quand on a une grand'mere, faut ben l'aimer & la soigner, peut-être...

---

* Le Prieur sur-tout connoissant mieux les jeunes filles qu'aucun autre, par le compte qu'il en rend, contribue plus que personne au couronnement. Le Seigneur nomme la Rosiere, mais c'est d'après les dépositions qui sont portées chez le Prieur & le Bailli.

MARIANNE.

Apparemment, ça va fans dire : mais pourtant, n'gnia pas de fille à Salency pus révérencieufe à fa grand'mere, que vous l'êtes au vis-à-vis de Monique... car on ne vous voit prefque jamais les Fêtes & Dimanches venir danfer fur la grande place, & ça pour refter à la maifon avec Monique ; & fi vous aimez la danfe très-bien, & vous n'avez que dix-fept ans ! Oh, dame, à votre âge, c'eft ben édifiant... ça fait plaifir à un chacun ... ça mérite la rofe..... Auffi moi, dès tout-à-l'heure, je m'en vas auffi chez M. le Prieur faire comme les autres mes dépofitions, & je l'y conterai tout ce que j'ai fu le cœur... & toutes les jolivetés que je fais de vous.

HÉLENE.

Ma voifine, je vous en prie, parlez lui de Thérefe.

MARIANNE.

Mais, Dieu me pardonne, on croiroit qu'ou feriais, faut y dire, fâchée d'avoir la Rofe !

HÉLENE.

Ah, fûrement, Marianne, je le defire plus que perfonne ; quand je penfe que je l'aurai peut-être aujourd'hui, le cœur me bat d'une force... Tenez, depuis huit jours, je n'en ferme pas l'œil... Je me dis comme ça : mon Dieu, fi l'on me couronne, quelle joie ici dans la maifon !... Quel contentement pour ma mere !... Et ma pauvre grand'mere, qu'eft-ce qu'elle di-

ra?... ça la rajeuniroit de vingt ans!... Ah, Seigneur, que je serois donc heureuse!... Et mon frere, & ma maraine, & mon cousin Félix!... comme y seroient tous joyeux!... & Thérese aussi, soyez-en sûre, Marianne: elle est prétendante; mais quoique ça, elle me verroit donner la Rose avec plaisir.... Ursule ne m'envieroit pas non plus; ainsi, voyez donc combien je dois souhaiter la Rose, puisque mon bonheur ne chagrineroit personne, & qu'il donneroit tant de satisfaction à ma famille!

MARIANNE.

Sans compter pour vous un mari dans l'année... Eh, ne faut pas rougir; vous savez ben que dès qu'une fille est couronnée, c'est à qui l'aura, & que tous les garçons du village la demandent: la meilleure dot ici, c'est le chapeau de roses; pardi, c'est naturel que la plus sage soit la mieux aimée. Les hommes seroient ben nigauds, s'ils ne pensoient pas comme ça. Mais j'entends la voisine, je crois?...

HÉLENE.

Ah, oui; v'la ma mere...



SCENE

SCENE II.

GÉNEVIEVE, MARIANNE, HÉLENE.

MARIANNE, *à Génevieve.*

EH, bon jour donc, voiſine...

GÉNEVIEVE.

Ah, ah, la commere Marianne!... & depuis quand?

MARIANNE.

J'arrive pour voir couronner Hélene...

GÉNEVIEVE.

Marianne, quel jour que celui-ci!... J'ai été Roſiere, il y a aujourd'hui vingt ans; je m'en reſſouviens comme d'hier; j'étois ben tremblante, j'avois ben des inquiétudes; juſqu'au moment de la déclaration, j'étois ni plus ni moins qu'une hébétée... mais tout cela n'étoit rien au prix des angoiſſes d'une pauvre mere qui ſouhaite la couronne pour ſa fille!... Il me paroît que je recevrai mille fois plus d'honneur du couronnement de cette chere enfant, que je n'en ai eu du mien. Si vous ſaviez toutes les pintes de mauvais ſang que j'ai fait depuis quinze jours, depuis hier ſur-tout!... Ah, Marianne, faut être mere pour comprendre ça...

MARIANNE.

Pourtant, vous me diſiez, il y a ſix ſe-

maines, que vous étiez comme sûre qu'Hélene auroit la Rose.

GÉNEVIEVE.

J'avois tort de dire ça; il y a tant de filles à Salency qui valent ben Hélene!... Le bon Dieu punit les orgueilleux, Marianne, vla une terrible pensée... Enfin, plus en plus le moment approche, & plus en plus je suis craintive!...

MARIANNE.

Avez-vous trouvez M. le Prieur?

GÉNEVIEVE.

Non, il étoit sorti... J'y retournerai.

MARIANNE.

Il est bien affairé aujourd'hui.

GÉNEVIEVE.

Ah, je vous en réponds.

MARIANNE.

Dame, il est juge, & ça donne du tintoin...

GÉNEVIEVE.

Et puis il est si consciencieux!... Avec ça, il nous aime tous comme si nous étions ses enfants!...

MARIANNE.

On l'y donneroit tout l'or du Pérou, qu'il ne quitteroit pas Salency...

GÉNEVIEVE.

Oh c'est ben sûr... Le digne cher homme!... Que le Seigneur nous le conserve... Mais, Hélene, dis-moi donc où est not' mere...

HÉLENE.

Elle s'est couchée, elle dort... Elle n'a pas clos l'œil la nuit passée...

GÉNEVIEVE.

Elle est dans des transes sur le couronnement !... Ah, Sainte Vierge, pourvu qu'a n'en tombe pas malade !... (*Se retournant.*) Qu'est-ce qui tasticote donc autour de la porte ? Vas voir, Hélene.

HÉLENE *va ouvrir la porte.*

Ma mere, c'est Thérese.

SCENE III.

GÉNEVIEVE, MARIANNE, THÉRESE, HÉLENE.

THÉRESE.

MADAME Géneviève, je viens vous avertir que M. le Bailli est chez lui, si vous voulez y aller... ma mere & celle d'Ursule y sont...

GÉNEVIEVE.

En te remerciant, mon enfant, j'y vais.

THÉRESE.

Il y a déja tout plein de monde sur la place, & des étrangers, & des Messieurs, & des belles Dames !...

GÉNEVIEVE.

Ah, Jesus !...

MARIANNE.

Faut que j'aille voir ça...

GÉNEVIEVE.

Venez, ma commere, donnez-moi le bras, vous me conduirez chez M. le Bailli; car je suis si assottée, que je ne saurois quasiment marcher; y me paroît que tout tourne à l'entour de moi...

MARIANNE, *lui donnant le bras.*

Allons, allons, voisine, je vous soutiendrai. (*Elles sortent.*)

SCENE IV.

HÉLENE THÉRESE.

THÉRESE.

Ah, nous vla donc toutes fines seules, j'en suis bien aise, Hélene; j'avois bonne envie de jaser avec toi sur not' aventure d'hier... J'y pense & repense toujours du depuis... Ah, Sauveur, quelle repentance j'ai eue de t'avoir comme ça laissée à l'abandon!... Si on savoit ça, je serois une fille perdue, ma pauvre Hélene...

HÉLENE.

Va, sois tranquille, je t'ai promis le secret, n'y a pas de crainte que j'y manque.

THÉRESE.

Vois-tu, Hélene, ce n'est pas que j'en veuille à la Rose; c'est toi qui l'auras, tout le Village s'y attend, n'y a pas seulement une ame qui aille à l'encontre de ça... Je

sais ben même qu'Ursule devroit passer avant moi ; mais pas moins j'ai été nommée prétendante, vla toujours un grand bonheur... Hélene, je te dis tout... Basile!... enfin ma mere seroit toute glorieuse si j'épousois Basile... Basile, fils, petit-fils, & frere de Rosieres, car tu vas l'être, c'est sûr : eh ben, si cette malheureuse histoire est sue, tout est dit... me vla rayée des prétendantes, me vla exclue de la Rose pour toujours!... ma mere en mourroit, & moi aussi, Hélene... Ça me fige le sang, d'y penser seulement!...

HÉLENE.

Exclue de la Rose!... ne dis donc pas ça, Thérese, c'est terrible à entendre!... Au bout du compte, tu n'as pas fait un si grand mal... eh ben, t'as eu peur, tu étois lasse, y falloit faire ben du chemin, & puis repasser par ce bois qui est noir comme un four ; tu n'as pas osé... vla tout pourtant...

THÉRESE.

Et la bonne action que je t'ai laissée faire toute seule!... & toi donc, qui as eu le courage de reconduire la vieille femme jusqu'à Chauni!... Je suis pourtant fâchée, Hélene, qu'on ne sache pas ça de toi ; mais, Dieu merci, ça t'est inutile pour gagner la Rose... Seigneur, quand je pense qu'il t'a fallu repasser par ce bois à la nuit close!...

HÉLENE.

Oh, j'y ai eu ben peur ; je me ressouvenois de toutes les histoires de revenants de

la commere Marianne !... Je n'avois pas une goutte de sang dans les veines !....

THÉRESE.

Et justement, la vieille Mathurine qu'est morte samedi dernier, & qu'alloit toujours-là ramasser des feuilles.

HÉLENE.

Faut qu'a me soit venue dans l'esprit pus de vingt fois.

THÉRESE.

Pas moins tu n'as rien entendu ?

HÉLENE.

Si fait... J'entendois de temps en temps comme un bruit de feuilles !... *Fri*, *frou*, *fri.*, *frou*, tout à l'entour de mes oreilles !...

THÉRESE.

Ah, Sauveur !... ça fesoit *fri*, *frou*.

HÉLENE.

Tout comme quand on ramasse des feuilles !

THÉRESE.

Quelle pitié !... c'étoit l'ame de la pauvre Mathurine... T'es ben heureuse encore de ne l'avoir pas vue !... Nanette avec sa mere, avant-hier au soir, l'y ont parlé...

HÉLENE.

Oui, je le sais ben... Elles l'on vue sous la figure d'un grand mouton blanc.

THÉRESE.

D'un mouton gros comme un veau, à ce que m'a dit Nanette... Pour moi, j'en serois morte... Mais, conte-moi donc, à quelle heure es-tu revenue à la maison ? Qu'a dit ta mere ?

HÉLENE.

Ah, Thérese, pour ne te pas faire tort, j'ai menti pour la premiere fois de ma vie.... vla ce qui m'a le plus coûté. Je suis arrivée à neuf heures; ma mere étoit toute transie de crainte : *Et pourquoi donc si tard, Hélene? Et pourquoi donc est-ce que tu reviens sans feuilles? Et où est donc Thérese?...* A toutes ces questions-là j'étois ben ahurie; mais j'ai répondu comme nous en étions convenues : *Ma mere, j'ai laissé Thérese à deux pas d'ici; mon âne est tombé dans un fossé, nous avons été je ne sais combien de temps à l'en retirer*, & puis d'autres raisons encore. Ma mere a cru tout cela, j'en étois ben aise; & pourtant ça me fesoit de la peine de voir qu'elle donnoit là-dedans... Ça m'alloit au cœur, Thérese, si bien que j'en pleurois... Et toi, comment t'en es-tu tirée?

THÉRESE.

Je suis revenue par le petit chemin qui est derriere le Village, & qui est si plein d'orties que personne n'y passe, & puis je me suis rendue à not' maison en sautant par-dessus la haie du jardin, pour n'être pas vue; ensuite je me suis cachée dans not' grange jusqu'à la nuit, où j'ai eu aussi peur que si j'avois été dans le bois; c'est-là que je pensois à toi, que je me repentois, que je sanglotois.... Je me disois : si j'avois eu plus de courage, je serois avec Hélene, & nous serions rentrées toutes deux la tête levée & bien glorieuses dans le Village!... Au-lieu de ça, faut qu'Hé-

lene cache sa bonne action pour cacher ma faute.... Et je pleurois, & je pleurois, Dieu sait!... Enfin, quand la nuit a été tout-à-fait tombée, je suis ressortie par le jardin, je suis rentrée dans la maison par le Village, & j'ai dit à ma mere le même conte que t'as fait à la tienne.

HÉLENE.

Personne ne nous a vues revenir séparément; la bonne femme de Chauni ne sait pas nos noms : ainsi jamais, au grand jamais, on ne découvrira cette aventure. Et je te jure encore, ma chere Thérese, que de la vie je n'en ouvrirai la bouche, telle chose qui arrive.

THÉRESE, *l'embrassant.*

O Hélene! que je t'aime.

HÉLENE.

Va, tu n'aimes pas une ingrate! Mais on frappe à la porte, je crois....(*Elle crie.*) On y va....

THÉRESE.

C'est, Dieu me pardonne, la voix de M. le Prieur!... Eh vraiment oui, c'est lui.... Et avec cette Dame Marchande de Noyon, qu'a amenée Marianne......

SCENE V.

M. LE PRIEUR, Madame DUMOND, MIMI, HÉLENE, THÉRESE.

HÉLENE.

AH, mon Dieu, ma mere qu'est sortie !...

LE PRIEUR.

Bon jour, Hélene; voilà Madame Dumond qui est venue exprès de Noyon pour voir la Fête....

Madame DUMOND.

Et pour faire connoissance avec les Prétendantes.....

LE PRIEUR.

En voilà deux....

Madame DUMOND.

Il faut que je les embrasse; comme elles sont jolies !... (*Hélene & Thérese font la révérence.*)

HÉLENE.

Je t'en prie, Thérese, vas voir si tu pourras retrouver ma mere....

THÉRESE.

J'y cours. (*Elle sort.*)

MIMI, *en montrant Hélene.*

Maman, n'est-ce pas que c'est celle-là qui sera Rosiere ?

HÉLENE.

Oh, Mameselle, je ne suis pas la plus méritante, tant s'en faut...

MIMI.

Oh, Maman, priez M. le Prieur qu'il lui donne la Rose!....

Madame DUMOND.

Oui, oui, cela se fait bien comme cela...

MIMI.

Dame, voilà pourtant la plus jolie & la plus blanche encore; les autres sont noires comme tout.

Madame DUMOND.

Ecoute donc, Mimi, tu n'aimes pas la petite Gogo, la fille de notre voisine?...

MIMI.

Pardi non, elle m'égrafigne toujours, je ne l'aime pas du tout.

Madame DUMOND.

Elle est pourtant bien jolie & bien blanche....

MIMI.

Oui, mais elle est méchante comme je ne sais quoi....

Madame DUMOND.

Il vaut donc mieux être bonne que d'être belle?

MIMI.

Mais, est-ce qu'on ne peut pas être belle sans égrafigner?

Madame DUMOND.

Oh, si-fait. Mais la beauté passe, & la bonté dure; & puis c'est par la bonté qu'une petite fille fait le contentement de son papa & de sa maman; c'est la bonté qui fait aimer: tu vois donc bien que c'est elle seule qui mérite des récompenses.

MIMI.

Ah, oui, c'eſt juſte, je me ſouviendrai de cela. Ainſi, Maman, c'eſt donc la plus bonne qu'on va couronner ?

Madame DUMOND.

Sûrement. Mais, Monſieur le Prieur, vous m'aviez promis que vous me feriez voir dans cette maiſon-ci ce qu'il y a de plus curieux à Salency ?

LE PRIEUR.

Cela eſt vrai. Tenez, Madame Dumond, regardez-bien cette armoire!... elle renferme de précieuſes richeſſes....

Madame DUMOND.

Comment donc ?

MIMI.

Ah, que je voudrois qu'on l'ouvrît !...

LE PRIEUR.

Hélene, pourroit-on en avoir la clef ?

HÉLENE.

Je vais voir ſi ma grand'mere veut me la donner.

MIMI.

Maman, voulez-vous bien que j'aille avec elle ?

Madame DUMOND.

Oui, vas.

(*Hélene prend Mimi par la main, & ſort.*)

LE PRIEUR.

Cette famille, Madame Dumond, eſt bien en effet une des plus conſidérables de Salency ; ſi vous connoiſſiez la piété, la charité de ces gens-là !... & comme ils ſont

respectés dans le Village!.... car ici les vertus seules impriment le respect.

Madame DUMOND.

Vous êtes bien heureux, Monsieur le Prieur, d'avoir de bonnes ames comme cela à gouverner.

LE PRIEUR.

Ah, j'en bénis tous les jours la Providence! Imaginez, Madame Dumond, que depuis vingt ans que je suis ici, je n'ai pas vu faire une mauvaise action, je n'ai pas connu un malhonnête homme!... Pour vous donner une idée de la pureté de leurs mœurs & de leur morale, il faut que je vous conte la raison qui a fait refuser l'année passée la Rose à une jeune fille. Elle étoit parfaitement sage & modeste, il n'y a pas d'exemple qu'ici l'on soit autrement; mais des témoins déposerent, & il fut prouvé qu'elle avoit passé presque tout un jour ouvrier dans l'oisiveté, & que son frere s'étoit moqué d'un vieillard; & elle fut exclue tout d'une voix.

Madame DUMOND.

Les fautes des parents comptent donc aussi?

LE PRIEUR.

Vraiment oui : ce qui fait que cette Rose tient en respect les garçons comme les filles; vous sentez bien que les peres & les freres prennent garde à eux... Tenez, ce jeune garçon dont je viens de vous parler, qui contribua à l'exclusion de sa sœur,

étoit au moment de se marier, & sur cela les parents de la fille rompirent tout.

Madame D'UMOND.

Oh, je comprends cela, & qu'une Rosiere honore toute la famille....

LE PRIEUR.

Sûrement, chacun en particulier pouvant se flatter qu'il a contribué de quelque chose au couronnement.

Madame D'UMOND.

Mais il y a un article qui m'embarrasse; ceux qui déposent contre les prétendantes, sont des Salenciens?

LE PRIEUR.

Oui....

Madame D'UMOND.

Eh bien, cela doit faire parmi eux des piques, des haines?....

LE PRIEUR.

Nullement. Toute déposition dénuée des preuves les plus positives, ne seroit pas reçue; ce n'est ni l'envie ni l'aversion qui déposent, c'est le noble desir que la Rose ne tombe pas sur un objet médiocre.... L'ambition des honneurs & des richesses produit souvent les cabales & les noirceurs; mais cette Rose, ce prix simple & champêtre, offert à la vertu, ne fait naître qu'une louable émulation, & ne peut qu'épurer encore les cœurs innocents qui brûlent de l'obtenir. Mais j'entends revenir Hélene... Ah, la bonne Monique, sa vieille grand'mere, est avec elle.

SCENE VI.

LE PRIEUR, Madame DUMOND, MIMI, MONIQUE, HÉLENE, THÉRESE.

(*Monique soutenue par Hélene, qui, de l'autre côté, tient Mimi par la main.*)

LE PRIEUR.

BON jour, mere Monique; comment va la santé?

MONIQUE.

Eh, M. le Prieur, tout doucement.... Dame, j'aurai, vienne la Saint Louis, quatre-vingts ans sonnés; on se sent de ça... Les jambes me manquent; j'ai ben du mal pour marcher.

Madame DUMOND.

Il faudroit lui donner une chaise.

MONIQUE.

En vous remerciant, Madame, je m'asiterai donc, sous vot' bon plaisir. (*Hélene lui donne une chaise auprès de l'armoire. Elle s'assied.*)

LE PRIEUR.

Mere Monique, nous avions envoyé Hélene, pour demander la clef de votre armoire.

MONIQUE.

Oh, vraiment, je ne donne pas comme

ça la clef de not' trésor à une jeunesse : c'est bon quand elle sera Rosiere, s'il plaît au bon Dieu que je vive assez pour voir ça ; mais je vous l'ai apportée, la clef ; la voilà, M. le Prieur.

LE PRIEUR *.

Vous allez voir, Madame Dumond, les plus beaux titres de famille qui existent sur la terre ; tenez, regardez.

Madame DUMOND, *regardant dans l'armoire.*

Ah, ah, qu'est-ce que c'est donc qu'il y a sous toutes ces petites niches de verre?

LE PRIEUR.

Des roses seches!...

MONIQUE.

Ah, oui, a sont seches ; car il y en a qui ont ben pus de cent ans!

MIMI.

Ah, maman, c'est joli... c'est comme des reliquaires!

LE PRIEUR.

Eh bien, Madame Dumond, vous ne dites mot.

Madame DUMOND.

Je suis toute saisie!... Comment! il y a eu autant de Rosieres dans cette famille que je vois-là de roses?

---

* Ces détails ne sont point imaginés, ils sont exactement vrais, ainsi que tout ce qui est dit dans cette piece relativement aux moeurs & aux coutumes des Salenciens.

MONIQUE.

Ah, il y en a ben pus; j'ai eu une autre fille qu'est morte, & qu'a eu une troupe de filles; toutes les Roses de ce côté-là nous manquent: & puis mon pere s'étoit remarié; & ses enfants, comme de juste, ont hérité des roses; nous n'avons que celles de la droite ligne.

Madame DUMOND, *regardant toujours dans l'armoire.*

Elles ont toutes des étiquettes?

LE PRIEUR.

Oui, ce sont les noms des Rosieres.

MONIQUE.

M. le Prieur, vous qui connoissez tout ça comme vot' Pater, montrez à Madame la rose de Marie-Jeanne Bocard; c'est la plus ancienne, à ce que je crois.

LE PRIEUR.

N'est-elle pas tout en-haut?

MONIQUE.

Oui. Pouvais-vous l'avindre?

LE PRIEUR.

Oui, je la tiens. Voyons la date..... (*Il lit* :) 1520.

Madame DUMOND, *tenant cette rose qui est sous un verre.*

Mil cinq cent vingt!...

MONIQUE.

Vla une riche piece, pas vrai?...

MIMI, *regardant la rose.*

Quoi! c'étoit-là une rose? Comme ça change!...

MONIQUE.

Hélene, montre un peu celle de Catherine Javelle, qu'est là en-bas...

HÉLENE.

Oui, ma mere...

MONIQUE.

Catherine Javelle étoit la sœur de ma mere, & a mourut toute jeune; son histoire est drôle...

LE PRIEUR.

Contez-nous-la, mere Monique.

MONIQUE.

Faut donc qu'ou sachiez qu'a lavoit son linge au grand étang; a n'avoit avec elle qu'un petiot garçon de sept ans d'âge, pour porter le linge; vlà que tout d'un coup Jeannot.... (y s'appelloit Jeannot, c'étoit le fils de la pauvre Michelle.)

LE PRIEUR.

Et il vit encore, ce Jeannot, c'est le bon-homme Roussel?...

MONIQUE.

Tout juste... Mais, Monsieur le Prieur, vous savez l'histoire!...

LE PRIEUR.

N'importe, allez toujours....

Madame DUMOND.

Oh, je vous en prie, Madame Monique.

MONIQUE.

Eh ben donc!... j'ai perdu le fil...

HÉLENE.

Ma mere, vous en étiez à *Vla que tout d'un coup*, & *au bord de l'étang*.

MONIQUE.

Ah.... Vla que tout d'un coup Jeannot tombe dans l'étang la tête la premiere; *floque*, le vla dans l'eau... Ma fine là-dessus ma tante Catherine Javelle n'en fait pas à deux, a s'y jette aussi à corps perdu, puis a repêche Jeannot comme un gougeon, & revient avec lui sur le bord.

Madame DUMOND.

Ah, Ciel!

LE PRIEUR.

Il est bon de savoir que cet étang est très-profond.

MONIQUE.

Oh, c'est une abyme.... Enfin, les vla donc sur le gazon; mais Jeannot avoit tant bu d'eau, tant bu d'eau, qu'il étoit comme pâmé.... Ma tante se prit à dire: qu'est-ce que je vas faire de cet enfant, & puis de mon linge?... y se fesoit tard, y falloit revenir à la maison, y falloit faire une demi-lieue, a n'avoit point d'aide, alle étoit toute tremblante, toute boulversée; malgré ça a prend Jeannot à califourchon sur ses épaules, alle abandonne tout son linge, & alle revient comme ça au Village.

Madame DUMOND.

Et j'espere qu'elle fut Rosiere dans l'année.

MONIQUE.

Oh, mon Dieu, oui. Il n'y a qu'heur & malheur, comme on dit: c'est ben heureux pour une jeune fille de trouver des occasions comme ça; dame, ça n'arrive pas tous les jours.

Madame DUMOND.

Ah, Monsieur le Prieur, le plus curieux de Salency, ce n'est pas le spectacle de la Fête; c'est de voir, c'est d'entendre tout cela.

LE PRIEUR.

Je vous l'avois bien dit.... (*Il regarde à sa montre.*) Mais il est midi, il faut nous en aller.

Madame DUMOND.

Je ne peux pas ôter les yeux de dessus cette armoire.

LE PRIEUR.

En effet, ces titres respectables, ces preuves de vertu, valent bien ces vieux morceaux de parchemins dont certaines gens tirent tant de vanité.

Madame DUMOND.

Ma foi, je verrois tous les parchemins du monde d'un œil sec; & quoi que j'en aye, en regardant ces Roses desséchées, je sens les larmes me rouler dans les yeux!... Ah, combien je suis fâchée que Mimi n'ait pas cinq ou six ans de plus!... elle auroit senti cela.

MIMI.

Maman, faudra me ramener quand je serai pus grande.

LE PRIEUR.

Elle a raison; c'est un bon air à respirer pour une jeune fille, que celui de Salency!... Adieu, mere Monique....

MONIQUE.

Mon Dieu, M. le Prieur, Géneviève sera bien fâchée....

LE PRIEUR.

Je reviendrai....

MONIQUE.

Monsieur le Prieur, la déclaration sera toujours à cinq heures?...

LE PRIEUR.

Oui, mere Monique, (*il lui prend la main.*) Ma bonne femme, tranquillisez-vous.... je vous en prie....

MONIQUE.

O bon Sauveur!

LE PRIEUR.

Adieu.... à tantôt.

Madame DUMOND.

Adieu, ma chere Madame Monique.

MONIQUE.

Vot' servante, Madame.

(*Madame Dumond & le Prieur sortent.*) HÉLENE *va leur ouvrir la porte, & leur fait plusieurs révérences, que Madame Dumond lui rend après l'avoir embrassée. Pendant ce temps, Monique reste seule sur le devant du Théâtre.*

MONIQUE.

Monsieur le Prieur dit comme ça que *je me tranquillise*, c'est bon signe!... le bon Dieu le veuille!... (*à Hélene qui revient.*) Hélene, as-tu entendu M. le Prieur?...

HÉLENE.

Mon Dieu oui, ma mere, j'en suis encore tout sans-dessus-dessous.... Il vous tenoit la main?

MONIQUE.

Et il me la serroit, mon enfant.... Je

n'ai pas osé lui parler de toi, à cause de cette Dame....

HÉLENE.

O ma mere.... j'ai, à présent, un bon pressentiment!

MONIQUE.

Et moi aussi... Seigneur, je te verrois aujourd'hui, dans cinq heures, avec la couronne de Roses!... Après ça je mourrai tranquille... Mais écoute donc, ma fille, ne vas pas prendre de la gloriole pour ça, ne vas pas croire que tu vaux mieux qu'Ursule ou Thérese; ça gâteroit tout.

HÉLENE.

Pourquoi est-ce que j'en serois glorieuse? Si je suis couronnée, c'est à vous, c'est à ma mere que je le devrai; je ne suis vaniteuse que d'être votre fille à toutes les deux...

MONIQUE.

Pauvre petite!... viens me baiser... Dieu te bénira, tu le mérites.... Mais, quoi donc!... tu pleures, je crois?

HÉLENE.

C'est vrai... je pense qu'à présent que vous vous flattez que j'aurai la Rose, si par malheur je ne la gagne pas... vous serez si chagrine... si chagrine...

MONIQUE.

Ne sanglotte donc pas comme ça... Eh bien, mon enfant, si tu ne l'as pas, faudra ben se soumettre; est-ce qu'il faut être rétif contre la divine Providence, donc?...

Mais M. le Prieur m'a dit d'être tranquille, y n'a pas jetté ça pour rien, je t'en réponds... Allons, ma fille, ferme l'armoire, car y faut que tu ailles préparer le dîner... Ton frere n'est pas encore revenu?

HÉLENE.

Non, ma mere, il est toujours à l'autre bout du Village, chez ce pauvre Robert, qui est ben malade, & qui n'a de consolation que dans la compagnie de Basile; & mon frere qui aime Robert comme ses yeux, veut rester avec lui du moins jusqu'à l'heure de la cérémonie.

MONIQUE.

C'est ben fait, c'est ben fait. Rends-moi ma clef.... J'espere que je rouvrirai encore ce soir cette armoire pour y serrer ta couronne!

HÉLENE.

O ma chere mere!

MONIQUE.

Donne-moi ton bras, ma fille. Allons, viens. (*Elles sortent.*)

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE PRIEUR, GÉNEVIEVE.

LE PRIEUR.

OUI, ma chere Génevieve, il faut que je vous parle en particulier.

GÉNEVIEVE.

Mon Dieu, Monſieur le Prieur, vous avez un air tout je ne ſais comment..... ça m'interdit...

LE PRIEUR.

J'ai de l'inquiétude, je vous l'avoue....

GÉNEVIEVE.

Vous allez m'annoncer quelque malheur...

LE PRIEUR.

Vous ſavez l'affection particuliere que j'ai toujours eue pour votre famille ; je vais vous dire une choſe qui vous fera beaucoup de peine, ma chere bonne femme, & cela me coûte cruellement.

GÉNEVIEVE.

Ah, Jeſus Maria!... ça regarde Hélene?

LE PRIEUR.

Juſtement.

GÉNEVIEVE.

C'est possible ?.... Y a des dépositions contre elle ?

LE PRIEUR.

Cela est vrai, &... d'assez graves !....

GÉNEVIEVE.

Ah, Monsieur, le Prieur, ce sont des menteries...,

LE PRIEUR.

Ne pleurez pas, ma chere Génevieve... peut-être Hélene se justifiera-t-elle ? Il faut l'entendre.

GÉNEVIEVE.

Mais enfin, qu'est-ce que c'est donc ?...

LE PRIEUR.

On l'a vue revenir hier à la nuit toute seule.

GÉNEVIEVE.

C'est faux, Thérese étoit avec elle....

LE PRIEUR.

Non. Thérese est revenue sur les cinq heures furtivement ; elle s'est cachée, mais elle a été vue.

GÉNEVIEVE.

Eh ben, M. le Prieur, c'est faux..... c'est faux.... Hélene... où est-elle ?.... (*Elle crie de toute sa force.*) Hélene, Hélene... Ah, la voilà.

HÉLENE, *accourant.*

Ma mere...

GÉNEVIEVE, *au Prieur.*

Ah, ça, je ne l'y parle pas en cachette, je ne l'y fais pas le bec..... Interrogez-la, M. le Prieur...

HÉLENE

HÉLENE, *à part.*

Mon Dieu, qu'a donc ma mere? . . .

GÉNEVIEVE.

Hélene mentir! Hélene! . . . Ah, c'eſt trop fort pour me faire peur. . . . puiſque c'eſt ça qu'on dit, je n'ai pas de crainte.

LE PRIEUR, *à Hélene.*

Approchez, mon enfant, & répondez-moi ſans détour.

GÉNEVIEVE.

A n'eſt pas ſubtile, je vous en réponds; je mets ma main au feu qu'a n'a jamais barguigné à dire la vérité une ſeule fois dans ſa vie.

HÉLENE, *à part.*

Je tremble. . . .

LE PRIEUR.

Hélene, vous avez été juſqu'ici l'exemple du Village, je vous crois encore les mêmes vertus; je ſuis perſuadé qu'une fauſſe apparence a trompé ceux qui vous accuſent aujourd'hui : mais enfin, tout-à-l'heure, pluſieurs témoins viennent ſéparément de dépoſer la même choſe contre vous...

GÉNEVIEVE.

Vous la tenez ſur le gril; faut pas tant de lanternages. . . Eh ben, Hélene, y diſent que t'es revenue toute ſeule du bois hier à la nuit, & que Thérèſe s'étoit cachée... Seigneur, la couleur lui manque! ... C'eſt de ſurpriſe, M. le Prieur, je la connois. . . je ſuis ſûre d'elle! . . .

LE PRIEUR.

Mais répondez, Hélene. . . . cette impu-

tation est-elle fausse?... Vous avez un moyen bien facile de vous justifier; je vais, si vous voulez, vous nommer les témoins, & vous confronter avec eux.

GÉNEVIEVE.

Eh ben, Hélene?...

HÉLENE, *à part.*

Ah, quel martyre!...

LE PRIEUR.

Si le fait est vrai, & si vous le niez, songez que vous traiteriez de calomniateurs ceux qui n'ont dit que la vérité!... Pourquoi ces larmes, pourquoi ce désespoir, si vous êtes innocente?...

HÉLENE.

Oui, je suis innocente....

GÉNEVIEVE.

Eh, parle donc, dis donc tes raisons... Je commençois, Dieu me pardonne, à trembler quasiment, le froid m'en court par tout le corps... Explique-toi, Hélene.

HÉLENE.

Je ne saurois... (*A part.*) ô Thérese!...

GÉNEVIEVE.

Comment, vous ne sauriais?... Mais ça ne se peut pas!... C'est qu'al est si niaise... Réponds-moi tant-seulement... M'as-tu menti hier?... (*d'un ton sévere.*) Hélene!... seroit-y vrai?... Non, alle est toute affarouchée, al a perdu la tramontade... Hélene!... ma fille, parle donc, tu me mets dans des angoisses!...

HÉLENE.

O ma mere!... je suis innocente.

GÉNEVIEVE.

Tu n'as donc pas menti?... Les témoins sont des calomnieux, pas vrai?...

HÉLENE.

Oh, non, non....

GÉNEVIEVE.

Comment, malheureuse!...

HÉLENE.

Ma chere mere, si vous saviez!....

GÉNEVIEVE, *avec emportement.*

Toi, ma fille!... Je te renonce... Ah, Seigneur, que ne suis-je morte avant d'avoir vu ça... (*Elle tombe en sanglottant sur une chaise.*)

HÉLENE, *se jettant à ses genoux.*

Eh ben, ma mere, écoutez-moi!....

GÉNEVIEVE, *la repoussant.*

Laisse-moi de repos....

LE PRIEUR, *prenant la main de Génevieve.*

Pauvre chere femme!....

GÉNEVIEVE.

Ah, Monsieur le Prieur, ayez pitié de nous; sauvez l'honneur d'une brave famille: j'ai un garçon; faudra-t-il qu'il soit entaché!... j'en mourrois!...

LE PRIEUR.

Par respect pour votre famille, j'assoupirai cette aventure, le fond en sera ignoré; je vous promets que Thérese ne sera point interrogée, elle seule pourroit tout découvrir.....

HÉLENE, *sanglottant.*

On ne découvriroit rien à mon déshonneur, toujours!...

GÉNEVIEVE.

Tais-toi, indigne!...

LE PRIEUR.

En effet, Hélene, pouvez-vous avoir le front de vous soutenir innocente, quand vous avouez que vous avez menti, que vous êtes revenue seule, que vous avez renvoyé Thérese?...

HÉLENE.

Ah, M. le Prieur, je ne l'ai pas renvoyée; elle est revenue de son plein gré; je peux dire ça, du moins.

GÉNEVIEVE.

Impudente!... Enfin, toute la trame sort donc de ta bouche!... T'es revenue après Thérese à la nuit!... T'as fait cent mensonges!... & faut que j'entende ça de mes deux oreilles!... O ma pauvre mere! comme elle va tomber de son haut!...

LE PRIEUR.

L'Heure de la déclaration s'approche....

GÉNEVIEVE.

La déclaration!... & j'espérois que cette malheureuse.....Ah, n'y a pus de joie pour moi!...

HÉLENE.

C'est trop, c'est trop, faut que je parle....

GÉNEVIEVE.

Ne m'approche pas.....

HÉLENE.

Ma mere, ma mere, écoutez!...

GÉNEVIEVE.

Insolente! (*Elle la repousse rudement; Hélene tombe à quelques pas sur ses genoux; Elle leve les mains au Ciel, en s'écriant: ô mon Dieu!*)

GENEVIEVE *en larmes, s'approche d'elle & la releve.*

Elle s'est fait mal!... y me manquoit ça!...

HÉLENE.

Non, ma mere.... mais écoutez....

LE PRIEUR.

Ne perdons plus de temps, Génevieve, venez chez M. le Bailli, pour l'engager à ne pas ébruiter cette malheureuse affaire; les témoins eux-mêmes, par égard pour vous, se prêteront volontiers à ce ménagement....

GÉNEVIEVE.

Sauvez ma famille, M. le Prieur, ayez compassion de nous.

LE PRIEUR.

Hélene, que ceci vous fasse rentrer en vous-même; j'entrevois dans votre conduite, des fautes dont je n'ai point encore vu d'exemples à Salency: sans vos respectables parents, vous n'en seriez pas quitte pour la perte de la couronne... & dites-vous bien que les dignes exemples que vous avez toujours reçus, vous rendent encore plus coupable. Allons, partons, ma chere Génevieve...

HÉLENE.

Un moment.... ma mere....

GÉNEVIEVE.

Effrontée! si tu bouges, t'auras ma malédiction.

HÉLENE, *tombant sur une chaise.*

Je n'en puis plus!...

GÉNEVIEVE.

Allons, Monsieur le Prieur; oh, Seigneur, quel jour de désolation!.... (*Elle sort avec le Prieur.*)

SCENE II.

HÉLENE *seule, se soulevant.*

MA mere!.... (*Elle retombe.*) Le cœur me manque!... Elle est partie!... j'allois peut-être tout dire, & Thérese étoit perdue.... & mon frere au désespoir!... Y s'aiment, y s'épouseront du moins, y seront heureux!... Mais moi, que deviendrai-je?... Je n'ai rien à me reprocher, ça me soutiendra!.... Ma plus rude peine, c'est le chagrin de ma mere!.... vingt fois j'ai voulu lui avouer la vérité... & pourtant j'avois promis le secret à Thérese!... mais ma mere! la voir si courroucée contre moi, ça me perçoit le cœur.... seulement d'y penser, j'en frissonne!... O que la colere d'une mere est terrible! Et que doit-elle donc être quand on la mérite?... Ma mere..... dont je n'ai jamais eu que des

paroles de douceur, comme elle m'a traitée!... mon Dieu, comme j'ai tremblé de la tête aux pieds, lorſqu'elle m'a dit : *je te renonce!*... Ah, Sauveur, j'aurai toujours ce ſon-là dans l'oreille!... ça m'a été au fond de l'ame... dans ce moment j'étois prête à tout déclarer; mais par bonheur pour la pauvre Thérefe, ma mere n'a pas voulu m'entendre.... Mais auſſi j'ai eu tort, j'aurois pu cacher la faute à Thérefe, & conter l'hiſtoire de la femme!... Non, on auroit toujours ſu que j'étois revenue ſeule; & puis on auroit envoyé à Chauni chez la femme, qui auroit dit que Thérefe l'avoit abandonnée!... N'y avoit pas moyen de ſe tirer de là... Enfin, le bon Dieu voit mon innocence, ça doit me conſoler!... Pourtant je n'aurai jamais la Roſe; & ma mere, & ma pauvre grand'mere qui croyent que je ſerai couronnée!... Ah, que je ſuis malheureuſe!... non, non, je ne trahirai point Thérefe, je l'ai promis.... mais quand ſon mariage ſera fait, je dirai tout à ma mere; je ne pourrois pas vivre ſans ça!... O Baſile! ô Thérefe! que vous me coûtez cher.... Ciel, quelqu'un vient; ah, cachons mes larmes!



SCENE III.

HÉLENE, MARIANNE.

MARIANNE.

HÉLENE!... mais tu pleures, mon enfant.... Qu'est-il donc arrivé?...

HÉLENE.

Je n'ai rien, Marianne...

MARIANNE.

Et mais... t'es pâle comme un linge!...

HÉLENE.

Faut que j'aille retrouver ma grand'mere... Adieu, Marianne... (*à part, en s'en allant.*) Allons-nous cacher jusqu'après le couronnement. (*Elle sort.*)

MARIANNE, *seule.*

Je reste sotte comme un bahu!... Quéque tout ça signifie? La commere Genevieve, d'un autre côté, qu'est toute tremblante, & comme une déchevelée!... & Basile... Oh, y a quéque chose là-dessous... Ah, vla Thérese.

SCENE IV.

MARIANNE, THÉRESE.

MARIANNE.

DITES-MOI, Thérese, avez-vous vu Génevieve?

THÉRESE.

Non; pourquoi?...

MARIANNE.

Oh, c'est que je viens de la rencontrer, moi... Alle alloit chez M. le Bailli, j'ai voulu l'y parler; mais à ne voyoit ni n'entendoit... &, tout d'un coup, son fils Basile, qui revenoit de chez Robert pour la cérémonie, s'est approché d'elle:... *Va-t-en*, l'y a-t-elle fait, *va-t-en*, *mon pauvre garçon*, *retourne chez Robert*... Et puis a l'y a marmoté je ne sais quoi à l'oreille; Basile a rougi, pâli, & pleuré; il a mis comme ça ses deux mains sur ses yeux; il s'est assis sur une pierre. M. le Prieur, qu'étoit avec Génevieve, l'y a parlé aussi tout bas... Et enfin, M. le Prieur & Génevieve ont continué leur chemin.

THÉRESE.

Est-il possible?... Et Basile, qu'est-il devenu?...

MARIANNE.

Oh, il est resté là un bon bout de temps à rêvasser, les yeux fichés en terre... J'é-

tois à deux pas, je me suis approchée : quand y m'a vu il a fait un frisson, y m'a jetté un regard tout effaré; & puis il a pris ses jambes à son cou, & s'est enfui du côté de la maison de Robert.

THÉRESE.

Ciel!.... où est Hélene.

MARIANNE.

Hélene pleure; quand je suis arrivée, a s'est sauvée.

THÉRESE.

Comment!...

MARIANNE.

Thérese, le cœur m'en saigne; mais je vois ben qu'Hélene a fait quéque faute qui va l'y ôter la Rose....

THÉRESE.

Elle! Hélene!..... Pourriez-vous le croire?....

MARIANNE.

C'étoit la perle du Village.... Je sais ben ça.... Pas moins je gagerois qu'il y a des dépositions contre elle.....

THÉRESE.

Des dépositions... Ah! courons. (*Elle sort en courant de toutes ses forces.*)

MARIANNE, *seule.*

En vla bien d'un autre!... je crois qui sont tous foux; c'est comme un vertigo... (*On entend appeller derriere le théâtre.*) Hélene, Hélene!

MARIANNE.

J'entends la voix de Monique; oui, c'est elle....

SCENE V.

MARIANNE, MONIQUE.

MONIQUE.

Hélene... où est-ce qu'elle est donc?

MARIANNE, *allant donner le bras à Monique, qui marche avec peine.*

Je ne sais, mere Monique; mais asitez-vous, je vais l'appeller.

MONIQUE.

Vla la premiere fois que je ne la trouve pas quand j'en ai besoin.

MARIANNE.

Mais est-ce qu'a n'étoit pas avec vous tout-à-l'heure?

MONIQUE.

Non; & j'ai voulu venir ici, Marianne, parce que la porte donne sur la place, & que vla bientôt le moment de la déclaration... Si mon Hélene est Rosiere, j'entendrai les Ménétriers un peu plus tôt... O Marianne, comme mon cœur saute!...

MARIANNE, *à part.*

La pauvre femme ne sait rien; faut pas l'y dire, ça la tueroit.

MONIQUE, *criant.*

Hélene, Hélene...

MARIANNE, *criant aussi, & s'avançant dans le fond du Théâtre.*

Hélene, Hélene, vot' grand'mere vous

appelle.... J'entends son pas... alle accourt.

SCENE VI.

MONIQUE, MARIANNE, HÉLENE.

MONIQUE.

Viens donc, ma fille...

MARIANNE, *à part.*

Comme al a l'air triste !....

HÉLENE.

Ma mere !....

MONIQUE.

Eh ben, mon enfant, y s'en va cinq heures !... t'es toute pensive; pour moi, grace au Ciel, je n'ai point d'inquiétude.... Mon Dieu, qu'est-ce qui vient ?...

MARIANNE.

C'est Génevieve.

SCENE VII.

MONIQUE, GÉNEVIEVE, MARIANNE, HÉLENE.

HÉLENE, *à part.*

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines !...

MONIQUE.

Approche, Génevieve; sais-tu des nouvelles?

GÉNÉVIEVE, *à part.*

Ma mere, ô Ciel!... & Marianne!... faut se taire. (*Haut.*) Ma mere, que faites-vous là? vous seriais mieux dans vot' chambre.

MONIQUE.

Non, ma fille... C'est ici, il y a aujourd'hui vingt ans, que j'ai vu not' Seigneur te venir prendre par la main... C'est ici que je t'ai vue couronner, Génevieve... t'en souviens-tu, comme tu te pendis à mon cou... comme nous pleurions... O que le bon Dieu m'envoyé encore une joie pareille, & puis qu'il dispose de moi!... Je sortirai de ce monde sans avoir rien à souhaiter davantage...

GÉNEVIEVE, *à part.*

Elle m'arrache l'ame.

HÉLENE, *à part.*

O quelle épreuve!...

MONIQUE.

Viens ici contre moi, Hélene, donne-moi ta main: c'étoit comme ça que je tenois ta mere, quand toute la bande arriva chez nous.... Ma fille, tu la vaudras ta mere; t'es prudente, véritable, modeste comme elle... N'est-ce pas, Génevieve?...

GÉNEVIEVE, *à part.*

O mon Dieu, mon Dieu...

MONIQUE.

Mes enfants, vous êtes saisies, vous ne

sonnez mot, c'est naturel... moi qui ai eu deux filles & une sœur Rosieres, je suis un peu plus hardie, mais pas moins le cœur me bat bien fort... (*Elle regarde Hélene dont elle tient la main.*) Comme t'es rouge!..., a tremble comme la feuille!... Génevieve, viens donc la rassurer, cette pauvre petite; viens la baiser, je t'en prie!... Hélene, vas à ta mere...

HÉLENE, *se jettant au col de Monique en sanglottant.*

O ma chere mere, y n'y a plus que vous que j'ose embrasser!...

GÉNEVIEVE.

Hélas!...

MONIQUE.

Pourquoi donc, mon enfant?... Génevieve, à qui en as-tu?... Je ne t'ai jamais vue comme ça?...

MARIANNE, *à part.*

Oh, ssrement, il y a des terribles choses là-dessous!...

MONIQUE.

Allons encore une fois, Génevieve, venez embrasser not' enfant; cours vers elle, Hélene!

HÉLENE, *d'un ton suppliant à sa mere.*

Ma mere!... (*Elle fait un pas. A part.*) Ah, quel regard!... (*Elle s'arrête.*)

MONIQUE.

Eh ben...

GÉNEVIEVE.

Ma mere... c'est que je suis fâchée que vous croyiez si fort qu'elle sera couronnée!

MONIQUE.

Comment ?.... Sais-tu de mauvaises nouvelles ?... Tu te tais....la Rosiere est nommée ?....

GÉNEVIEVE.

Je l'ignore.

MONIQUE.

Ah, vous me faites queuques cachôteries... Et Basile, à l'heure qu'il est, pourquoi n'est-il pas ici?.... Marianne !... vous pleurez toutes !

GÉNEVIEVE.

Ciel ! j'entends du bruit... Ah, que va-t-on nous annoncer ? O ma mere, si vous m'aimez, ayez du courage, de la résolution....

MONIQUE, *en pleurant.*

Ah, mon enfant, on en n'a plus à mon âge....

HÉLENE.

O Dieu, protégez-moi !.....

SCENE VIII.

MONIQUE, GÉNEVIEVE, MARIANNE, HÉLENE, THÉRESE, *hors d'haleine, les cheveux eu désordre, accourant précipitamment.*

THÉRESE.

HÉLENE !...

GÉNEVIEVE.

Que signifie cette grande hâte ?....

THÉRESE, *voyant Hélene, se précipite dans ses bras.*

Hélene, t'es nommée Rosiere!...

HÉLENE.

Comment!

MONIQUE.

Dieu!...

GÉNEVIEVE.

Se peut-il?...

MARIANNE.

Quel bonheur!

THÉRESE, *embrassant Hélene à plusieurs reprises.*

Hélene, Hélene est couronnée!... Madame Génevieve, j'étois seule coupable; j'ai tout déclaré, Hélene est Rosiere!

GÉNEVIEVE.

Je me meurs!...

HÉLENE, *la recevant dans ses bras.*

O ma mere!...

MONIQUE.

Génevieve?...

HÉLENE, *tenant toujours sa mere.*

Hélas, ma mere!... de l'eau, Thérese... Marianne!...

MONIQUE.

Ça l'a trop saisie!...

THÉRESE.

La vla qui revient!..

HÉLENE.

Elle ouvre les yeux!....

GÉNEVIEVE.

Hélene!... ma fille!...

MONIQUE.

Al te tient... al eſt Roſiere...

GÉNEVIEVE.

Ah, c'eſt-y vrai?...

THÉRESE.

Vous le verrez, on va venir la chercher; j'ai laiſſé la marche à trois cents pas d'ici, je n'ai fait qu'un ſaut, & eux qui ſont en cortege vont lentement.

GÉNEVIEVE, *embraſſant Hélene.*

Chere Hélene!... ma pauvre enfant... t'es innocente!... t'es Roſiere!... O Seigneur, on ne meurt ni de chagrin, ni de joie!...

MONIQUE.

Mais qu'eſt-ce qu'on me cachoit donc?...

GÉNEVIEVE.

Mais, Thérèſe, qu'as-tu donc déclaré?... Hélene pourtant hier eſt revenue ſeule, a m'a menti?...

THÉRESE.

Vla l'hiſtoire: Hier nous ſommes parties pour aller ramaſſer des feuilles dans le petit bois; là nous avons trouvé une vieille femme tombée dans un foſſé; elle étoit bleſſée, a pleuroit, nous l'avons tirée de là, & puis a nous a dit qu'elle étoit de Chauni, mais qu'elle ne pouvoit pas y retourner; moi, j'ai propoſé de la mettre ſu not' âne, & de l'amener chez nous. Et qu'eſt-ce qui la panſera, a fait Hélene? Y a des Chirurgiens à Chauni, c'eſt-là qu'il faut la mener. La bonne femme là-deſſus a ſanglotté de joie, en diſant qu'elle voudroit ben retourner à

Chauni. Allons, allons, dit Hélene, c'est comme fait, & puis elle la met su son âne... Mais fis-je, y a pus d'une lieue d'ici à Chauni; nous ne serons pas reveuues à neuf heures... faudra traverser le bois à la nuit... Je sais que t'es peureuse, dit Hélene; eh ben, vas-t-en, j'irai seule... mais Hélene, t'es peureuse aussi... Je ne la suis plus... Enfin, nous nous sommes débattues encore quelque temps, & puis finalement le cœur m'a manqué; j'ai laissé-là Hélene & la femme, après être convenues qu'Hélene cacheroit ça, & que je ne me montrerois dans le Village qu'à la nuit.

GÉNEVIEVE.

O Hélene!... je n'étois pas digne d'avoir un enfant comme toi; je t'ai accusée, rebutée, maltraitée...

HÉLENE.

Eh, ma mere, pouviez-vous faire autrement, quand les apparences...

GÉNEVIEVE.

Les apparences!... je ne devois pas les croire...

MONIQUE.

Je suis toute émerveillée!...

MARIANNE.

Ça coupe la parole!...

HÉLENE.

Mais, ma mere, voyez donc ce que Thérese a fait pour moi, elle est allée s'accuser...

MARIANNE.

Ah, pardi, sans barguigner; quand je



l'y ai dit qu'ou pleuriais tretous, al a deviné la cause du grabuge, & al est partie comme un éclair.

GÉNEVIEVE.

Cette chere fille!...

MONIQUE.

La bonne ame!...

GÉNEVIEVE, *à Thérese.*

T'as donc été trouver M. le Prieur?...

THÉRESE.

Oui; au moment où l'on alloit s'assembler pour le dernier jugement, j'ai demandé à parler, sur la grande place, devant tout le monde; on ne vouloit pas m'entendre; mais j'ai fait tant de train, qu'on n'a pu me refuser; y se sont tous assemblés, & là j'ai conté mon histoire de bout en bout; au même moment on a crié: *vive Hélene, not' Rosiere.* Not' Seigneur, M. le Prieur, M. le Bailli, l'ont déclarée tout de suite, & je suis accourue.

GÉNEVIEVE.

Va, cette action-là répare celle d'hier, qui, après tout, n'étoit qu'une peur d'enfant que l'âge corrigera... Thérese, Basile t'aime, je le sais; demain, ma fille, j'irai te demander pour lui à ta mere....

THÉRESE.

O Madame Génevieve!...

HÉLENE, *embrassant Thérese.*

Chere Thérese!...

MONIQUE, *à Génevieve.*

Tu m'as prévenue, Génevieve, j'allois dire ça.....

GÉNEVIEVE.

J'étois ben sûre, ma mere, que vous ne m'en dédiriez pas... Mais, qu'est-ce que j'entends?...

THÉRESE.

Ce sont les ménétriers... c'est toute la bande...

GÉNEVIEVE, *à Hélene.*

Mon enfant... va demander à ta grand'-mere sa bénédiction!

HÉLENE, *courant se jetter aux genoux de Monique.*

Que mes deux cheres meres me bénissent, & que le Seigneur me conserve! (*Monique & Génevieve l'embrassent.*)

MONIQUE.

Je ne saurois parler!.... mais le bon Dieu lit dans mon cœur, il voit tout le bien que je te souhaite!...

GÉNEVIEVE.

Sois toujours pieuse & sage comme tu es, vla tout ce que nous pouvons lui demander de mieux pour not' chere & digne enfant!...

MARIANNE.

L'heureuse famille!...

THÉRESE.

O Basile!... où est-il?...

GÉNEVIEVE.

Faut l'envoyer chercher, Marianne...

MARIANNE.

J'y vas!.... Ah, le vla avec tout le monde...

(*On entend une musique champêtre dans le lointain.*)

SCENE IX & derniere.

LE SEIGNEUR, LE PRIEUR, LE BAILLI, MONIQUE, GÉNEVIEVE, MARIANNE, HÉLENE, BASILE, THÉRESE, Madame DUMOND, MIMI, *quelques autres Dames, Troupe de jeunes Filles, Ménétriers, &c.*

BASILE, *accourant & devançant tout le monde, va se précipiter au col d'Hélene, toujours à genoux devant sa grand'mere & sa mere. Monique est assise.*

MON Hélene!... ma sœur!...

GÉNEVIEVE & MONIQUE.

Mon fils!... (*Il s'embrassent en pleurant. Le reste des Spectateurs s'arrête pour contempler ce tableau.*)

MONIQUE.

Mes enfants, aidez-moi à me lever.... (*Ils lui donnent le bras. Le Seigneur, le Prieur & le Bailli s'avançent.*)

LE SEIGNEUR.

Ma chere Madame Monique, quel beau jour pour vous & pour Salency!... car une bonne action d'une Salencienne nous honore tous!... (*Toutes les jeunes filles entourent Hélene pour l'embrasser avec l'air de la joie & de l'attendrissement. Le Sei-

gneur, au Prieur, en montrant les jeunes filles.) Un étranger, en voyant ce spectacle, devineroit-il qu'Hélene, dans ce moment, n'est entourée que de ses rivales!...

LE PRIEUR.

Heureux l'homme qui sait apprécier l'inestimable bonheur de posséder ce fortuné coin de la terre!...

MONIQUE, *au Seigneur.*

Pour que rien ne manque à not' satisfaction, nous vous demandons la permission, not' bon Seigneur, de marier Basile à Thérese?...

BASILE.

O Ciel!...

LE SEIGNEUR.

Vous ne pouvez mieux faire, mere Monique; Thérese est digne d'être votre fille. Je ne l'admire pas d'avoir déclaré la vérité; elle eût été un monstre en la taisant: mais je la loue de la maniere noble & franche dont elle a fait l'aveu de sa faute. Elle auroit pu ne confier ce secret qu'à deux ou trois personnes, c'en étoit assez pour faire rentrer Hélene dans ses droits à la Rose; au-lieu de cela, elle a voulu faire éclater le triomphe de son amie à tous les yeux; c'est dans la grande place qu'elle a conté son histoire, ne cherchant point à s'excuser, ne songeant qu'à faire valoir Hélene, & croyant, par cette action, perdre à jamais la Rose & sa réputation. Voilà ce qui mérite l'estime, les éloges des bons Salenciens, & le titre que vous lui offrez...

Mais ne différons plus la cérémonie touchante qui doit couronner la vertu : venez, Hélene, séparez-vous un instant de vos dignes parents ; je vais vous conduire à l'Église : c'est le plus beau de mes droits ; il m'honore trop, pour qu'il me soit possible de le céder même à votre mere. (*Il s'approche d'elle, & lui présente la main ; Hélene fait la révérence, & s'appuye sur son bras.*) Génevieve, vous allez nous suivre ?... Et vous, mere Monique, pourrez-vous venir ?...

MONIQUE.

Oui, oui, not' Seigneur, j'ai retrouvé mes jambes de quinze ans.

GÉNEVIEVE.

Ma chere bonne mere, nous allons vous aider, Basile, Thérese & moi.

MONIQUE.

Allons, mes chers enfants, soutenez donc vot' heureuse vieille mere...

LE SEIGNEUR.

Je ramenerai ici la Rosiere, comme je le dois ; ensuite j'espere qu'elle voudra bien, avec sa famille & tout le Village, venir au château danser jusqu'à la nuit.

MONIQUE.

Ah, de grand cœur...

LE SEIGNEUR.

Allons, partons..., & marchons doucement, à cause de la bonne mere Monique... (*Le Seigneur, conduisant la Rosiere, passe devant ; ensuite Monique soutenue par Génevieve, Basile & Thérese. Le Prieur*

& le Bailli vont sur la même ligne. Les Jeunes Filles après ; les curieux, les Dames étrangeres & les Ménétriers ferment la marche. Aussi-tôt que la marche commence, les Ménétriers jouent un air champêtre. Madame Dumond & Mimi restent les dernières. Tout le monde sort, à l'exception de Mad. Dumond & de Mimi.

MIMI.

Eh bien, maman, pourquoi donc ne les suivez-vous pas ; c'est si beau !

Madame DUMOND.

Je suis toute abasourdie ! ... Ah, j'ai fait quatre lieues pour voir ça, & je ne suis qu'une Marchande.... Mais vois-tu, Mimi, ça mériteroit la présence d'une Reine ; oui une Reine seroit ravie, extasiée, en voyant ces bons, ces dignes Salenciens... je le gagerois !...

MIMI.

Maman, allons donc les retrouver....

Madame DUMOND.

Allons, viens. Ah, que ne suis-je née à Salency ! (*Elles sortent.*)

FIN.

LA MARCHANDE DE MODES,

COMÉDIE EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

Madame DUPRÉ, *Marchande de Modes.*

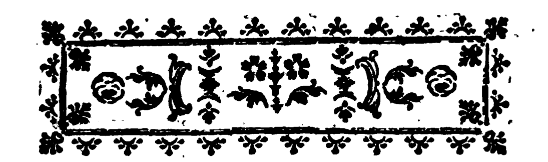
JUSTINE, *premiere Fille de boutique.*

ANNETTE,	
MARTHE,	*Filles de Boutique.*
JOSEPHINE,	
ISABELLE,	

La Marquise DE LINCÉ.

La Baronne D'ELSAC.

La Scene est à Paris, chez Madame Dupré.



LA MARCHANDE DE MODES, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre réprésente un comptoir ; on voit dans le fond une porte vitrée qui donne sur la rue.

Madame Dupré assise & travaillant ; Justine est à côté d'elle ; après Justine, Annette ; de l'autre côté sont rangées Marthe, Isabelle & Josephine, travaillant aussi : des lumieres sont posées sur les comptoirs.

Madame Dupré, *après un moment de silence, leve la tête, & voit vis-à-vis d'elle les jeunes filles qui parlent tout bas.*

Eh bien, Mesdemoiselles, qu'est-ce que c'est donc que toutes ces chuchotteries-là ?... Est-ce comme cela que vous travaillez ?... Il faut donc toujours avoir l'œil sur vous ?... Ah, dans votre état,

il eſt bien néceſſaire d'être laborieuſes, appliquées... voyez Juſtine... a-t-elle jamais l'oreille au guet, le nez en l'air? Elle ne ſonge qu'à ſon ouvrage... & pourtant elle aime à rire comme une autre, c'eſt de ſon âge; mais il y a temps pour tout. (*Ici un grand ſilence.*) Juſtine, du fil...

JUSTINE.

En voilà, Madame.

(*Un ſilence, après lequel les jeunes filles, vis-à-vis Madame Dupré, éclatent de rire, en ſe cachant, & comme malgré elles.*)

Madame DUPRÉ.

Eh bien?...

MARTHE.

Mon Dieu, Madame, c'eſt Mademoiſelle Joſephine qui nous fait rire...

JOSEPHINE.

Ah, Mademoiſelle, c'eſt vous qui avez commencé...

MARTHE.

Moi?... Je n'ai rien dit...

Madame DUPRÉ.

Je ne trouve point mauvais que vous vous divertiſſiez, pourvu que l'ouvrage aille ſon train; il faut bien, d'ailleurs, paſſer quelque-choſe à la jeuneſſe: mais ce que je vous demande expreſſément, c'eſt de ne point me faire de cachotteries, & de ne pas parler bas. Vous devez toutes me regarder comme votre mere, & vous auriez tort d'avoir des ſecrets pour moi.

ISABELLE.

Oh pour cela, Madame, il faudroit que

nous fussions bien ingrates, si nous ne vous aimions pas de tout notre cœur!... moi, sur-tout!... (*Elle soupire.*)

Madame DUPRÉ.

Il est sûr que je ne veux que votre bien... (*Après un silence.*) Allons, il est sept heures, il faut que je sorte... Justine, vas me chercher mon mantelet.

JUSTINE, *se levant.*

Madame, allez-vous sortir seule?

Madame DUPRÉ.

Oui, je vas chez Madame de Clémont. (*Justine sort.*)

MARTHE.

Madame de Clémont, qui demeure dans la rue de Richelieu?...

Madame DUPRÉ.

Justement.

JOSEPHINE.

J'ai été deux fois chez elle; c'est une Dame d'un certain âge, mais bien aimable...

Madame DUPRÉ.

Ah, pour cela oui; j'ai eu l'honneur de la servir pendant quinze ans, je sais ce qui en est... Je lui dois ma fortune; c'est elle qui m'a mariée, établie, & mise à la mode. Aussi il n'y a rien au monde que je ne fisse pour elle.

ANNETTE.

C'est bien naturel.

JOSEPHINE.

C'est la mere de Madame la Marquise de Lincé?

Madame DUPRÉ.

Oui.

JOSEPHINE.

Oh qu'elle eſt jolie, Madame la Marquiſe de Lincé!

MARTHE.

Et bonne!...

ISABELLE.

Je ne l'ai jamais vue?

MARTHE.

Non, parce qu'il y a trois mois qu'elle eſt dans ſes terres.

JUSTINE, *revenant à Madame Dupré.*

Madame, voilà votre mantelet & vos gants. Quel carton voulez-vous emporter?

Madame DUPRÉ, *ſe levant.*

Je n'en veux point. Madame de Clémont n'achete plus de chiffons; elle eſt revenue de cela.

JOSEPHINE.

Pourtant Madame la Baronne d'Elſac eſt bien auſſi âgée qu'elle, & elle les aime!...

Madame DUPRÉ.

Oui, c'eſt que l'une eſt raiſonnable, & l'autre folle... Ah ça, adieu, car il eſt tard.... Adieu, mes enfants, travaillez bien; Juſtine, ma mere eſt-elle là haut?...

JUSTINE.

Oui, Madame.

Madame DUPRÉ.

Magdelon eſt avec elle?

JUSTINE.

Oui, Madame.

Madame DUPRÉ.

Allons, c'eſt bon ; je m'en vas. Je reviendrai dans une heure. (*Elle ſort.*)

SCENE II.

JUSTINE, *ſe met à la place de Madame Dupré*, ANNETTE, MARTHE, JOSEPHINE, ISABELLE.

ANNETTE.

COMME elle a ſoin de ſa mere!....

JUSTINE.

Elle lui donneroit ſon ſang.

ISABELLE.

C'eſt une bonne femme auſſi que Madame Moreau.

ANNETTE, *à Iſabelle.*

Il n'y a que trois ſemaines que vous êtes ici; mais quand vous la connoîtrez mieux, vous l'aimerez cent fois plus. Elle eſt auſſi honnête, auſſi charitable, auſſi pieuſe que ſa fille, c'eſt tout dire.

ISABELLE.

Mademoiſelle Annette, dites-moi donc pourquoi elle porte preſque toujours des *juſtes*, & jamais de robes garnies.

ANNETTE.

C'eſt qu'elle étoit payſanne, avant que Madame Dupré eût fait fortune.

ISABELLE.

Ah, c'eſt donc ça qu'elle parle un peu patois ?...

ANNETTE.

Vraiment oui...

JUSTINE.

Madame Dupré, quand elle ſe vît en état, la tira de ſon village, & la fit venir ici....

ISABELLE, *en ſoupirant.*

C'eſt bien heureux de pouvoir faire le bonheur de ſa mere!...

JUSTINE.

Oui; ſeulement d'en avoir l'eſpérance, donne du cœur pour travailler. (*Un long ſilence.*)

JOSEPHINE.

C'eſt demain fête; j'en ſuis bien-aiſe....

MARTHE.

Oui, après l'office nous irons promener.

JOSEPHINE.

Oh, j'aurai encore un plaiſir bien plus grand!

MARTHE.

Quoi donc?

JOSEPHINE.

C'eſt que Madame Dupré m'a prêté un livre qui eſt joli, joli!...

JUSTINE.

Paméla, je parie?

JOSEPHINE.

Préciſément.

JUSTINE.

Elle me l'a fait lire deux fois; il m'a bien fait pleurer, toujours.

MARTHE.

Je l'ai lu aussi...

JUSTINE.

C'est Madame de Clémont qui l'avoit donné autrefois à Madame Dupré, quand elle étoit jeune.

MARTHE.

Cela s'appelle un Roman?

JUSTINE.

Oui; mais Madame Dupré dit que c'est le seul que nous devions lire: tous les autres sont mauvais, sur-tout pour nous.

ANNETTE.

Je me souviens qu'elle m'a bien grondée une fois, parce que je lisois Hypolite, Comte de Duglas... & elle avoit raison, car il n'y a dans celui-là que des fadeurs d'amourettes... Au-lieu que dans Paméla, il y a de si belles choses, si touchantes...

JUSTINE.

Paméla est si vertueuse; elle aime tant son pere & sa mere!...

JOSEPHINE.

On ne peut pas lire ça, sans avoir envie de lui ressembler...

ISABELLE.

Oh, Mademoiselle Josephine, je vous en prie, vous me le prêterez!...

JOSEPHINE.

Oui, je vous le promets.

ISABELLE.

Mademoiselle Justine, on dit que dans le carnaval Madame Dupré fait venir des violons? Je voulois toujours vous demander cela... (Ah, vla mon aiguille cassée!...) est-ce vrai?...

JUSTINE.

Oui. Madame Dupré veut qu'on travaille; mais aussi elle nous procure des amusements.

MARTHE.

Oh, oui, le lundi & le mardi-gras elle invite ses connoissances, & elle nous fait toutes danser, depuis cinq heures jusqu'à dix.

ISABELLE.

Combien y a-t-il de temps d'ici au mardi-gras?

JOSEPHINE.

Hélas! il y a encore cinq semaines.

ISABELLE.

C'est bien long.

JOSEPHINE, *se levant & sortant du comptoir.*

Il faut que je marche un moment, j'ai les pieds tout engourdis de froid.

ISABELLE, *se levant.*

Et moi aussi.

ANNETTE, *à Justine.*

Justine, n'as-tu pas été ce matin chez Madame la Baronne d'Elsac?

JUSTINE.

Oui, avec Josephine.

JOSEPHINE.

Mon Dieu, quelle *museuse* que cette Madame d'Elsaç ! Elle nous a retenues plus de deux heures. C'est bien drôle, une vieille coquette... Je ne voudrois pas être sa femme-de-chambre, toujours...

ISABELLE.

Est-ce qu'elle étoit à sa toilette ?

JOSEPHINE.

Oui, devant un miroir; elle s'y regardoit tristement, & je crois que ça lui donnoit de l'humeur, car elle n'est jamais plus mal gracieuse que lorsqu'on est après à la coëffer !... Elle étoit plus grognon !.... elle faisoit un train à son valet-de-chambre, à ses femmes... Elle les ahurissoit tous, que cela faisoit pitié... Que vous êtes maladroite ! Que vous êtes gauche !... Elle n'a que ça à leur dire, & puis un ton si brusque, les yeux si furibonds !... O la méchante Dame !...

ISABELLE.

Et vous-a-t-elle acheté des modes ?

JOSEPHINE.

Oui, tout notre carton; mais falloit voir de quel air !.... avec une mine dédaigneuse & nonchalante, comme pour dire qu'elle n'avoit envie de rien... (*Elle la contrefait.*) Mademoiselle, de quel prix est cela ?... Deux louis, Madame... C'est horrible !.... c'est hideux !... d'un goût... baroque !...

(*Toutes les jeunes Filles rient, à l'exception de Justine.*)

ISABELLE, *riant toujours.*

Elle fait toutes ces simagrées-là ?

MARTHE.

Oh c'est vrai ; c'est comme si on la voyoit.

JOSEPHINE.

Et puis, toujours en rechignant, elle achete. Tout cela c'est pour jouer la détachée, l'indifférente ; pour faire croire qu'elle ne se soucie plus de parure, parce qu'au fond elle sait bien qu'il est ridicule, à son âge, d'en être si occupée : mais le plus drôle, c'est quand on lui montre quelque chiffon visiblement trop jeune pour elle ; oh, alors, c'est une comédie... Fi donc, dit-elle, qui est-ce qui peut porter cela ? Quelle extravagance !.... Quel mauvais goût !... cela est ignoble à un excès !... (*Les jeunes Filles recommencent à rire.*)

JUSTINE.

Ah ça, Josephine, dites-moi un peu si Madame Dupré étoit ici, feriez-vous tous ces contes-là ?

JOSEPHINE.

Ce ne sont point des contes, je n'invente rien.

JUSTINE.

Mais est-il joli de se moquer comme cela de son prochain, & sur-tout des personnes à qui on doit du respect... Vous n'inventez rien, pardi vla un beau mérite ; & la médisance donc, croyez-vous que ce ne soit pas un défaut ?......

ANNETTE.

Justine a raison ; & nous autres, nous avons eu tort de rire...

JUSTINE, *à Josephine.*

Ce que je vous en dis, Josephine, c'est par amitié pour vous.

JOSEPHINE.

Aussi j'en profiterai, ma chere Justine ; (*Elle l'embrasse.*) ne soyez plus fâchée. Dame, vous êtes plus âgée que moi ; il y a long-temps que vous êtes avec Madame Dupré, c'est naturel que vous soyez prudente & raisonnable ; mais je vous promets que je ne ferai plus de médisances.... Allons, je vais me remettre à l'ouvrage ; viens, Isabelle. (*Elles retournent à leur place.*)

ISABELLE.

Mademoiselle Justine, pourquoi donc est-ce que Madame Dupré ne m'envoye jamais en ville ?

JUSTINE.

Parce que vous n'avez que quatorze ans....

ISABELLE.

Mais Josephine n'en a que quinze....

JOSEPHINE.

Aussi, au grand jamais, je n'y vas toute seule... Il n'y a qu'Annette & Justine qui sortent quelquefois sans compagnes, encore c'est rare.

ISABELLE.

Mais je pourrois aller avec une autre...

JOSEPHINE.

Sûrement ; mais, en général, Madame

Dupré n'aime pas que des jeunesses comme nous sortent souvent.

ISABELLE.

J'aimerois pourtant bien voir des Dames à leurs toilettes... Ah, vla un carrosse qui s'arrête à la porte.

JUSTINE.

Annette, vas voir ce que c'est?

(*Annette se leve & va ouvrir la porte, elle revient en riant.*)

Eh bien?

ANNETTE, *riant.*

C'est...

JUSTINE.

Qui donc?

ANNETTE.

C'est Madame la Baronne d'Elsac...

(*Toutes les jeunes Filles se mettent à rire.*)

ISABELLE.

Quoi! la Dame que Josephine vient de contrefaire?

JOSEPHINE.

Justement.

JUSTINE.

Ah ça, Mesdemoiselles, point de ricanneries...

MARTHE.

Oh, n'ayez pas peur.

JOSEPHINE, *bas à Isabelle.*

Prends donc ton sérieux.

ISABELLE, *bas.*

Je ne peux pas.

JOSEPHINE, *bas.*

Ni moi.... Faisons semblant de nous

moucher... (*Elles tirent leurs mouchoirs.*)

JUSTINE.

La voilà.

(*Toutes les jeunes Filles se levent.*)

SCENE III.

LA BARONNE, *suivie de ses gens, qui restent dans le fond du Théâtre*, JUSTINE, ANNETTE, MARTHE, JOSEPHINE, ISABELLE.

LA BARONNE.

Ou est Madame Dupré?

JUSTINE.

Madame, elle est sortie.

LA BARONNE.

Et ma robe, est-elle garnie?

JUSTINE.

Madame ne l'a demandée que pour Lundi.

LA BARONNE.

Je veux l'avoir demain absolument.

JUSTINE.

Cela est impossible.

LA BARONNE.

Impossible!... vous n'avez qu'à passer la nuit...

JUSTINE.

Madame, ici on ne passe jamais de nuit la veille des Fêtes, à cause des offices du lendemain.....

LA BARONNE.

Ah, vous ne paſſez pas de nuits... cela eſt différent...

JUSTINE.

Pardonnez-moi, Madame, j'ai l'honneur de vous dire...

LA BARONNE.

Allez-moi chercher ma robe, Mademoiſelle, je vais la remporter... (*Juſtine ſort.*)

ANNETTE.

Le jupon eſt tout garni, & fait le plus joli effet...

LA BARONNE.

Ce n'eſt pas que je m'en ſoucie; je ne mets pas grande attache à tout cela.... mais je veux être ſervie avec promptitude.....

ANNETTE.

Si Madame avoit dit d'abord qu'elle vouloit l'avoir pour demain, on auroit tout quitté...

LA BARONNE.

Montrez-moi des bonnets.

(*Annette & Marthe ſe levent, & prennent des cartons.*)

JOSEPHINE.

Madame veut-elle une chaiſe?

LA BARONNE.

Non. Je ne compte pas faire un long établiſſement ici...

JOSEPHINE, *à part.*

Je parie qu'elle y reſtera une heure.

(*Annette & Marthe lui apportent un carton.*)

LA BARONNE.

Tout cela est bien commun...

ANNETTE.

En voilà deux charmants.

LA BARONNE.

Oui, comme cela, sur la main; & puis, quand on s'en coëffera, ils iront à faire horreur.

MARTHE, *à part.*

Je le crois bien, sur ce visage-là....

LA BARONNE.

Allons; je les prends.... Et des chapeaux, en avez-vous de tout faits?

ANNETTE.

Oui, Madame.

LA BARONNE.

Je les veux très-simples, sans prétentions; d'ailleurs, ils ne sont jolis que comme cela.

JOSEPHINE.

Madame en veut-elle voir un de six louis, qui nous a été commandé?

LA BARONNE.

Un chapeau de six louis! Cela doit être curieux.... Comment peut-on mettre six louis à un chapeau! Il faut être bien folle!

JOSEPHINE.

Pourtant, Madame est elle-même bien magnifique, car nous avons eu l'honneur de faire pour elle, il y a quinze jours, une Conti en blonde qu'elle a payé sept louis.... Voilà le chapeau. *Elle lui apporte un chapeau garni de fleurs & de plumes.*

LA BARONNE.

Cela eſt effroyable !... (*Les jeunes filles ſe détournent en riant.*) Pour qui eſt-il ?

JOSEPHINE.

Pour Madame la Marquiſe de Lincé...

LA BARONNE.

C'eſt d'une folie !...

JOSEPHINE.

Oh ! ce n'eſt pas elle qui l'a commandé ; c'eſt M. ſon Beau-Pere... Elle n'aime pas les chiffons chers ; elle n'a pas beſoin de cela ; elle eſt ſi jeune & ſi jolie !...

LA BARONNE, *avec beaucoup d'humeur.*

Remportez donc ce chapeau, & même les autres auſſi ; ils ſont tous affreux. Je ne ſais pas pourquoi j'en prends ici, car on ne les fait bien que chez Mademoiſelle Maillard.

ANNETTE.

Ah ! voilà Juſtine. *Juſtine revient tenant un Jupon de robe garni.*

LA BARONNE.

Voyons : approchez-moi cela... Eh bien, je n'en ſuis pas mécontente ; c'eſt d'un aſſez bon goût....

JUSTINE.

Madame a demandé tout ce qu'il y avoit de plus beau en blonde....

LA BARONNE.

Cela eſt fort bien, fort noble... Quelle différence de cela à une robe garnie de fleurs !... Vous m'ajouterez des glands ?

JUSTINE.

Oui, Madame.

LA BARONNE.

Je vous en ai donné l'échantillon.

JUSTINE.

Il' sont déja faits...

LA BARONNE *réfléchissant sur son jupon.*

Il me semble qu'il faudroit des nœuds dans ces creux?...

JUSTINE.

Eh bien, Madame, on en mettra.

LA BARONNE.

Mais de quelle couleur?

JUSTINE.

Blancs?...

LA BARONNE.

Non, cela se confondroit avec la blonde.... mais couleur de chair?...

JUSTINE.

Cela sera très-joli.

JOSEPHINE, *à part en haussant les épaules.*

A quarante-cinq ans, porter une robe garnie de rubans couleur de rose!...

LA BARONNE.

Je n'aime que les couleurs gaies; je ne puis souffrir le *prune de Monsieur* & le *puce*...

JOSEPHINE.

J'entends encore une voiture qui s'arrête. (*Elle y va voir.*)

LA BARONNE, *regardant toujours son jupon.*

Quand les glands & les nœuds seront posés, cela sera véritablement charmant.

JOSEPHINE *revenant.*

Ah! Mademoiselle Justine, c'est Madame la Marquise de Lincé!

JUSTINE *pose le jupon sur le comptoir.*
Bon!... ah, que j'en suis aise! (*Elle court à la porte.*)

LA BARONNE.

Eh, mon Dieu, quels transports!... Mesdemoiselles, reportez mon jupon là-haut, & ne faites voir ma robe a personne... Allons; où sont mes gens?..... (*Elle fait quelques pas pour s'en aller, la Marquise paroît.*)

SCENE IV.

LA BARONNE, LA MARQUISE, JUSTINE, ANNETTE, MARTHE, JOSEPHINE, ISABELLE.

LA BARONNE, *à la Marquise.*

AH, Madame, enfin vous voilà revenue!... Oserois-je vous demander depuis combien de jours?...

LA MARQUISE.

Nous sommes arrivées cette nuit.....

LA BARONNE.

Et un de vos premiers soins est de venir chez Madame Dupré; cela me paroît tout simple : au reste, à votre âge... Je vous trouve un peu maigrie.....

LA MARQUISE.

Je suis peut-être changée, mais je me porte à merveille.

LA BARONNE.

Je me flatte que nous ſoupons enſemble lundi chez Madame de Clémont.

LA MARQUISE.

Non, Madame, je n'aurai point cet honneur, je pars demain pour trois ſemaines.

LA BARONNE.

Quoi, ſi promptement !... Allons, Madame, je vous laiſſe, car ſûrement vous avez de grandes affaires ici...

LA MARQUISE.

Mais, Madame, moi-même, n'ai-je pas troublé les vôtres ?...

LA BARONNE.

Je n'étois venue ici que par haſard, comme vous le croyez bien...

JOSEPHINE, *à la Baronne.*

Madame n'a-t-elle pas dit qu'elle vouloit emporter ſa robe ?

LA BARONNE, *ſéchement.*

Non, gardez-la...

JOSEPHINE, *prenant le jupon qui eſt reſté ſur le comptoir.*

Il faut ôter ce jupon de deſſus ce comptoir.

LA MARQUISE *regardant le jupon.*

Ah, cela me paroît charmant !...

JOSEPHINE.

Il y aura des rubans couleur de chair dans les creux...

LA MARQUISE.

Et cette robe eſt à Madame ?...

LA BARONNE.

Vous la trouvez peut-être un peu jeune

pour moi; mais c'est une fantaisie de Madame Dupré...

LA MARQUISE *regardant toujours le jupon.*

C'est une fantaisie très-gaie...

JOSEPHINE, *à part.*

Risible même...

LA BARONNE.

Adieu, Madame, je suis charmée d'avoir eu l'honneur de vous rencontrer; mais, je vous en prie, ménagez votre santé, afin de nous rapporter cette charmante fraîcheur que vous aviez.

LA MARQUISE, *en souriant.*

Quel prix doit-on attacher à un agrément que trois mois peuvent faire perdre?

LA BARONNE.

Mais la santé est une chose si précieuse!... Mademoiselle, vous direz à Madame Dupré qu'elle vienne me parler demain. Adieu, Madame. (*Elle sort.*)

SCENE V.

LA MARQUISE, & *les jeunes filles qui viennent toutes auprès d'elle.*

JUSTINE.

MAIS où prend-elle donc que Madame la Marquise est changée?...

JOSEPHINE.

Elle avoit bonne envie de dire qu'elle étoit enlaidie, je vous en réponds.

LA MARQUISE.

Ma chere Justine, j'aurois bien voulu voir Madame Dupré; j'ai besoin d'une femme-de-chambre, je voudrois la tenir de sa main; elle est si honnête, Madame Dupré!.... Comment se porte-t-elle?

JUSTINE.

A merveille, Madame, Dieu merci.., elle est allée chez Madame de Clémont...

LA MARQUISE.

Chez ma mere?... C'est sûrement pour mon affaire. Mais j'en ai encore une autre. J'ai amené avec moi une pauvre petite paysanne, qui a, je crois, cinq ou six freres, & je voudrois que Madame Dupré la prît chez elle.

JUSTINE.

Pour apprendre les modes?

LA MARQUISE.

Oui. Elle n'a que quatorze ans, & elle est tout-à-fait gentille, bien douce, bien modeste. Elle a fait des pleurs, en quittant son pere & sa mere!... Pauvre petite, elle est réellement intéressante: Je suis sûre qu'elle conservera ici un bon cœur, de la piété & des mœurs pures; & Madame Dupré me rendra un vrai service en s'en chargeant.

JUSTINE.

Eh, mon Dieu, Madame, certainement elle la prendra avec plaisir: Madame Dupré est si dévouée à Madame la Marquise!...

qu'elle a vu naître, à qui elle doit tout!....

LA MARQUISE.

Je l'aime aussi de tout mon cœur; & sa bonne mere, comment est-elle?

JUSTINE.

Parfaitement bien.

LA MARQUISE, *regardant Isabelle.*

Voilà une jeune fille que je ne connois pas?

ISABELLE, *faisant la révérence.*

Je ne suis ici, Madame, que depuis trois semaines.

JUSTINE.

Ah, Madame, c'est une jolie enfant!... Elle a une mere qui travaille en linge pour les gens du commun, mais qui pas moins gagnoit sa vie tout doucement, quand, par malheur, elle a fait une maladie de langueur, & s'est vue réduite à la derniere misere; alors cette jeune personne s'est mise servante de peine chez une bourgeoise qui demeure ici près, & tous les jours elle portoit son dîner & son souper à sa mere; & puis, quand sa mere est devenue plus malade, elle passoit les nuits à la veiller, sans se vanter de cela, de façon qu'on ne l'a découvert qu'au bout d'un certain temps: la pauvre fille étoit devenue maigre comme du bois, jamais ne se plaignoit, & travailloit toujours; enfin, Madame Dupré ayant appris tout cela, s'est chargée d'Isabelle & la traite comme sa fille.

LA MARQUISE, *regardant Isabelle.*

O la charmante enfant!.... Venez ici, ma chere Isabelle... mon Dieu, que je la trouve

trouve jolie, depuis que je fais cela surtout!... Embrassez-moi, mon cœur.... (*Elle l'embrasse; Isabelle lui baise la main.*)

LA MARQUISE.

Servante de peine!... avec cet air délicat... Quelle force, quelles vertus un bon cœur peut donner!... Et votre mere, est-elle rétablie?

ISABELLE.

Oui, Madame, graces à Dieu, & elle a repris son travail. Elle avoit vendu le peu de meubles qu'elle possédoit; mais Madame Dupré lui en a racheté, & même de plus une belle armoire de bois de noyer: ma mere est bien heureuse à présent.

LA MARQUISE.

Bonne Madame Dupré!... Comme vous devez l'aimer!

ISABELLE.

Oh oui, Madame.

LA MARQUISE.

Il faut le lui prouver, en suivant bien ses conseils, & en travaillant avec application. (*Elle tire une bourse de sa poche, & la lui donne.*) Mais, tenez, mon enfant, j'imagine que vous serez bien-aise de donner cela à votre mere; tenez, Madame Dupré trouvera bon que vous acceptiez de moi cete petite preuve d'intérêt. (*Elle l'embrasse encore.*)

ISABELLE.

Mon Dieu, Madame, je suis confuse...

JUSTINE, *bas à Annette.*

Quelle adorable jeune Dame!...

LA MARQUISE.

Juſtine, je vous en prie, n'oubliez pas ma commiſſion pour Madame Dupré, au ſujet de ma petite payſanne; Meſdemoiſelles, je vous la recommande.

JOSEPHINE.

Ah, Madame, nous l'aimerons toutes comme ſi elle étoit notre ſœur!...

LA MARQUISE.

Allons, je compte là-deſſus, & que vous rendrez ma petite Jeannette auſſi obligeante & auſſi aimable que vous. Adieu, Juſtine; adieu, Iſabelle...

ISABELLE.

Je voudrois remercier Madame... mais je ne peux pas... j'ai le cœur ſi gros!...

LA MARQUISE.

Ne me parlez jamais de cela, mon enfant... Adieu, je vous charge de dire à Madame Dupré que ſa bonté pour vous me la fait aimer encore davantage. Voilà véritablement une belle action, & qui doit vous inſpirer une reconnoiſſance éternelle. (*Elle ſort; toutes les jeunes filles la ſuivent juſqu'à la porte.*)



SCENE VI.

JUSTINE, ANNETTE, MARTHE, JOSEPHINE, ISABELLE.

JUSTINE.

Eh bien, y a-t-il dans le monde une plus charmante Dame que cela?...

(*Toutes à la fois.*)

Oh, pour cela non.

ISABELLE, *à Justine.*

Tenez, Mademoiselle, voyez ce qu'elle m'a donné. (*Elle lui donne la bourse.*)

JUSTINE, *après avoir compté l'argent.*

Il y a dix louis!...

ISABELLE.

O ma pauvre mere!... mon Dieu, Mademoiselle Justine, il est tard, mais pourtant je voudrois bien porter cela ce soir à ma mere...

JUSTINE.

Cela est juste; Annette, veux-tu aller avec elle?...

ANNETTE.

Moi, de tout mon cœur, me voilà prête.

ISABELLE.

Ma chere Mademoiselle Annette, que vous êtes bonne!... mais Madame Dupré ne grondera-t-elle pas?...

JUSTINE, *à Isabelle.*

Non, non ; j'en réponds.

JOSEPHINE, *à Isabelle.*

D'ailleurs, pour que ta tâche d'aujourd'hui soit faite, je t'aiderai quand tu reviendras, & nous nous coucherons une heure plus tard.

MARTHE.

Je lui aiderai aussi, moi, d'autant que j'ai fini mon bonnet...

JUSTINE.

Allons, vas, Isabelle...

ISABELLE.

En vous remerciant, Mesdemoiselles ; je vous assure que vous n'obligez pas une ingrate.

ANNETTE.

Viens, ma chere amie. (*Elle lui donne le bras.*)

JOSEPHINE, *à Isabelle.*

Attends, que je t'embrasse... car je suis aise de ton bonheur comme toi-même. Allons, ne perds plus de temps ; vas-t-en bien vîte.

(*Isabelle & Annette sortent.*)



SCENE VII.

JUSTINE, MARTHE, JOSEPHINE.

(*Elles se remettent à l'ouvrage.*)

JUSTINE.

CETTE pauvre Isabelle; elle mérite bien d'être heureuse!...

JOSEPHINE.

Oh, oui, elle est si bonne!...

MARTHE.

Avec cela un air d'une modestie!.... L'autre jour, un jeune Seigneur est venu dans la boutique.

JOSEPHINE.

Oui, pour acheter des fleurs?...

MARTHE.

Justement; eh bien, Isabelle lui a donné dans l'œil, je voyois ça, moi!...

JOSEPHINE.

Et moi aussi; il rôdoit toujours de notre côté pour la regarder, & puis il a dit qu'elle avoit *une jolie mine*, & les plus beaux yeux!... A tout cela elle faisoit la sourde oreille, & elle avoit comme ça la tête penchée sur son ouvrage. Il a été bien attrapé de ce qu'il n'y avoit plus de moyen de parler de ses yeux, puisqu'ils étoient baissés... mais il s'est retourné, & il s'est mis à louer ses *paupieres*.... Je

vous demande si on s'est jamais avisé de penser à des *paupieres!...* Moi, je mourois d'envie de rire... Pour Isabelle, que cela regardoit, elle étoit comme une souche, & elle faisoit la moue, si bien que le Monsieur s'en est allé avec un air tout sot & tout décontenancé.

JUSTINE.

Voilà comme une jeune fille doit se conduire, sans quoi elle s'attire le mépris de ceux même qui lui disent de pareilles balivernes... Mais parlons donc de Madame la Marquise de Lincé; mon Dieu, que je l'aime!....

JOSEPHINE.

.. Pourquoi donc toutes les Dames ne sont-elles pas comme cela? Je ne le comprends pas, moi; car on dit qu'il n'y en a pas une qui n'ait envie de plaire & d'être aimée: eh bien, elles n'ont qu'à être simples, obligeantes, affables, compatissantes!... Voilà des moyens sûrs pour réussir auprès de tout le monde... Pardi, sans cela on ne gagne le cœur de personne... vouloir être aimée sans bonté, cela n'a pas de raison.

JUSTINE.

On frappe...

JOSEPHINE.

J'y vas. (*Elle se leve, & va à la porte.*)

JUSTINE.

C'est peut-être Madame Dupré.

JOSEPHINE, *revenant.*

C'est une vieille Milady, nouvellement

débarquée, car elle a un terrible baragouin, & qui demande des chiffons dans sa voiture. Je vais lui porter quelques vieux gardes-boutique, qui sont là dans un carton, & elle achetera cela, comme tout ce qu'il y a de plus nouveau...

JUSTINE.

Fi donc, Josephine! est-ce qu'il faut tromper une Dame, parce qu'elle est étrangere? Enfin, les plus petites tromperies, & dans les moindres choses, ne sont-elles pas toujours contre la probité? D'ailleurs, par une semblable conduite, vous nuiriez même aux vrais intérêts de Madame Dupré; car le marchand qui n'est pas honnête, en est bientôt puni par la perte de sa réputation, de son crédit & de ses pratiques.

JOSEPHINE.

Voilà un raisonnement clair comme le jour; on ne me prendra plus à surfaire, allez, m'en vla guérie : mais cependant je vendrai à cette Dame Angloise un peu plus cher qu'à celles qui prennent d'habitude ici?

JUSTINE.

Il ne faut rançonner personne; mais vous savez bien que le prix des pratiques n'est pas celui des étrangers.

(*Josephine prend un carton, & sort.*)

MARTHE.

Ma foi, il y a des pratiques qui payent si mal, qu'elles ne méritent guere cet égard.

JUSTINE.

Aussi, quand cela est reconnu, on leur vend plus cher, & cela est juste; mais il y a des bornes que la conscience ne permet pas de passer; &, comme dit Madame Dupré, jamais rien ne peut autoriser un marchand à devenir usurier.

MARTHE.

J'entends, je crois, la voix de Madame Dupré.

JUSTINE.

Oui, elle parle à Josephine....

MARTHE.

Ah, les voilà.

SCENE VIII.

Madame DUPRÉ, JUSTINE, MARTHE, JOSEPHINE.

Madame DUPRÉ.

Allons, Josephine, fermez la boutique, il est neuf heures....

JUSTINE.

Madame, savez-vous l'histoire d'Isabelle?

Madame DUPRÉ.

Oui, j'ai trouvé Josephine à la porte, au carrosse d'une Dame, & elle m'a conté la générosité de Madame la Marquise de Lincé, qui ne me surprend point; car je sais d'elle mille traits de ce genre. Mais, Mesdemoiselles, montez là-haut, vous at-

tendrez Annette & Isabelle pour souper, &, pendant ce temps, je causerai avec Justine; j'ai quelque chose à lui dire. Allez.... (*Josephine & Marthe sortent.*)

SCENE IX & derniere.

Madame DUPRÉ, JUSTINE.

Madame DUPRÉ.

JE viens, comme vous savez, de chez Madame de Clémont, qui m'a chargée de chercher une femme-de-chambre pour Madame la Marquise de Lincé: elle me demande un bon sujet, une fille enfin dont je puisse répondre, & j'ai jetté les yeux sur vous, ma chere Justine....

JUSTINE.

Moi, Madame, vous quitter, après tout ce que je vous dois! non, il n'y a point d'avantages qui puissent me tenter à ce prix.

Madame DUPRÉ.

Mon enfant, je fais certainement un grand sacrifice en vous cédant; mais Madame de Clémont est ma bienfaictrice; je me trouve trop heureuse de pouvoir lui donner cette preuve d'attachement, & je vous demande en grace d'y consentir.

JUSTINE.

Mon Dieu, Madame, je ferai tout ce que vous m'ordonnerez; cependant...

Madame Dupré.

Vous aurez dans Madame de Lincé une maîtresse bonne, vertueuse....

Justine.

Je le sais, Madame; & sûrement, sans le chagrin que j'ai de vous quitter, j'entrerois à son service avec la plus grande joie...

Madame Dupré.

Elle part demain; il faut, Justine, partir avec elle; je l'ai promis à Madame de Clémont, qui le desire beaucoup.

Justine.

Quoi, sitôt?

Madame Dupré.

Oui, mon efnant; dès qu'on se décide à une chose, on doit y mettre toute la bonne grace qu'on peut.

Justine.

Mais, Madame, je n'ai pas d'idée du service d'une Dame, ni de la maniere dont il faut se conduire dans une grande maison?

Madame Dupré.

Il faut être polie avec tous les Domestiques, n'avoir de familiarité avec aucun, & vous serez considérée de tous. Vous aurez une compagne; témoignez-lui beaucoup d'égards, mais ne vous liez avec elle qu'après une longue connoissance, & quand vous serez sûre qu'elle est aussi honnête que vous.

Justine.

Et si elle est méchante, envieuse?

Madame Dupré.

Vous n'en ferez pas votre amie; & en remplissant bien votre devoir, vous n'aurez rien à craindre d'elle.

Justine.

Mais si elle me noircit auprès de ma maîtresse ?

Madame Dupré.

Les maîtres, qui ont sur nous l'avantage de l'éducation, ont, par cette raison, en général, plus d'esprit que nous, & savent fort bien discerner les motifs qui nous font agir. D'ailleurs, il ne faut pas être bien fin pour distinguer la méchanceté du zele; les envieux se trahissent eux-mêmes à toute minute, & le moins rusé les voit venir d'une lieue...

Justine.

J'aurai un grand bonheur, c'est que Madame de Lincé est la bonté même, qu'elle n'a jamais de caprice, d'humeur...

Madame Dupré.

Justine, il n'y a personne de parfait sur la terre; il faut vous attendre à cela; mais quand on trouve dans une maîtresse de la justice & un bon cœur, on doit tout supporter sans peine.

Justine.

Vous croyez que Madame de Lincé a des défauts?...

Madame Dupré.

Je ne lui en connois point; je sais seulement qu'on ne peut manquer d'en trouver à la personne qu'on voit tous les jours,

fur-tout lorfqu'elle n'a nul intérêt à nous plaire, & que rien ne l'oblige à se contraindre avec nous. D'ailleurs, une Dame n'a-t-elle pas ses chagrins particuliers? Peut-elle être dans tous les moments de la même humeur? Souvent elle sera brusque, parce qu'elle est distraite & occupée d'affaires; & on l'accusera de caprices, parce qu'elle est dans la peine. Il faut souffrir tout cela avec patience, & vous dire, quand vous verrez votre maîtresse en mauvaise disposition : elle est peut-être malade, ou tourmentée par quelque chagrin secret... alors, Justine, au-lieu d'être aigrie par une vivacité, ou pour un propos dur, vous la plaindrez, & elle vous intéressera encore davantage.

JUSTINE.

Mais comment faudra-t-il m'y prendre pour lui plaire, pour m'en faire aimer?

Madame DUPRÉ.

En vous attachant véritablement à elle; si vous l'aimez, elle vous aimera : ce moyen seul peut réussir; n'en cherchez point d'autres, vous vous abuseriez. Eh n'est-il pas naturel d'aimer celle qui nous donne de quoi vivre, qui s'occupe de notre bonheur & de nos petits intérêts, qui protege notre famille, qui ne nous desire que du bien, celle enfin qui nous fera soigner & subsister dans notre vieillesse, si nous la servons avec fidélité?... Tout le malheur des Domestiques vient de s'exagérer les défauts de leurs maîtres, de ne point

assez penser à leurs bonnes qualités, de sentir vivement leurs torts, & foiblement leurs bienfaits. Qu'arrive-t-il de là? Qu'on n'a nul attachement pour son maître, & qu'on n'en est pas aimé. Quand on ne sert point avec affection, on n'est plus qu'un esclave; & tout devoir trouvé pénible & dur, n'est jamais rempli qu'à moitié.

JUSTINE.

Oh moi, j'aimerai ma maîtresse de toute mon ame, j'en suis bien sûre.

Madame DUPRÉ.

Alors vous serez parfaitement heureuse. Je vous exhorte, ma chere Justine, (telle liberté qu'elle puisse vous permettre) à ne jamais avec elle sortir des bornes du plus profond respect. Mon enfant, l'on n'est bien que lorsqu'on est à sa place; quand on la quitte, on vous y fait rentrer, & c'est cela qui est vraiment humiliant & fâcheux! Enfin, ne parlez jamais de votre maîtresse à qui que ce soit, que pour en dire du bien: vous devez cacher ses défauts, & vous glorifier de ses bonnes qualités. Quand je servois Madame de Clémont, je me souviens que j'étois plus fiere, lorsqu'on la vantoit, que si on m'eût louée moi-même; je me regardois dans sa maison comme dans ma famille; je n'avois d'intérêts que les siens; loin de songer à tirer, à me faire donner, je ne m'occupois que des moyens de lui épargner de la dépense; je vivois bien avec mes camarades; je n'avois jamais de dispute avec personne: mais

si je voyois quelque domestique se mal conduire & faire du tort à ma maîtresse, après m'en être bien assurée, (car il ne faut pas soupçonner légérement) j'en avertissois sans balancer. De cette maniere, dans les quinze ans que j'ai servi Madame de Clémont, je puis me vanter de lui avoir été d'une très-grande utilité, & d'avoir établi un excellent ordre dans sa maison. J'en suis bien récompensée, d'abord par le témoignage de ma conscience, & enfin par les bienfaits sans nombre de cette bonne maîtresse. J'avois pour compagne une fille avare, intéressée, qui n'avoit d'autre idée que celle d'accrocher des présents & d'accumuler des profits : elle est sortie de chèz Madame de Clémont avec beaucoup de robes, de linge, & environ cinq à six mille francs d'argent comptant, qu'elle avoit acquis aux dépens de la probité. Comme elle s'étoit payée par ses mains, elle n'a point eu de récompense; elle a perdu pour de petites pilleries qui ne lui ont pas assuré de pain, & sa réputation, & une pension; & moi, qui n'avois rien amassé, on m'a fait une fortune qui surpassoit toutes mes espérances. C'est ainsi, Justine, qu'indépendamment de la religion & de la vertu, notre intérêt seul devroit nous décider à nous conduire honnêtement. Mettez-vous bien ces idées dans la tête, que les maîtres jugent parfaitement leurs domestiques; qu'ils ont quelquefois la foiblesse de tolérer les frippons, mais

qu'ils ne les récompensent jamais ; & que tous les profits, & même toutes les voleries qu'on peut faire dans une maison en quinze ans, ne valent pas le sort qu'un bon maître assure toujours à un domestique sincérement affectionné.

JUSTINE.

Je vous écoute, Madame, avec autant de plaisir que d'attention; car ces raisonnements-là sont trop clairs pour être au-dessus de ma portée : & je pense d'ailleurs, que dans tous les états de la vie, la satisfaction de soi-même & une bonne réputation, valent tous les trésors du monde.

Madame DUPRÉ.

Conserve ces honnêtes sentiments, ma chere fille, sois toujours pieuse, vertueuse; préfere l'honneur à tout; & dans ton humble condition, tu seras respectable, honorée, & la fortune même viendra te chercher & préviendra tes vœux. Mais montons là-haut, allons retrouver ma mere, elle sera bien-aise d'apprendre ce détail; car elle est attachée à la famille de Madame de Clémont, autant que je le suis moi-même. Viens, mon enfant. (*Elle la prend sous le bras. Elles sortent.*)

FIN.

LA LINGÈRE,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES.



PERSONNAGES.

Madame DUROCHER, *Marchande Lingere.*

SILVIE, *Fille de Madame Durocher.*

ALINE, *jeune Apprentie.*

GEORGETTE, *Fille de Boutique.*

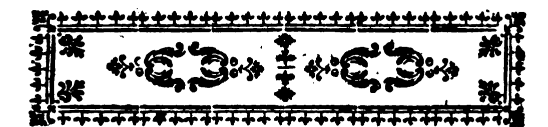
Madame BERTRAND, *Marchande d'étoffes, Niece de Madame Durocher.*

GOGO, *âgée de six ans, fille de Madame Bertrand.*

CATHERINE, *Servante de Madame Durocher.*

La Comtesse D'OLSEY.

La Scene est à Paris, chez Madame Durocher.



LA LINGERE, COMÉDIE.

Le plus beau droit des vertus malheureuses
Est la faveur des ames généreuses.
J. B. Rousseau.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente une Chambre.

ALINE, *seule.*

(*Elle tient une boîte d'or, une bourse pleine d'argent, & un billet.*)

O Ciel, que ferai-je?... Comment se peut-il qu'on soit entré dans ma chambre, qu'on ait mis sur ma table cette boîte, cet argent, ce billet, sans que personne ait été vu dans la maison!... Catherine n'est pas fille à se laisser corrompre; elle est honnête.... Je ne puis soupçonner que Joseph, le

petit marmiton.... Je n'ai que faire de lire ce billet; je ne sais que trop d'où tout cela vient!... Infâmes présents!... & ce Marquis d'Olsey est justement le Colonel de mon pere! mon pauvre pere! comment le tirerai-je de là?... Qui m'auroit dit que je verserois tant de larmes, en apprenant des nouvelles de mon pere!... Oh que je serois heureuse, si je pouvois le voir, l'embrasser!... Mais le secret est nécessaire.... sa sûreté, sa vie dépendent de ma discrétion. Ah, Dieu!...& ce méchant Marquis d'Olsey est son Colonel! & je ne puis, dans cet embarras, me confier à Madame Durocher!... Ciel! quelqu'un vient; cachons vîte cette boîte & cet argent..... (*Elle les met dans sa poche.*)

SCENE II.

ALINE, CATHERINE.

CATHERINE.

MADEMOISELLE Aline..... je vous cherchois..... Mais, bon Dieu, comme vous avez les yeux rouges; vous avez pleurez, je gage?

ALINE.

Non, Catherine, je vous assure..... Mais, dites-moi, avez-vous vendu mes habits?

CATHERINE.

Pas encore. Tenez, s'il faut vous avouer la vérité, j'ai des ſuſpicions dans la tête.... des ſcrupules, enfin... Une jeuneſſe comme vous, vendre comme ça toutes ſes nippes, & en cachette, ça ſonne mal....

ALINE.

Mais ne vous ai-je pas dit, Catherine, que j'avois en Bourgogne une vieille tante dans la miſere, qu'elle m'a fait écrire pour me demander des ſecours, & que je veux vendre mes habits pour lui en envoyer?

CATHERINE.

Oui, une vieille tante, vous m'avez dit ça. Que diantre! vendre ſes hardes pour *une vieille tante*, c'eſt bien fort. Si c'étoit pour une mere ou un pere, je le croirois volontiers; mais vous êtes orpheline, nous ſavons ça; & cette *vieille tante*, qui vient-là tout d'un coup, me met martel en tête.

ALINE.

Ne vous ſouvenez-vous pas que j'ai reçu hier une lettre?

CATHERINE.

Oui, je vous ai ſurpriſe comme vous la liſiez en pleurant à chaudes larmes.

ALINE.

Eh bien, cette lettre étoit de ma pauvre tante...

CATHERINE.

Et ſi au-lieu de cela, c'étoit un billet doux... Dame, excuſez... vous n'avez que quinze ans, & vous êtes ſi gentille!...

ALINE, *tirant une lettre hors sa poche.*

Eh, Catherine, regardez si cela ressemble à une lettre d'amour... Vous ne savez pas lire, mais voyez comme ce papier est sale & grossier...

CATHERINE, *regardant la lettre.*

Non, il n'y a qu'un beau Monsieur que je soupçonne, & sûrement il n'écriroit pas là-dessus. Oh, les billets doux ont une autre mine que ça. D'abord, faut qu'il y ait du doré, & puis y sont tout petits, tout petits... J'en ai vu, da!... J'ai servi la veuve d'un Avocat, qu'en recevoit à foison; elle n'étoit pas jolie comme vous, mais elle étoit riche; ça revient au même.

ALINE.

Vous vous rappellez bien que c'est cette même lettre que je tenois hier quand vous êtes entrée dans ma chambre?

CATHERINE.

Oui, je la reconnois; c'est ce gribouillage-là qui vous faisoit pleurer, c'est vrai; & sûrement n'y a non plus d'amourettes là-dedans que dans mon œil, j'en conviens. Vla à présent que je crois à la vieille tante, d'autant que depuis deux ans que vous êtes ici en apprentissage, je ne vous ai jamais vu faire la plus petite menterie.... Mais pourquoi voulez-vous cacher ça à not' maîtresse, Madame Durocher?....

ALINE.

Je vous le répete, c'est que je crains qu'elle ne veuille s'opposer à la vente de mes habits....

CATHERINE.

Mais elle eſt ſi bonne!...

ALINE.

Sans doute, & elle m'offriroit de m'avancer de l'argent...

CATHERINE.

D'autant que cette Dame qui vous a éduquée & placée ici, le lui rendroit...

ALINE.

C'eſt ce que je veux éviter; j'ai déja tant d'obligation à cette Dame, que je rougirois de lui demander encore de nouvelles graces : il eſt bien plus ſimple de me défaire de ces habits, dont je me paſſerai à merveille, & que même je ne portois jamais...

CATHERINE.

Mais vous n'avez gardé que la robe que vous avez ſur vous?...

ALINE.

Si fait, ſi fait, j'en ai encore une autre...

CATHERINE.

Moi, à votre place, j'écrirois à cette Dame, au ſujet de votre tante; elle lui feroit donner des ſecours...

ALINE.

Eh, vous avez donc oublié que cette Dame voyage, qu'elle eſt en Italie... (*à part.*) Hélas, que n'eſt-elle ici, elle m'auroit protégée!

CATHERINE.

En Italie!... c'eſt donc bien loin?

ALINE.

Il faut un mois pour avoir une réponse.

CATHERINE.

Ah, Jesus! Eh que diantre va-t-on faire dans un pays perdu comme ça?

ALINE.

Enfin, ma chere Catherine, vous m'avez promis de vendre mes habits...

CATHERINE.

Et bien j'irai à la vieille fripperie tout-à-l'heure, vlà qu'est dit... Je vois bien que vous faites une bonne action; mais pas moins le secret de ça me tarabuste...

ALINE.

Demain vous pourrez le dire, je l'avouerai moi-même à Madame Durocher...

CATHERINE.

Demain?

ALINE.

Oui, je ne vous demande de la discrétion que jusqu'à demain.

CATHERINE.

Allons, je ne dirai mot; vous pouvez-vous fier là-dessus. Mais, à propos, Mademoiselle Aline, parlons donc du beau Monsieur qui vous a tant regardée dimanche dernier à la messe..., savez-vous qu'il est venu ce matin à la boutique? Madame Durocher étoit sortie; moi je gardois la maison pendant que vous étiez à l'Eglise. J'étois dans la salle basse à niaiser; vla qu'un cabriolet s'arrête à la porte, & puis je vois entrer le beau Monsieur. Dame, j'ai été toute stupéfaite; il est venu vers moi, *dar*, *dar*...

dar... & y m'a demandé Madame Durocher.... *Monsieur elle est à l'Office, c'est aujourd'hui Fête.*.... Là-dessus y s'est pris à dire qu'il voudroit bien acheter du bazin, des dentelles... Tout en parlant, y regardoit de côté & d'autre; je gagerois qu'y vous cherchoit... Moi, pour voir ce qu'il diroit, j'ai appellé Joseph, qu'est accouru. „ Joseph, ai-je fait, Mademoiselle Aline „ est-elle sortie, que vous sachiais? — Oui, „ Mademoiselle Catherine. — Ah, j'en suis „ fâchée, j'ai fait, elle auroit dit à Mon- „ sieur combien nous avons de bazin rayé; „ moi je ne le sais pas". Ma fine, quand y vous a entendu nommer, il est devenu de toutes les couleurs; je n'ai fait semblant de rien, & y m'a questionnée su vous tout du long, & enfin y s'est en-allé...

ALINE.

Catherine, vous avez fort mal fait de lui parler de moi, & de répondre à ses questions.

CATHERINE.

Oh, ce n'étoit que pour voir la mine qu'il feroit; car je vous réponds que je hais bien ces vilains hommes-là, qui veulent enjoler les filles... A présent que je sais les mauvais desseins de celui-ci, je vous promets que s'il s'adresse encore à moi, je le rembarrerai de la bonne façon... Ah, j'oublie de vous dire: en s'en allant, il a voulu me donner un louis; mais je l'ai refusé tout net, parce que je n'avois rien fait pour mériter ça, & que c'étoit apparemment pour

me gagner à cause de vous. . . . Oh, cette pensée-là m'a mortifiée au vif! . . . Je suis sûre que j'étois rouge comme du feu. . .

ALINE.

C'est lui qui devoit rougir, s'il avoit une méchante intention. . .

CATHERINE.

C'est vrai. Il a beau être un grand Seigneur; la pauvre Catherine, dans ce moment-là, avoit le degré sur lui.

ALINE.

Enfin, il connoîtra que dans notre état, Catherine, on peut avoir des sentiments plus nobles que dans le sien. . .

CATHERINE.

Vous êtes bien bonne, Mamselle, de me dire comme ça, *notre état*; vous êtes éduquée ni plus ni moins qu'une Demoiselle; vous savez lire, écrire, vous avez dans la tête tout plein de belles choses, & je ne sais combien de livres; oh, il y a de la différence de vous à moi, & une bien grande!...

ALINE.

Il est vrai que ma chere Bienfaitrice m'a donné une éducation fort au-dessus de mon état; mais enfin, je n'en suis pas moins la fille d'un paysan. . .

CATHERINE.

C'est toujours beau à vous de vous souvenir de ça. Il y en a tant qui l'oublient!.. Mais que je vous acheve donc mon histoire. Je sais le nom du Monsieur; il s'appelle le Marquis d'Olsey, y loge à deux pas d'ici, chez sa mere Madame la Comtesse d'Olsey...

ALINE.

Il a une mere ?

CATHERINE.

Vraiment oui, & qu'est une brave femme...

ALINE.

Comment savez-vous tout cela ? . .

CATHERINE.

Par Joseph. . . . . C'est un petit garçon rusé s'il en fut jamais, & qui n'ignore de rien. . . .

ALINE, *à part.*

Il a une mere ! . . . Il me vient une idée... (*Elle rêve.*)

CATHERINE.

Je crois que j'entends Madame Durocher & Mademoiselle Silvie. . .

ALINE.

Catherine, ma chere Catherine, songez à mes habits. . . . mais, mon Dieu, c'est fête aujourd'hui. . .

CATHERINE.

Ça ne fait en rien : comme c'est pour faire une bonne action, la femme à la vieille fripperie dont je vous ai parlé, les achetera; c'est une de mes connoissances, je me charge de cela, & elle en donnera même un prix raisonnable; ainsi soyez tranquille. La fille de not' maîtresse n'est pas dans vot' confidence ? . . .

ALINE.

Mademoiselle Silvie ? Non, sûrement.

CATHERINE.

Elle vous aime bien pourtant.

ALINE.

C'est à cause de cela; elle auroit peut-être voulu engager sa mere à m'avancer de l'argent.

CATHERINE.

Pardi, vous avez une belle occasion pour emprunter.... Et Georgette, la fille de boutique, n'en sait rien non plus?...

ALINE.

Pas un mot.

CATHERINE.

J'en suis bien-aise, car je ne l'aime guere : que le mal que je lui veux, m'arrive; mais pourtant elle a une mauvaise langue, elle est trigaude. Prenez garde qu'elle ne vous fasse quelque paquet auprès de Madame Durocher; je l'entends souvent lâcher des mots à double entente; je vous avertis de ça... Allez, c'est une maligne piece. Mais chut.... bouche close... vla Madame Durocher.

ALINE.

Chere Catherine, je me recommande à vous....

CATHERINE.

N'ayez point de crainte; ne savez-vous pas que je me mettrois au feu pour vous faire plaisir....

ALINE.

Oh ma chere bonne fille!...

CATHERINE.

Paix, on vient... Adieu, je vas sortir our votre affaire. (*Elle sort.*)

ALINE.

Allons réfléchir à mon nouveau projet.

SCENE III.

Madame DUROCHER, ALINE.

Madame DUROCHER, *arrêtant Aline.*

Où allez-vous, Aline ?

ALINE.

Dans ma chambre, Madame.

Madame DUROCHER.

Restez un moment, je voudrois vous parler. Aline, vous avez quelque chagrin secret ; depuis deux jours, vous n'êtes pas dans votre état ordinaire ?...

ALINE.

Moi, Madame ?...

Madame DUROCHER.

Vous rougissez, vous avez les larmes aux yeux... qu'est-ce que cela signifie ?

ALINE.

En vérité, Madame.... Je n'ai rien à vous dire....

Madame DUROCHER.

Vous m'êtes confiée, je dois répondre de votre conduite ; ainsi, puisque vous ne voulez pas me parler à cœur ouvert, je vous préviens que je vous veillerai de si près, que je découvrirai le mystere que vous me cachez. Est-ce qu'une fille à votre âge doit avoir des secrets ?

ALINE.

Mais je n'en ai point.....

Madame DUROCHER.

Cela suffit; je vois qu'il est inutile de vous questionner davantage. Allez.

ALINE, *à part en s'en allant.*

O mon Dieu! Faut-il encore supporter l'affront d'être soupçonnée!.... (*Elles sort en pleurant.*)

SCENE IV.

Madame DUROCHER, *seule.*

Elle pleure.... Elle est toute tremblante.... Il y a quelque intrigue, quelque amourette en l'air.... Cependant elle n'a que quinze ans, & elle paroît avoir tant de sagesse & de modestie!.... & même de fierté; car, malgré sa douceur, elle est fiere au fond.....mais elle est si jolie, si remarquable!.... tout cela me tracasse.... J'interrogerai ma fille & Georgette, peut-être m'apprendront-elles quelque chose.

SCENE V.

Madame DUROCHER, SILVIE, *en robe à la Polonoise*, GEORGETTE.

Madame DUROCHER.

AH, justement les voilà... Approchez, Silvie... (*regardant sa robe.*) Mais, comme vous voilà fagottée?...

SILVIE.

Ah, maman, je mourois d'envie d'avoir une robe à la Polonoise... c'est si commode, si joli!... sur-tout par-derriere; regardez donc.... (*Elle se retourne.*)

Madame DUROCHER.

Fort bien... Et les nœuds de rubans, rien n'y manque.

GEORGETTE.

Oh, Mademoiselle est au parfait comme ça!...

Madame DUROCHER.

Et qu'est-ce qu'elle a sur la tête, comme une grosse tourtiere?

SILVIE.

C'est un chapeau.

Madame DUROCHER.

Ah ça, ma fille, êtes-vous folle de vous équiper de la sorte?

SILVIE.

Comment donc, maman?

Madame DUROCHER.

Savez-vous à quoi vous ressemblez? A une Danseuse de corde.

SILVIE.

Oh pourtant, maman, les Dames mêmes ne portent pas d'autres habits aujourd'hui.

Madame DUROCHER.

Mais les Dames font faire leurs Polonoises par de bonnes couturieres, & payent douze francs de façon. Les Dames prennent leurs chapeaux chez les meilleures marchandes de modes; êtes-vous en état de faire toute cette dépense? Non; vous n'avez donc pas l'air d'une Dame, & vous ne passerez que pour une petite Bourgeoise ridiculement habillée; ou bien, si vous joignez à toutes ces fanfreluches-là des airs évaporés, ce n'est pas pour une Dame qu'on vous prendra, ni pour la fille d'une honnête Marchande, mais pour ce qu'il y a de pis.... Fi donc.... Voilà tout ce qu'on peut gagner à vouloir sortir de son état.

SILVIE.

Maman, je vais me déshabiller.

Madame DUROCHER.

Vous ferez fort bien; mais auparavant, écoutez-moi... Savez-vous pourquoi Aline est si triste depuis hier matin?...

SILVIE.

Non, maman; mais il est vrai qu'elle est bien pensive, & naturellement elle n'est pas boudeuse ni sournoise...

GEORGETTE.

Toute la nuit elle n'a fait que geindre & sanglotter, si bien que je n'en ai pas fermé l'œil. Je lui ai demandé par trois fois : Mademoiselle Aline, qu'avez-vous donc ?... *je suis enrhumée du cerveau* ; dit-elle, *je suis enchifrenée.*

Madame DUROCHER.

Vous êtes sûre qu'elle pleuroit ?...

GEORGETTE.

O mon Dieu, Madame, très-sûre. Et puis hier, elle n'a ni bu ni mangé...

Madame DUROCHER.

Et elle ne vous a fait aucune confidence ?

GEORGETTE.

Oh, n'y a pas de crainte, Mademoiselle Aline est si haute... parce qu'elle lit dans l'Histoire & la Géographie, elle croit qu'on n'est pas digne de lui délier les cordons de ses souliers... Pourtant, on la vaut bien ; défunt ma mere étoit tapissiere dans la rue des Lombards...

Madame DUROCHER.

Voilà de belles raisons... Est-ce que vous croyez, Georgette, que nous n'avons de valeur que par notre naissance ? Ces idées-là sont ridicules dans des nobles, ainsi en nous elles sont encore plus sottes... Vous valez bien Aline parce que vous êtes fille d'une tapissiere ? Qu'est-ce que votre mere fait à cela, je vous prie ? il s'agit de savoir si vous êtes aussi honnête, aussi adroite, aussi bien élevée qu'Aline ; voilà

comment vous vaudriez autant qu'elle. Et puis, pourquoi dites-vous qu'elle est haute?... Il est vrai qu'elle n'est pas familiere; mais peut-on voir une fille plus douce, plus soumise, moins raisonneuse?...

SILVIE.

Oh pour cela non; Aline est la bonté même, elle ne méprise personne, elle ne médit jamais, & avec cela elle a tant d'esprit, & elle fait de si belles choses... Elle m'a appris cinq ou six Fables de la Fontaine, qui sont charmantes; maman, vous ne le trouvez pas mauvais?...

Madame DUROCHER.

Non sûrement; vous faites très-bien, Silvie: quand on n'envie pas les personnes qui en savent plus que nous, on profite de leur science; & c'est comme cela, mon enfant, qu'on trouve toujours son compte à n'être pas méchante; on en retire utilité & plaisir... Mais allez, Silvie, changer de robe, je vous en prie, & puis vous irez tantôt vous promener aux Champs Elisées, avec Madame Bertrand & Aline.

SILVIE.

Maman, je vous demande la permission d'aller plutôt aux Boulevards neufs.

Madame DUROCHER.

Pourquoi donc? Vous aimiez tant les Champs Elisées...

SILVIE, *embarrassée.*

Oh, c'est que...

Madame DUROCHER.

Eh bien?

GEORGETTE.

C'est que les deux dernieres fois....

Madame DUROCHER.

Mais achevez....

GEORGETTE.

Nous avons été suivies par un Monsieur....

Madame DUROCHER.

Et.... Aline étoit avec vous?

GEORGETTE.

Vraiment oui... & le Monsieur n'avoit des yeux que pour elle; & il est venu s'asseoir auprès de nous; Mademoiselle Aline a laissé tomber son évantail, il l'a ramassé....

SILVIE.

Là-dessus Aline m'a priée tout bas de continuer notre promenade; nous nous sommes levées, le Monsieur nous a suivies encore de plus belle; enfin, nous avons pris le parti de nous en aller: mais, maman, je vous assure qu'Aline ne s'étoit pas attiré cela; car, dans les promenades, elle a l'air encore plus modeste, si cela se peut, que dans la boutique.

GEORGETTE.

Oh, c'est vrai; elle ne tourne jamais la tête de côté & d'autre; elle est très-posée pour son âge, faut lui rendre justice.

Madame DUROCHER.

Et la derniere fête, avant-hier, ce même Monsieur vous a suivies encore?

GEORGETTE.

Mon Dieu oui; & je l'ai reconnu tout

de suite, quoiqu'il eût pourtant changé d'habit. C'est moi qui l'ai apperçu la premiere; Mademoiselle Silvie, vous vous en souvenez bien, je vous ai donné un coup de coude; & puis nous avons regardé Mademoiselle Aline, qui a rougi jusqu'aux oreilles; dame, c'est tout simple, il y avoit de quoi être interdite!

Madame Durocher.

Et ce Monsieur vous a-t-il paru jeune, étoit-il bien mis?

Georgette.

Oh, il a une belle prestance d'homme... Il a autour de vingt-cinq ou vingt-six ans... S'il avoit une perruque, y seroit joli de visage, mais y n'a quasiment pas de cheveux sur le sommet de la tête... y clignote comme ça en regardant... pas moins il a fort bonne façon; & avant-hier il avoit un habit tout d'or & un bouton de diamant au cou... c'étoit du fin, sûrement, car ça treluisoit comme un soleil.

Madame Durocher, *à part.*

Ah, que tout ceci m'inquiete!

Silvie.

Maman, voilà Madame Bertrand avec la petite Gogo.

SCENE VI.

Madame DUROCHER, Madame BERTRAND, SILVIE, GOGO, GEORGETTE.

Madame DUROCHER.

BON jour, ma niece; venez-vous manger la soupe avec nous?

Madame BERTRAND.

Oui, ma tante; & puis j'ai une grace à vous demander; c'est aujourd'hui fête, & j'ai imaginé une partie qui amuseroit bien Silvie....

Madame DUROCHER.

Nous parlerons de cela tout-à-l'heure. Silvie, allez un peu donner l'œil au dîner... ensuite vous ferez deux regles d'arithmétique, & vous copierez trois pages dans l'Imitation....

SILVIE.

Maman, je ne pourrai pas finir tout cela avant dîner.

Madame DUROCHER.

Non; mais toujours mettez-vous à l'ouvrage; car vous savez bien que vous ne sortirez & que vous n'irez vous divertir que lorsque cela sera fait.

SILVIE.

Oui, Maman. (*Silvie sort.*)

Madame DUROCHER.

Georgette, emmenez la petite; mais auparavant viens me baiser, Gogo.

GOGO, *allant l'embrasser.*

J'ai été frisée, voyez-vous, Tatan, & j'ai des beaux *cocos* tout neufs; y sont rouges.... (*Elle montre ses souliers.*)

Madame BERTRAND.

Oui, mais je parie que le petit doigt de Tatan lui dira que tu n'as jamais voulu te tenir pendant qu'on te frisoit, & que tu as fait enrager la Coëffeuse.

GOGO.

Dame, pourquoi est-ce qu'elle m'arrachoit les cheveux?.... & qu'elle étoit si long-temps après moi?

Madame BERTRAND.

Il faut bien souffrir pour être belle?

GOGO.

Mais est-ce qu'il faut être belle?

Madame DUROCHER.

Non, mon enfant: il faut être bonne & obéissante, voilà ce qui est nécessaire; mais puisque ta maman aime à te voir frisée, tu dois, pour lui plaire, te bien tenir quand on te coëffe; car une fille n'est chérie de tout le monde, que lorsqu'elle est bien soumise à son papa & à sa maman.

GOGO, *à Madame Bertrand.*

Eh bien, maman, je ferai tout ce que tu voudras; mais pourtant j'aimerois mieux lire tous les jours une page de plus, que de me laisser friser.

Madame DUROCHER.

Allons, vas jouer là-dedans, mon petit rat.

GEORGETTE, *lui tendant la main.*

Venez, mon chou...

GOGO.

Oh, j'irai bien seule..... (*Elle sort en courant.*)

Madame BERTRAND.

Quel salpêtre !...

Madame DUROCHER.

Georgette, suivez-la. (*Georgette sort.*)

SCENE VII.

Madame DUROCHER, Madame BERTRAND.

Madame DUROCHER.

En vérité, ma niece, votre petite a raison de se plaindre de la frisure que vous lui faites souffrir; quoiqu'elle n'ait que six ans, je n'ai pas voulu dire cela devant elle, car il ne faut jamais blâmer une mere en présence de son enfant.

Madame BERTRAND.

Mais, ma tante, c'est qu'elle est si gentille comme cela !

Madame DUROCHER.

Point du tout : ses cheveux sans frisure, sont beaucoup plus jolis à voir que ce retapé ferré; & ce placage de pommade & de poudre, qui la fait paroître noire com-

me une taupe. D'ailleurs, ce qui est beaucoup plus important, en lui faisant prendre de si bonne heure l'habitude d'être si long-temps à se coëffer, vous l'accoutumerez à perdre son temps, & vous en ferez une coquette, une dépensiere & une fainéante.

Madame BERTRAND.

Le Ciel m'en préserve! j'espere, ma chere tante, que vos bons conseils me garantiront d'un pareil malheur.

Madame DUROCHER.

Ma niece, puisque mes avis ne vous déplaisent pas, j'ai encore quelques petites choses à vous dire touchant votre enfant: Vous lui faites des contes bleus qui ne riment à rien. A quoi bon lui persuader *qu'un petit doigt parle*, & vous dit tout ce qu'elle fait? Cela ne sert qu'à la rendre niaise & enfant plus long-temps, & à diminuer sa confiance en vous, quand elle saura que vous inventiez toutes ces balivernes-là. Elle se souviendra que vous lui faisiez des mensonges sans nécessité, & elle ne vous croira plus quand vous lui direz la vérité. Il ne faut jamais tromper les enfants, & l'on doit toujours leur parler raison, suivant leur portée. D'ailleurs, ne vaut-il pas mieux lui dire tout bonnement que vous savez ce qu'elle fait, parce que vous la veillez, vous l'observez; & que vous la devinez, parce que vous avez de la raison & plus d'esprit qu'elle? ... L'enfant, de cette maniere, vous considérera da-

vantage, & s'accoutumera à porter respect à l'âge & à l'expérience ; ce qui est une bonne chose, & qui préserve les jeunes gens de bien des folies. Enfin, dès que nous causons ici à cœur ouvert, il y a encore une minucie dont il faut que je vous reprenne ; votre petite-fille vous tutoie, & je vous avoue que cela me choque beaucoup...

Madame BERTRAND.

Ah, ma tante ! c'est un vrai plaisir pour moi, j'en conviens ; je veux accoutumer mon enfant à m'aimer...

Madame DUROCHER.

Vous avez raison, mais vous vous y prenez mal. Une fille ne doit pas traiter sa mere comme une camarade ; c'est contre l'ordre. En vous ravallant, vous perdrez de votre prix, par conséquent vous serez moins faite pour être aimée, & l'on vous aimera moins, cela est sûr : croyez que si l'on ôtoit du cœur d'une bonne fille le respect qu'elle a pour sa mere, on en ôteroit la moitié de son amitié. Je ne vous dis pas qu'il faille être sévere, & garder son quant à soi avec ses enfants, tant s'en faut ; nous devons gagner leur confiance, & ne leur montrer que de la condescendance & de la cordialité. N'inspirons pas de crainte, mais sachons mériter le respect : *La familiarité engendre le mépris* ; c'est bien vrai, elle n'a jamais servi qu'à cela, sur-tout de la part des peres & meres.

Madame Bertrand.

Je comprends cela, ma tante, & j'en ferai mon profit, je vous assure. Je voudrois bien que ma fille fût un jour aussi bien élevée que Silvie; je n'épargnerai rien pour lui donner de l'éducation.

Madame Durocher.

C'est le plus grand présent que nous puissions laisser à nos enfants. Que comptez-vous faire apprendre à Gogo?

Madame Bertrand.

J'aurois quelque envie de lui donner un maître de musique pour le chant.

Madame Durocher.

Je ne vous le conseille pas. Le chant & la danse sont deux talens fort inutiles par eux-mêmes, & très-dangereux dans notre état.

Madame Bertrand.

J'entends bien ce que vous voulez dire, ma tante; mais nous sommes d'une assez bonne famille, & assez à notre aise, pour ne devoir pas craindre de pareils inconvénients.

Madame Durocher.

Avec tout cela nous ne sommes que des bourgeois & des marchands, & malheureusement on a vu plus d'une fois entrer à l'Opéra des filles de parents qui nous valoient *. Je sais bien que, Dieu merci, il

* On ne veut faire dans cet Ouvrage la critique d'aucun état, & l'on croit que dans tous, on peut trouver des vertus. On ne parle ici que

est très-rare de trouver des jeunes personnes assez folles & assez dénaturées pour s'échapper de la maison paternelle, & pour se décider à porter le poignard dans le sein d'un pere & d'une mere, & à préférer l'infamie à un état solide & honorable.

Madame BERTRAND.

D'ailleurs, si un semblable malheur arrivoit à d'honnêtes gens comme nous, sûrement nous aurions bien le crédit de faire enfermer pour la vie l'abominable créature qui nous abandonneroit ainsi.

Madame DUROCHER.

Cela n'est pas douteux; mais nous devons donc prendre les plus grandes précautions pour éviter d'en venir jamais à ces cruelles extrêmités. Dans toutes les conditions, une jeune personne coquette

---

des jeunes filles séduites, qui entrent au spectacle contre le gré de leurs parents. Celles-là certainement méritent d'éprouver tout le poids du mépris & de l'exécration publique; on doit même penser avec plaisir, que l'excès de leur infamie, leurs remords & la perte de leur jeunesse ne peuvent manquer tôt ou tard de venger leurs parents infortunés. Elles ont renoncé à toutes les vertus de leur sexe; trahi tous les devoirs sacrés de la nature; elles seront à jamais les objets de l'indignation & de l'horreur des ames sensibles. Poursuivies par la Justice divine, & par la malédiction paternelle, elles éprouveront l'inévitable châtiment des enfants pervers & dénaturés, & recueilleront les fruits affreux du vice, l'opprobre, le repentir & le désespoir.

sera méprisée ; mais dans nôtre état surtout, celle à qui l'on n'a pas inspiré la plus grande modestie, peut, d'un moment à l'autre, déshonorer ses parents, puisqu'elle est exposée à des dangers & à des séductions qui n'existent pas pour des filles de qualité : ainsi vous voyez donc bien que nous ne saurions donner trop de soins à leur éducation.

Madame BERTRAND.

Mais faut-il, dans la crainte qu'elles ne tournent mal, les élever dans l'ignorance, & renoncer au plaisir de leur voir des talents ?

Madame DUROCHER.

Point du tout, ce n'est pas mon opinion ; je ne sais pas grand'chose, mais pourtant, à mes moments de loisir, j'ai par-ci par-là un peu lu, & feu mon oncle l'Avocat m'avoit fait cadeau d'une cinquantaine de livres *, dans lesquels j'ai trouvé de très-

* D'après les principes de Madame Durocher, on suppose que dans le présent de son oncle devoient se trouver l'Imitation, les Sermons de Bourdaloue & de Massillon, les Pensées de Pascal, les Essais de Nicole, Télémaque, Paméla, Clarice, Grandisson, les Contes de Madame d'Aunoy, Avis d'une Mere à sa fille de Madame Lambert, les Lettres du Marquis de Rozelles, le Magasin des Enfants, Traité de l'éducation des Femmes, ou Cours complet d'instructions, & les Conversations d'Emilie, Ouvrage charmant sur l'éducation, rempli d'esprit & de vérité, aussi agréable que moral, & qui peut également éclai-

bonnes choses. Cela m'a persuadée de plus en plus que sans un peu d'instruction, il est presque impossible de bien remplir tous ses devoirs. En conséquence, j'ai voulu que Silvie eût de la lecture, qu'elle écrivît bien, sût l'ortographe, & parfaitement compter *. Voilà, ma niece, à-peu-près mes idées sur tout cela; mais nous en causerons encore, car ce n'est pas dans un jour qu'on peut raisonner à fond là-dessus. A présent, dites-moi quelle partie de plaisir vous vouliez me proposer pour Silvie.

Madame BERTRAND.

Ma tante, c'est qu'avant-hier ma sœur a été voir une Comédie.

---

rer & intéresser les meres & les jeunes personnes de toutes les conditions. On observera sans doute qu'il est bien remarquable qu'on puisse citer six bons ouvrages relatifs à l'éducation, tous faits par des femmes.

* Madame Durocher devoit ajouter qu'on peut aussi donner aux jeunes filles dont elle parle, quelque talents agréables, comme le dessin, par exemple, sans négliger de leur apprendre aussi tous les petits ouvrages de femmes, afin qu'elles soient en état de travailler pour elles, au-lieu de dépenser de l'argent inutilement en achetant les chiffons dont elles ont besoin. Enfin, il faut surtout les accoutumer à se mêler des soins du ménage, les instruire avec détail de la maniere dont on doit conduire une maison, & leur donner l'exemple de la piété, de l'économie & de l'activité.

Madame DUROCHER.

Aux François ?

Madame BERTRAND.

Oh, non : c'est bien plus joli & meilleur marché, les places les plus cheres ne coûtent que trente sols ; ce qui fait que nous pouvons nous procurer ce divertissement-là sans nous déranger ; & puis c'est charmant. Ma sœur a vu une petite farce qui s'appelle l'*Amour-Quêteur*, elle m'en a fait des récits !.... Cela est joué par des petites filles de douze à treize ans.... & qui sont gentilles !...

Madame DUROCHER.

Vous imaginez sans doute que des enfants de cet âge ne doivent représenter que des petites pieces bien honnêtes, & que nos filles peuvent entendre sans danger ; eh bien, point du tout.... J'y ai été une fois, moi ; j'ai vu précisément cet *Amour-Quêteur* dont vous me parlez, & je vous assure que si j'y avois mené Silvie, je ne me serois jamais consolée d'une pareille imprudence.

Madame BERTRAND.

Bon !...

Madame DUROCHER.

Vous n'avez pas l'idée de l'indécence de cette piece ; & toutes celles qui se jouent-là, sont dans le même goût...

Madame BERTRAND.

Fi donc !.. mais d'ailleurs, cela doit être bien désagréable & bien choquant, d'entendre des petites filles encore dans l'enfance dire des choses capables de faire rougir des

femmes de quarante ans, & de voir paroître aussi, dans l'âge de l'innocence, l'effronterie & la corruption; moi, je ne peux pas me figurer cela.

Madame Durocher.

Oh, c'est une espece de dépravation faite pour révolter les moins délicats; cela est certain...

Madame Bertrand.

Mais comment se peut-il que tous les gens de notre état menent-là leurs filles?

Madame Durocher.

Parce que les meilleures places ne coûtent que trente sols.

Madame Bertrand.

Voilà une belle raison pour choisir un divertissement aussi pernicieux pour les mœurs!... En sortant de-là, une mere a bonne grace de recommander la sagesse & la modestie à sa fille?... Ah, je tancerai demain ma sœur, qu'il n'y manquera rien, pour avoir voulu m'engager à aller là,... c'est horrible...

Madame Durochér.

Il faut espérer qu'avec le temps on reviendra de cet abus, & qu'on ne menera plus la jeunesse à des spectacles qui peuvent la corrompre

Madame Bertrand.

Eh bien, ma tante, si vous le permettez, nous ferons comme l'autre jour, une jolie promenade...

Madame Durocher.

Oui, & d'ailleurs cela est beaucoup plus sain & plus récréatif, selon moi, que de

s'enfermer dans une ſalle où l'on étouffe ; vous n'aurez qu'à prendre un carroſſe, & vous irez vous promener & goûter au bois de Boulogne.

Madame BERTRAND.

Volontiers, & Aline viendra avec nous.

Madame DUROCHER.

Oui. A propos d'elle, j'en ſuis inquiete : elle eſt d'une triſteſſe extraordinaire... Les dernieres fois qu'elle s'eſt promenée avec vous, elle a été ſuivie par un jeune Seigneur ; vous n'y avez pas pris garde ?

Madame BERTRAND.

Non, parce que je ſuis accoutumée à la voir très-regardée ; elle a une figure qui frappe chacun...

Madame DUROCHER.

Et vous paroît-elle ſe comporter toujours avec la même honnêteté ?

Madame BERTRAND.

Oh oui, je n'ai jamais vu de jeune fille plus modeſte, & qui ſe souciât moins de ſa beauté ; avec cela elle eſt ſi bien élevée, ſi polie, ſi douce !... On ne la prendroit jamais pour une apprentie...

Madame DUROCHER.

Madame la Marquiſe de Solanges, qui eſt une Dame de mérite, lui a donné une très-bonne éducation. Elle la deſtine pour femme-de-chambre à Mademoiſelle ſa fille, quand cette derniere ſera mariée. Madame de Solanges, dont j'ai l'honneur d'être protégée depuis long-temps, en partant pour l'Italie, m'a confié Aline, qu'elle aime paſſionnément ;

nément ; & si cette jeune personne faisoit chez moi la moindre étourderie, j'en serois véritablement inconsolable. Ainsi, comme ma santé ne me permet pas de vous suivre à vos promenades, je vous prie de me remplacer, & de la veiller avec soin.

Madame Bertrand.

Je vous le promets, ma tante ; mais je vous assure que je lui crois une raison au-dessus de son âge.....

Madame Durocher.

Je n'ai jamais rien vu que d'honnête en elle ; je ne connois point de cœur meilleur que le sien : cependant, comme elle n'a que quinze ans, il ne faut pas qu'une surveillante s'endorme sur tout cela.

Madame Bertrand.

N'est-elle pas orpheline ?

Madame Durocher.

Oui, selon toute apparence ; sa mere étoit une pauvre paysanne qui s'amouracha d'un jeune homme qu'elle épousa. Elle mourut en couche de cette petite fille ; le pere, qui n'avoit que dix-huit ans, s'engagea, passa aux Isles, où vraisemblablement il est mort ; & Madame de Solanges prit, dans son château, l'enfant, dont elle a toujours eu soin depuis.

Catherine, *survenant, à Madame Durocher.*

Madame, la soupe est sus la table.

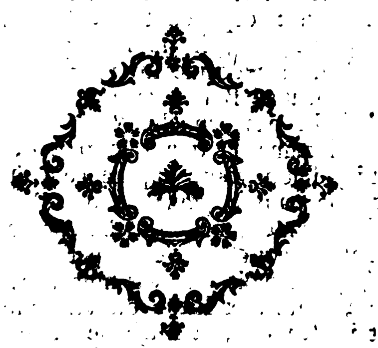
Madame Durocher.

Allons dîner : venez, ma niece... (*Elles sortent.*)

CATHERINE, *seule, tirant de l'argent de sa poche.*

J'ai eu huit louis des habits... Mademoiselle Aline sera bien contente. Allons vîte lui donner ça. (*Elle sort.*)

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CATHERINE, *seule, arrivant d'un air inquiet, & en cherchant.*

Elle n'est point ici?... Mais où diantre est-elle?... ni dans sa chambre, ni dans la boutique!... Elle est peut-être dans la cuisine... Faut y aller voir... (*Elle fait quelques pas pour s'en aller.*)

SCENE II.

CATHERINE, GEORGETTE.

GEORGETTE, *arrêtant Catherine.*

Catherine, savez-vous où est Aline? Comme elle n'a pas voulu se mettre à table, Madame Durocher en est inquiete & la demande.

CATHERINE.

Elle est dans la cuisine apparemment.

GEORGETTE.

Non; j'en viens.

CATHERINE.

Eh mais, Seigneur, où s'est-elle donc fourrée?

GEORGETTE.

Ma foi, je crois qu'elle eſt ſortie...

CATHERINE.

Comment, ſortie! toute ſeule?

GEORGETTE.

Tenez, vla Mademoiſelle Silvie qui en ſait des nouvelles, je parie, car elle paroît toute en émoi.

SCENE III.

CATHERINE, GEORGETTE, SILVIE.

SILVIE.

AH, Georgette,... je ſuis au déſeſpoir!...

GEORGETTE.

Quoi donc?...

SILVIE.

Aline!...

GEORGETTE.

Eh bien?...

SILVIE.

Elle s'eſt ſauvée...

CATHERINE.

Elle s'eſt ſauvée?

SILVIE.

Pendant que nous dînions.

GEORGETTE.

Vla une belle équipée qu'elle a fait là!...

CATHERINE.

C'est-y possible?...

SILVIE.

Oh, rien n'est plus sûr; elle n'est point dans la maison, & un petit Savoyard du coin de la rue vient de dire à ma mere qu'il l'avoit vue s'enfuir il y a une demi-heure...

CATHERINE.

Je tombe de mon haut!...

GEORGETTE.

Eh bien, je me suis toujours doutée qu'elle feroit quelque escapade... elle étoit si cachée, si en-dessous!...

SILVIE.

Il ne faut pas se presser de juger en mal... je ne puis croire encore qu'Aline ne soit pas honnête...

GEORGETTE.

Pourtant une fille de quinze ans qui prend la fuite... ça ne pronostique rien de bon...

CATHERINE

Mademoiselle Silvie, dites-moi donc... & votre chere mere est-elle bien estomaquée contre elle.

SILVIE.

Elle pleure; elle se désole... elle a écrit à M le Lieutenant de Police... mais je l'entends, ma mere...

GEORGETTE.

Oui, c'est elle.

SCENE IV.

Madame DUROCHER, SILVIE, GEORGETTE, CATHERINE.

Madame DUROCHER.

SILVIE, allez dans votre chambre : sortez Georgette ; & vous, Catherine, restez : il faut que je vous parle... (*Silvie & Georgette sortent.*)

CATHERINE.

Mais, mon Dieu, Madame, est-ce que vous voulez me rendre responsable de la frasque de Mademoiselle Aline ? ça ne seroit pas judicieux...

Madame DUROCHER.

Je vous ai toujours connue pour une honnête fille !...

CATHERINE.

Dieu merci, je n'ai jamais fait tort à personne...

Madame DUROCHER.

Et j'espere que vous allez me répondre avec vérité.... Aline ne vous avoit-elle fait aucune confidence ?

CATHERINE.

Oh, Madame, (comme y faut mourir un jour) je vous assure que je n'ai pas eu le moindre vent de son échapade...

Madame DUROCHER.

Mais pourtant ses habits étoient dans

votre chambre ; elle a tout emporté, à l'exception d'un peu de linge : comment ne vous en êtes-vous pas apperçue?...

CATHERINE.

C'est qu'elle m'avoit ensorcelée..., cela est vrai...

Madame DUROCHER.

Vous saviez donc qu'elle avoit déménagé ?

CATHERINE.

Pardi... c'est moi qui ai vendu ses hardes...

Madame DUROCHER.

Comment!

CATHERINE.

Sûrement, pour sa vieille tante... soi-disant, car je vois ben à présent ce qui en est... elle m'a fait donner dans le panneau, avec son air de sainte mitouche... elle larmoyoit, & puis *ma petite Catherine* par-ci, *ma chere Catherine* par-là... enfin j'ai vendu tout son bataclan aujourd'hui, je lui ai donné huit louis, & elle n'attendoit que ça pour prendre la clef des champs... la petite masque, avec sa vieille tante... Voilà le tour qu'elle m'a joué....

Madame DUROCHER.

Mais je ne comprends pas un mot à toute cette histoire.

CATHERINE.

C'est pourtant ben clair! Elle pleurnichoit sous prétexte de sa vieille tante... & que *sa vieille tante étoit dans la peine... & qu'il falloit vous cacher ça à cause de vot' bon*

cœur... & que fais-je, un tas de fagots pareils... & puis elle me montroit un vieux chiffon de papier noir & gras comme je ne sais quoi.... C'est de ma vieille tante, faisoit-elle... Voyez un peu la malice!... oh, elle en fait long!... une morveuse de quinze ans!.... en revendre de cette façon-là, pour s'enfuir avec un jeune ferluquet (sauf le respect que je dois à sa qualité.)

Madame Durocher.

Comment! vous connoissez la personne qui a séduit cette malheureuse...

Catherine.

Je mettrois ma main au feu que c'est ce Marquis d'Olsey qui est venu un matin dans la boutique.

Madame Durocher.

Mais, Catherine, est-il possible que vous ne m'ayez pas avertie de tout cela!...

Catherine.

J'en avois bonne envie; mais Mademoiselle Aline me recommandoit toujours de ne vous rien dire, parce que vous lui prêteriez de l'argent...

Madame Durocher.

Qu'est-ce que cela signifie?...

Catherine.

Oui! c'étoit une frime pour faire la généreuse; vous entendez bien.

Madame Durocher.

Je perds patience!... mais quel est le bruit que j'entends là-dedans!

Catherine.

Quel sabat!... Dieu me pardonne, je re-

connois la voix de Mademoiselle Aline!... (*Elles font quelques pas pour sortir.*)

SCENE V.

Madame DUROCHER, ALINE, SILVIE, GEORGETTE, CATHERINE.

Madame DUROCHER.

C'EST elle!...

CATHERINE.

Jesus, Maria.

SILVIE.

Maman, la voilà; elle est revenue d'elle-même; elle proteste qu'elle est innocente... Oh, maman, recevez-la.... pardonnez-lui...

ALINE, *tombant sur une chaise.*

Hélas! excusez... je n'en puis plus.

Madame DUROCHER.

Et d'où venez-vous, malheureuse?

ALINE.

Ah, Madame!...

Madame DUROCHER.

Sortez, Silvie, laissez-nous seules...

ALINE.

Non, Madame, qu'elle reste, je vous en conjure; je n'ai rien à vous dire qu'elle ne puisse entendre...

Madame DUROCHER.

Eh bien, parlez donc; d'où venez-vous?

CATHERINE.

Oui, sachons ça...

ALINE, *se levant.*

J'ai reçu ce matin une boîte d'or, un billet & cinquante louis...

CATHERINE.

Ah, ah, voici du nouveau...

ALINE.

J'ai trouvé ces vils présents dans ma chambre, & je me suis assurée qu'on avoit corrompu Joseph, que c'est lui qui a mis l'argent & la boîte dans le tiroir de ma table...

CATHERINE.

Le petit vaurien!...

Madame DUROCHER.

Et savez-vous de quelle part viennent ces présents?...

CATHERINE.

Oüi, oüi, je crois qu'elle s'en doute.

ALINE.

De Monsieur le Marquis d'Olsey...

Madame DUROCHER.

Qui loge ici près?...

ALINE.

Oui Madame.

CATHERINE.

Elle ne barguigne pas dans ses réponses, toujours; y paroît qu'elle va rondement.

Madame DUROCHER.

A présent, venons au fait; d'après tout cela, pourquoi êtes-vous sortie?...

CATHERINE.

Ah, vla le hic!...

Madame DUROCHER.

Et où avez-vous été?

ALINE, *avec embarras.*

J'ai été reporter ce que j'avois reçu...

Madame DUROCHER.

Quoi, chez Monsieur d'Olsey?

ALINE.

Oui, Madame... J'ai remis le paquet au Suisse, à l'adresse de Madame d'Olsey la mere...

Madame DUROCHER.

Et pourquoi à cette Dame...

ALINE.

Parce que je lui ai écrit...

Madame DUROCHER.

Aline, tout ceci a peu de vraisemblance...

CATHERINE.

Oh, ça finit mal!..

SILVIE, *à part, regardant Aline.*

Elle s'embarrasse... Je tremble...

ALINE.

Je n'ai dit que la vérité.

Madame DUROCHER.

Etes-vous entrée chez Madame d'Olsey?

ALINE.

Non, Madame.

Madame DUROCHER.

Mais il ne faut pas un quart d'heure pour aller & revenir d'ici chez Madame d'Olsey, & vous avez été plus d'une heure absente.

CATHERINE.

Elle se sera rudement égarée; j'ai peur.

Madame D U R O C H E R.

N'avez-vous été que là?... Répondez...

A L I N E.

J'ai été... ailleurs encore...

Madame D U R O C H E R.

Où donc?...

A L I N E.

Je ne puis le dire...

Madame D U R O C H E R.

Comment!...

C A T H E R I N E.

Ahi, ahi...

Madame D U R O C H E R.

Vous ne pouvez le dire, malheureuse!...

A L I N E.

L'apparence est contre moi... mais, Madame, par pitié, suspendez votre jugement; un devoir indispensable m'oblige à me taire...

Madame D U R O C H E R.

C'est pousser trop loin l'effronterie. Préparez-vous à entrer tout-à-l'heure au Couvent; je vais vous y conduire, & vous y resterez jusqu'à l'arrivée de Madame de Solanges.

S I L V I E.

Aline, confiez-vous à ma mere; nous allons sortir, Catherine & moi...

A L I N E.

Non, Mademoiselle, je n'en dirai pas davantage; j'aime mieux paroître coupable, que de me justifier en trahissant le secret qui m'est confié...

Madame DUROCHER.

Et pensez-vous que je puisse être la dupe d'un semblable détour?...

CATHERINE.

Pardine oui, vla un bel attrape-nigaud...

SILVIE.

Aline, Aline, ah, combien vous m'avez trompée!...

ALINE.

Ainsi donc je suis soupçonnée, accusée des plus infâmes bassesses, & chassée de cette maison qui m'étoit si chere!...

Madame DUROCHER.

Vous n'êtes plus digne d'y être...

ALINE.

Ah, Ciel!...

Madame DUROCHER.

Allons, sortons... venez...

ALINE.

Quoi, Madame, dans ce moment!...

Madame DUROCHER.

Je ne veux pas que vous couchiez dans ma maison...

ALINE, *à Silvie.*

Et vous, Mademoiselle Silvie, ne direz-vous rien en ma faveur?

SILVIE.

Je vous plains, mais je ne dois plus vous aimer...

CATHERINE.

Pas moins ça fend le cœur...

ALINE.

O mon Dieu, quelles épreuves!... Eh-

quoi, tout m'abandonne à la fois!....

GEORGETTE, *survenant précipitamment, à Madame Durocher.*

Madame, v'la une Dame qui demande à vous parler.

Madame DUROCHER.

Je ne suis pas en état de la recevoir... Allez, Silvie...

GEORGETTE, *à part.*

Comme elles pleurent toutes!...

Madame DUROCHER, *à Georgette.*

Savez-vous son nom?...

GEORGETTE.

Elle s'appelle Madame la Comtesse d'Olsey.

ALINE.

Grand Dieu!

Madame DUROCHER.

Madame d'Olsey!...

GEORGETTE.

Elle étoit sur mes talons... Tenez, la voilà...

SCENE VI & dernière.

LA COMTESSE D'OLSEY, Mad. DUROCHER, ALINE, SILVIE, GEORGETTE, CATHERINE.

ALINE.

O CIEL, que vais-je apprendre!... (*Elle se recule & se cache derriere Silvie, en s'appuyant contre une chaise.*)

Madame Durocher, *s'avançant vers la Comtesse.*

Madame desire sans doute me parler en particulier? Je ne devine que trop le sujet qui m'attire l'honneur de sa visite...

La Comtesse, *montrant Silvie.*

Satisfaites mon impatience; cette jeune personne n'est-elle pas Aline?

Madame Durocher.

Non, Madame, grace à Dieu...

La Comtesse.

Mais Aline, Aline, où est-elle?...

Madame Durocher.

La malheureuse se cache, sans doute avec raison...

La Comtesse.

Que dites-vous?

Madame Durocher.

Je supplie Madame de l'épargner, & de passer dans ma chambre, où elle pourra s'expliquer sans témoins...

La Comtesse.

Qu'entends-je?... Aline est soupçonnée! Ah, que tout le monde reste ici, je veux la justifier à tous les yeux; qu'elle vienne...

Aline, *avançant avec timidité.*

Me voilà, Madame; hélas, pardonnez ma témérité, & daignez ne pas découvrir mon secret...

La Comtesse, *courant à elle.*

Venez, ma chere enfant... (*Elle la prend dans ses bras, & l'embrasse à plusieurs reprises.*)

Madame Durocher.

Eh quoi! feroit-elle innocente?

La Comtesse.

Innocente!... c'eſt un ange, oui un ange; elle en a l'ame comme la figure... Ma chere Aline, vous n'avez plus de ſecret, ſoyez tranquille, votre pere eſt chez moi...

Aline.

Dieu!...

Madame Durocher.

Son pere!...

La Comtesse.

Son affaire eſt arrangée; mon fils ſe charge de tout, ne conſervez plus d'inquiétudes.

Aline, *ſe jettant aux pieds de la Comteſſe.*

Ah, Madame, vous me rendez la vie!..

La Comtesse.

Avez-vous pu douter un inſtant de l'excès de mon intérêt pour vous?... Mais je vois l'étonnement des perſonnes qui vous entourent, & j'ai la plus vive impatience de leur faire connoître la vérité...

Madame Durocher.

Je ſuis confondue, je l'avoue, mais cependant au comble de mes vœux, puiſqu'Aline eſt toujours digne de l'affection que nous avions pour elle.

Silvie.

Je ne me conſolerai jamais de l'avoir chagrinée ſi injuſtement...

Catherine.

Ni moi non plus; mais les apparences étoient ſi fortes!

Madame Durocher.

Il ne faut pas toujours juger par elles, ſur-tout quand il s'agit de condamner.... (*à la Comteſſe.*) Mais, Madame, ayez donc la bonté de nous apprendre le fond d'une hiſtoire ſi ſinguliere.... Aline parle de ſon pere, j'ignorois qu'elle en eût un.

La Comtesse.

Son pere s'engagea à dix-huit ans, & partit pour les Colonies; il n'y a que ſix mois qu'il en eſt revenu; il eſt dans le Régiment de mon fils, & demanda une permiſſion de venir paſſer un mois à Paris, avec l'intention de voir ſa fille. Le matin même de ſon arrivée, il eut une diſpute avec un de ſes camarades, ſe battit, & laiſſa ſon adverſaire ſur la place; il ſe ſauva, bleſſé lui-même, & ſe réfugia dans une petite auberge aſſez éloignée d'ici. Il n'avoit point d'uniforme; & croyant avoir tué ſon ennemi, il cacha avec ſoin ſon nom & ſon état. Une très-longue maladie, cauſée par ſes bleſſures, acheva de conſommer le peu d'argent qui lui reſtoit; alors, réduit aux dernieres extrêmités de la miſere, n'oſant s'adreſſer à perſonne, le Ciel lui inſpira le deſſein de confier ſon ſecret & ſes peines à un enfant de quinze ans, à ſa fille, qu'il n'avoit jamais vue; il lui écrivit; Aline reçut hier ſa lettre...

Madame Durocher.

La chere enfant! voilà donc la cauſe de cette triſteſſe, de ces larmes qu'elle

ne pouvoit cacher; ah! si elle m'avoit ouvert son cœur! . . . .

A L I N E.

Hélas, Madame, mon pere me le défendoit expressément; il m'apprenoit son histoire; il ajoutoit que M. le Marquis d'Olsey étoit son Colonel, & m'ordonnoit de ne m'adresser qu'à lui. . .

L A C O M T E S S E.

Jugez de l'embarras d'Aline! mon fils égaré, séduit par un sentiment indigne de celle qui l'inspiroit, avoit osé se déclarer; plusieurs billets & des présents envoyés aujourd'hui même, ne laissoient aucun doute sur ses vils desseins & ses injurieuses espérances, quoiqu'il n'eût cependant pas eu la grossiéreté de les avouer dans ses lettres. Ne rougissez point, Aline, je dois dévoiler tout ce qui peut faire triompher votre innocence. . . . Enfin, Madame Durocher, cette charmante fille a pris le parti de m'écrire, & de m'instruire de tous ces détails. Mon fils étoit chez moi quand je reçus sa lettre; je la lui ai lue, & j'ai vu avec plaisir qu'il éprouvoit le regret le plus vif d'avoir outragé tant de vertu. Il m'a dit que l'ennemi du pere d'Aline, un jeune soldat, nommé la Tulippe, n'étoit point mort, qu'il n'avoit reçu qu'une blessure assez légere, & qu'il n'avoit même pas voulu dénoncer celui contre lequel il s'étoit battu. Après cette explication, mon fils m'a quittée, ma chere Aline, pour aller chez votre pere, qu'il m'a amené, & qui nous

a conté que vous aviez vendu pour lui tout ce que vous possédiez, & que vous veniez de lui donner huit louis. Cette circonstance m'a d'autant plus touchée, que vous ne m'en parliez point dans votre lettre. Enfin, brûlant du desir de vous connoître, de vous embrasser, je suis venue ici, & je trouve en vous tout ce qui peut excuser la folie de mon fils, justifier le repentir, la honte qu'il en éprouve, l'admiration que cette conduite nous inspire à tous deux.

ALINE.

O Madame, que de bontés!....

Madame DUROCHER.

La pauvre petite!... si jeune, se comporter avec tant de prudence & de sagesse!

LA COMTESSE.

Elle avoit un guide avec lequel on ne peut jamais s'égarer, une ame pure, noble & sensible....

Madame DUROCHER.

Oh, que Madame de Solanges sera contente en apprenant tout ceci!...

LA COMTESSE.

La bienfaitrice d'Aline en effet doit être bien contente! Pouvoit-elle recueillir une plus douce récompense de ses soins & de sa bonté?... A présent, Madame Durocher, j'ai une grace à vous demander; c'est de me confier Aline pour deux heures: je vais la conduire dans les bras de son pere, & je vous la ramenerai ce soir.

Madame DUROCHER.

Elle est aux ordres de Madame....

ALINE.

Mon pere!... je vais le voir heureux; ah, Madame!...

LA COMTESSE, *prenant la main d'Aline.*

Oui, ma chere enfant, vous le verrez heureux... Vous êtes en de dignes mains; je ne pouvois rien faire pour vous, mais du moins il m'étoit permis de récompenser dans le pere les vertus de la fille; venez, je veux qu'il vous instruise lui-même de son sort...

ALINE, *baisant les mains de la Comtesse.*

Souffrez, Madame.

LA COMTESSE.

Embrassez-moi, ma fille...

ALINE.

Vous daignez le permettre?

LA COMTESSE.

Oui; je le veux....

ALINE, *se jettant à son cou.*

Ah, que vous soulagez mon cœur.

LA COMTESSE.

Charmante créature!... J'ai le bonheur d'être mere, mais je n'ai point de fille. O Ciel! étois-je indigne d'en avoir une semblable à cette enfant?... Mais venez, chere Aline, votre pere vous attend; venez. Adieu, Madame Durocher, je serai de retour avant sept heures.

Madame DUROCHER.

Ah, Madame, que le Ciel vous comble de toutes ses bénédictions.... Voulez-vous

bien me permettre de vous ſuivre juſqu'à votre voiture... :

LA COMTESSE.

Volontiers, ma chere Madame Durocher, donnez-moi le bras..... (*prenant Madame Durocher & Aline ſous le bras :*) Allons, partons. (*Elles ſortent. Silvie les ſuit.*)

CATHERINE, *à Georgette.*

Ma foi, voilà un beau jour pour Mademoiſelle Aline; il y a toujours à gagner à faire ſon devoir, je vois ben ça.... Mademoiſelle Georgette, vous êtes ſoucieuſe; vous avez du chagrin d'avoir tant médit de Mademoiſelle Aline, pas vrai? Dame, y ne faut pas être ſi prête à mal penſer de ſon prochain.... mais allons les voir monter en voiture, nous jaſerons de ça une autre fois... (*Elle ſort, Georgette la ſuit.*)

FIN.

LE LIBRAIRE,

COMÉDIE

EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

DESORMEAUX, *Libraire.*

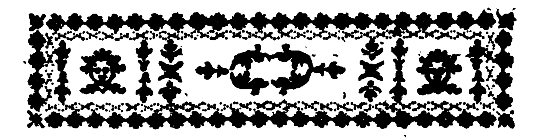
HENRI, *âgé de quinze ans, Neveu de Desormeaux.*

LEROUX, *Libraire, Voisin & Ami de Desormeaux.*

DURVAL, *jeune Auteur.*

La Scene est à Paris, chez Desormeaux.

LE



LE LIBRAIRE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente un Cabinet.

DESORMEAUX, *seul, dans un fauteuil, lisant un manuscrit; après un moment de silence.*

QUELLE indigne satyre !... Que de personnalités ! que de méchancetés !... Et une mauvaise foi si révoltante !... Si mon voisin Leroux achete cet ouvrage, il fera là une méprisable emplette..... Le pauvre homme n'a aucune des connoissances qu'exige notre état : mais il est jeune encore, il me témoigne de l'amitié ; du moins tâchons de le servir par des conseils sinceres & désintéressés.... Ah ! justement le voici.... (*Desormeaux se leve.*)

SCENE II.

DESORMEAUX, LEROUX.

DESORMEAUX.

Vous arrivez à propos; je viens de finir dans l'instant la lecture de l'ouvrage que vous m'avez confié.

LEROUX.

Eh bien, qu'en pensez-vous ?

DESORMEAUX.

Que vous ferez fort mal de l'imprimer, & que l'Auteur fera très-bien de garder toujours l'anonyme.

LEROUX.

Oh, c'est le parti qu'il a pris; moi-même j'ignore son nom... Mais, dites-moi, cette satyre est donc bien mordante?

DESORMEAUX.

Elle m'a indigné.

LEROUX.

Tant mieux, mon ami; cela se vendra.

DESORMEAUX.

Oui; mais cela ne se réimprimera pas. Tout ouvrage méprisable n'a qu'un succès passager; la malignité se divertit un instant d'un libelle; mais le dégoût suit de près ce coupable & frivole amusement.

LEROUX.

Du moins, trouvez-vous qu'il y ait du talent & de l'esprit dans ce petit Poëme?...

DESORMEAUX.

Il me semble qu'un ouvrage de ce genre, ne fait guere connoître de l'Auteur que le caractere & la dépravation d'esprit & de cœur. Comme il juge toujours avec partialité, qu'il n'est jamais de bonne foi, & qu'il sacrifie sa réputation & la vérité au desir malfaisant de nuire, il est impossible qu'il ne soit pas sans cesse inconséquent, & souvent de mauvais goût; dans ce ténébreux labyrinthe où la méchanceté l'engage, on se perd avec lui, & l'on ne peut démêler ni ses sentiments, ni ses vraies opinions.

LEROUX.

Enfin, l'ouvrage est-il plat ou spirituel?

DESORMEAUX.

Il n'a pas le sens commun, selon moi: cependant on y trouve quelques traits; mais la médiocrité même n'a-t-elle pas quelquefois des rencontres heureuses, quand elle se permet tout, & ne connoît aucun frein?

LEROUX.

Allons, rendez-moi mon manuscrit..... Je réfléchirai mûrement sur tout cela.....

DESORMEAUX, *lui rendant le manuscrit.*

Tenez..... je vois que vous l'acheterez; j'en suis fâché pour vous, je ne vous le cache pas....

LEROUX.

Mais vous ne le trouvez pas mauvais, & l'on ne m'en demande que trente louis...

DESORMEAUX.

Mon cher Leroux, acheter ou imprimer un ouvrage que les honnêtes gens ne pourront lire ſans indignation, c'eſt participer aux fautes de l'Auteur, & ſe déshonorer comme lui. Que dis-je, un Libraire, dans ce cas, eſt encore beaucoup plus comdamnable que l'Auteur même, puiſqu'il n'a pour ſon excuſe, ni les illuſions de l'amour-propre, ni ce vain deſir d'une fauſſe gloire qui peut ſi facilement égarer un jeune écrivain. Ce Poëme qu'on vous offre, déchire, ſans ménagement, tous les gens de Lettres qui ont de la réputation; peut-être l'Auteur eſt-il animé par quelques reſſentiments particuliers; peut-être a-t-il à ſe plaindre de ceux qu'il traite avec tant d'animoſité: je ſais bien que rien n'autoriſe l'injuſtice & l'oubli des bienſéances; que cette eſpece de vengeance eſt toujours (ſur-tout lorſqu'elle eſt anonyme) une baſſeſſe inexcuſable; mais ſi dans l'Auteur la repréſaille même eſt odieuſe, que dira-t-on du Libraire, que penſera-t-on de vous, qui ne rougirez point d'imprimer de ſang-froid un libelle contre dix perſonnes qui ne vous ont jamais fait de mal, contre des citoyens eſtimables, diſtingués par leurs talents, & que, nous particuliérement, nous devons honorer & reſpecter, puiſque c'eſt de leurs travaux que dépend notre exiſtence?.... Vous ſera-t-il poſſible de penſer ſans remords que vous les affligerez, & que vous les noircirez aux yeux de cette foule oiſive

qui n'examine rien, & croit qu'il suffit d'avoir feuilleté quelques mauvaises brochures pour décider impérieusement & juger sans appel?

LEROUX.

Mais vous croyez donc que ce petit ouvrage portera coup. Morale à part, vous le trouvez donc excellent dans son genre?

DESORMEAUX, *en souriant.*

Voilà de mon sermon tout ce qui vous frappe; mes raisonnements font une grande impression sur votre esprit!

LEROUX.

Mais, mon cher Desormeaux, vous parlez de tout cela bien à votre aise; vous êtes riche, heureux, aimé des gens de Lettres, les bons ouvrages pleuvent chez vous....

DESORMEAUX.

Cela est vrai; mais je ne dois mon bonheur qu'aux principes qui m'ont guidé jusqu'ici, & dont jamais je ne me suis écarté. Je n'ai point chicanné les gens de Lettres; en leur témoignant de la déférence & du respect, en leur montrant dans les affaires une probité délicate & une justice scrupuleuse, j'ai su mériter leur estime & leur confiance; le succès d'une semblable conduite est infaillible; car un peu d'intelligence & une excellente réputation, menent toujours à la fortune. Je pense que le meilleur de tous les calculs, est de s'imposer la loi d'être invariablement honnête; & politiquement, cette maxime est sur-tout applicable aux per-

sonnes de notre classe, à la bourgeoisie, forcée pour subsister de choisir un art ou un métier. Un homme de qualité entre dans la société avec une foule de brillants avantages, dont le plus grand, peut-être, est la prévention heureuse qu'inspire une bonne éducation, & l'idée qu'un Gentilhomme ne peut avoir que des sentiments nobles. Tous les préjugés sont pour lui; ils sont tous contre nous : s'il manque de principes, il perdra sa réputation & le repos; mais l'intrigue lui reste; moyen vil autant qu'incertain, je l'avoue, cependant la derniere espérance d'un grand Seigneur déshonoré, & ressource enfin qui n'existe pas pour nous. Vous voyez donc que sans une réputation intacte, nous n'obtiendrons jamais la confiance & la considération qui peuvent seules assurer le succès de nos entreprises; & ne croyez pas qu'il soit possible de les acquérir sans les mériter : l'hypocrisie se décele toujours; le triomphe de l'imposture n'a qu'un terme court & limité : le titre glorieux d'homme de bien ne peut s'usurper, & pour en jouir il faut en être digne. Ainsi nous n'avons qu'un chemin sûr pour arriver à la fortune, celui de la droiture & de la probité : heureux & prudent qui ne s'en écarte jamais! ses succès ne seront dus qu'à ses vertus, il en sentira le prix avec transport, & trouvera d'intarissables consolations dans le sein même des revers.

LEROUX.

Certainement votre morale est excellen-

te, vous la mettez bien en pratique, & votre exemple doit la faire aimer. Mais, comme je vous le disois tout-à-l'heure, non-seulement vous avez un mérite distingué; mais vous êtes heureux, & il vous arrive des événements que vous ne devez qu'à votre étoile. Par exemple, ce dernier ouvrage qui a eu tant de succès, & qui vous a valu tant d'argent, il m'a été offert pour cinquante louis, comme à vous; je l'ai refusé, & prudemment j'ai dû le faire, car je l'avois communiqué à un homme de beaucoup d'esprit qui m'assura qu'il ne valoit rien. D'ailleurs, l'Auteur est très-jeune, il n'étoit point connu; il arrivoit de Province: toutes ces raisons m'engagerent à lui rendre son manuscrit. Il s'est adressé à vous; & malgré ces sages considérations, vous avez acheté l'ouvrage qui a fait fortune.... Voilà du bonheur!

DESORMEAUX.

Savez-vous pourquoi je m'en suis chargé? c'est que je l'ai lu, & qu'il m'a paru excellent. Ainsi, je dois ce bonheur non à mon étoile, mais à mon bon sens.

LEROUX.

Je croyois bien que vous étiez en état de juger d'une brochure; mais d'un ouvrage aussi considérable, aussi érudit, j'avoue que je n'avois pas cette idée de vos connoissances. Allons, j'en conviens; il n'y a plus d'*étoile* à cela; si j'avois été aussi instruit que vous l'êtes, j'aurois été plus heureux dans cette occasion, puisque c'est

à moi qu'on apporta d'abord le manuſcrit.... Vous ne l'avez acheté que cinquante louis!...

DESORMEAUX.

C'eſt en effet le prix que me demande ce jeune homme....

LEROUX.

Pour trois gros volumes.... quel marché!...

DESORMEAUX.

Mais après l'avoir lu, je fus ſi ſinguliérement étonné du talent prodigieux de l'Auteur, que je lui conſeillai de l'imprimer à ſes fraix, en lui offrant de lui faire les avances néceſſaires....

LEROUX.

Je ne m'attendois pas à celui-ci!...

DESORMEAUX.

En effet, j'imprimai l'ouvrage ſans demander d'argent à l'Auteur; j'ai déja retiré mes fraix & le profit raiſonnable que doit faire un Imprimeur; le ſurplus ſera pour l'Auteur, à qui cet ouvrage vaudra au moins douze mille francs....

LEROUX.

Voilà pourtant ce que vous auriez gagné, & très-légitimement; je vous en demande pardon, mais je trouve que vous pouſſez la généroſité juſqu'à l'extravagance....

DESORMEAUX.

Je ſuis aſſez riche pour avoir pu, dans cette circonſtance, ſatisfaire ſans folie mon inclination: d'ailleurs, je n'aurois pas eu ce procédé pour un homme médiocre; &

comme les grands talents sont rares, il y a beaucoup d'apparence que je ne trouverai pas dans toute ma vie une seconde occasion comme celle-ci. Eh quoi, vouliez-vous que je profitasse de la situation malheureuse & du peu d'expérience d'un jeune Auteur dont l'ouvrage annonçoit tant d'esprit & de génie ?... Cet homme aura certainement une grande réputation; ne sera-t-il pas glorieux pour moi de lui avoir procuré les premiers moyens de l'acquérir ? Croyez-vous qu'il puisse jamais l'oublier? Pensez-vous que je ne doive pas être sûr d'imprimer tous ses ouvrages ? Je trouve donc dans l'action que j'ai faite, mon intérêt ainsi que ma satisfaction particulière.

LEROUX.

Cela est vrai; je n'ai pas le plus petit mot à dire à tout cela... voilà un homme de mérite que vous vous êtes attaché pour la vie, d'autant mieux qu'on m'a dit que vous aviez imprimé son ouvrage avec un soin !....

DESORMEAUX.

A cet égard je n'ai rien fait de particulier pour lui; car je tâche toujours qu'il n'y ait point de fautes d'impression dans mes ouvrages....

LEROUX.

Point de fautes !... Ah ! cela est impossible...

DESORMEAUX.

Oui, quand nous manquerons d'attention; mais on ne doit pas trouver la moin-

dre incorrection dans les ouvrages d'un Imprimeur qui a véritablement de l'instruction, & le louable desir de se distinguer dans son état *.

LEROUX.

Il faut pour cela une bien grande vigilance. Mais voici, je crois, votre neveu. Adieu, mon cher Desormeaux; nous souperons ensemble, je vous dirai ce que j'aurai décidé sur ce manuscrit, car je dois rendre réponse dans trois heures. Adieu, à ce soir.

DESORMEAUX.

A revoir, mon ami. (*Leroux sort.*)

DESORMEAUX, *seul.*

Je devine sans peine sa décision; il est bien difficile de faire entendre raison aux gens d'un esprit borné.

* Robert Etienne, Imprimeur de Paris, qui vivoit dans le seizieme siecle, & l'un des hommes les plus savants de son temps dans les Lettres Grecque & Latine, attachoit un très-grand prix au mérite de la correction typographique; & l'on prétend que pour y parvenir plus sûrement, il exposoit en public les feuilles d'impression à mesure qu'elles sortoient de la presse, & donnoit une récompense à quiconque lui montroit une faute. On lui doit les éditions les plus belles & les plus correctes de plusieurs Auteurs anciens.

SCENE III.

DESORMEAUX, HENRI, *tenant un livre.*

DESORMEAUX.

Que voulez-vous, Henri?

HENRI.

Je viens, mon oncle, vous rendre le livre que vous m'avez prêté, & vous en demander un autre.

DESORMEAUX.

Et l'avez-vous extrait, ce livre?

HENRI.

Oui, mon oncle.

DESORMEAUX.

Avez-vous fait vos petites observations sur le style, les beautés & les défauts de l'ouvrage?

HENRI.

Oui, mon oncle.

DESORMEAUX.

Pourquoi n'avez-vous pas apporté votre papier?

HENRI.

Oh, c'est que sûrement cela ne vaut rien...

DESORMEAUX.

Je m'y attends bien : vous n'avez que quinze ans, à votre âge on n'est point en état de juger par soi-même; mais en vous

exerçant ainsi, vous pourrez acquérir de la justesse & du goût, puisque je vous démontre à mesure en quoi vous en manquez.

HENRI.

Monsieur l'Abbé me quitte dans l'instant; il est très-content de moi pour mon Latin...

DESORMEAUX.

Il faut, sur-tout, qu'il le soit *de vôtre François*; car vous n'ignorez pas, Henri, que je vous destine à mon état; vous me succéderez; & si vous ne savez pas parfaitement votre langue, vous ne serez jamais qu'un mauvais Imprimeur. D'ailleurs, si vous n'avez pas de l'instruction, de la littérature & du goût, comment pourrez-vous juger des ouvrages qui vous seront offerts? Tout marchand connoît la valeur des choses qu'il achete pour en faire un commerce; s'il n'avoit pas toute l'instruction relative à son négoce, il seroit sous peu de temps infailliblement ruiné. Il en est de même d'un Imprimeur, à l'exception que sa profession exige des connoissances plus difficiles à acquérir, mais aussi plus distinguées & plus estimables. Enfin, votre parrain Roland ne peut être abusé sur la valeur d'une étoffe; & vous, mon cher Henri, vous devez vous mettre en état de ne point l'être sur celle d'un livre.

HENRI.

Sûrement. Par exemple, ce pauvre M. Leroux, par ignorance, a refusé l'excel-

lent ouvrage de Monſieur Durval ; & vous, mon oncle, vous n'avez point balancé à l'imprimer, parce que vous en avez connu le mérite. A propos de M. Durval, je ſais pourquoi il eſt ſi triſte depuis quelques jours ; c'eſt qu'il eſt mal dans ſes affaires : il eſt arrivé de ſa Province ſans recommandations, il eſt jeune, il a dépenſé étourdiment tout ſon argent, & il eſt dans l'embarras.

DESORMEAUX.

De qui tenez-vous ces détails ?

HENRI.

C'eſt ſon laquais qui l'a dit en confidence à notre cuiſiniere ; cela m'a fait de la peine : il eſt ſi aimable, M. Durval !... Il eſt vrai qu'à préſent que vous avez retiré vos frais d'impreſſion, le produit des exemplaires qui reſtent fera pour lui ; mais ſi ſa ſituation eſt preſſante...

DESORMEAUX.

J'aime à vous voir cette inquiétude, Henri... Honorez toujours les talents : en effet, l'homme opprimé par la fortune, & qui réunit les vertus au génie, eſt, ſans doute, l'objet le plus digne du reſpect & de l'intérêt des ames nobles & ſenſibles.

HENRI.

Ah, mon oncle, j'entends M. Durval.

DESORMEAUX.

Oui, c'eſt lui. Allez, mon enfant, dans ma chambre, j'irai vous y retrouver tout-à-l'heure, & nous cauſerons ſur votre lecture d'aujourd'hui.

HENRI.

Oui, mon oncle. (*Il sort.*)

SCENE IV & derniere.

DESORMEAUX, DURVAL.

DESORMEAUX, *allant au-devant de Durval.*

Vous me prévenez, Monsieur, mon projet étoit d'aller chez vous ce soir....

DURVAL.

Je viens vous chercher, parce que j'ai besoin de consolations: vous êtes ici mon seul ami....

DESORMEAUX.

Je me flatte que je ne me rendrai jamais indigne d'un titre qui m'honore autant qu'il m'est cher....

DURVAL.

Eh bien, voilà encore une nouvelle critique de mon ouvrage qui vient de paroître!....Je suis outré, je vous l'avoue....

DESORMEAUX.

Cette critique n'est-elle pas dans le Mercure?....

DURVAL.

Non; elle forme une brochure entiere de cent pages....

DESORMEAUX.

Je ne la connois pas. C'est donc la sixieme critique de votre ouvrage; vous

avez-là un assez joli succès, pour votre coup d'essai...

DURVAL.

Je sais bien qu'il est reçu qu'on ne critique que les bons ouvrages; mais ce succès-là ne m'enorgueillit point du tout.

DESORMEAUX.

J'entends; vous aviez trop de modestie pour vous flatter de tant d'honneur.

DURVAL.

Ah, Monsieur Desormeaux, vous plaisantez; mais moi, je suis au désespoir, furieux, découragé...

DESORMEAUX.

Je n'ai qu'un mot à vous répondre: en dépit des critiques, le débit de votre livre va son train; on en a déja fait une édition contrefaite; je sais qu'on le traduit dans plusieurs langues; que voulez-vous de mieux?

DURVAL.

Ah, si vous aviez lu cette derniere critique!... Pas une raison, pas une objection sérieuse, un persifflage continuel...

DESORMEAUX.

Quoi donc, aimeriez-vous mieux que cette critique fût solide, raisonnable & fondée?

DURVAL.

Non, sans doute; cependant si la vérité blesse quelquefois, du moins elle peut être utile; mais l'injustice accable & révolte...

DESORMEAUX.

Elle ne devroit exciter que le mépris.

DURVAL.

Quel mal ai-je fait à tous ces gens-là, pour me déchirer avec tant d'acharnement?

DESORMEAUX.

Le mérite commence par éveiller l'envie, mais il peut toujours la désarmer par la modération & la modestie.

DURVAL.

Non, non; l'on me pousse à bout, je me défendrai....

DESORMEAUX.

Comment?

DURVAL.

En répondant à mes adversaires, en leur rendant les ridicules dont ils veulent me couvrir....

DESORMEAUX.

C'est tout ce qu'ils desirent. Vous avez fait un bon ouvrage, qui non-seulement fait honneur à votre esprit, mais donne l'opinion la plus avantageuse de vos mœurs, de vos principes & de votre caractere; cette estimable production vous acquiert, à juste titre, la bienveillance de tous les honnêtes gens; & la méchanceté qui vous attaque, ne fait qu'accroître encore un intérêt si mérité. Mais si vous laissant égarer par un ressentiment aveugle, vous vous engagez dans de frivoles disputes, si vous montrez à vos adversaires cette aigreur, cette injurieuse ironie qu'ils ont employées contre vous, vous donnerez à leurs écrits

plus de poids & plus d'importance, & vous perdrez, peut-être sans retour, la considération & l'estime du public. Ah, Monsieur, rappellez-vous cette saine philosophie, ces sentiments d'indulgence répandus dans votre ouvrage! Voulez-vous détruire l'idée flatteuse que vous avez donnée de vous-même? Aurez-vous l'imprudence de démentir, par votre conduite, des préceptes qui n'ont excité autant d'admiration, que parce qu'il semble que l'Auteur les ait tous puisés dans son ame? Pardonnez à mon âge, à mon attachement, la liberté de ces réflexions; faites un meilleur usage de votre esprit, je vous en conjure; la plus grande vengeance que vous puissiez tirer de vos ennemis, n'est pas de perdre votre temps à leur répondre, mais de paroître au-dessus des injures & de l'injustice, & de faire un nouvel ouvrage, qui puisse ajouter encore à votre réputation.

DURVAL.

Je reçois avec reconnoissance des avis si sages; ils me frappent & me touchent également. Mais, cependant, est-il possible de se voir sans cesse outragé, sans témoigner son juste ressentiment?

DESORMEAUX.

Les critiques tombent d'elles-mêmes, lorsqu'on dédaigne d'y répondre. D'ailleurs, on rougit bientôt de poursuivre celui qui s'interdit toute défense : dans ce cas il y a trop de bassesse à l'attaquer, pour que l'ennemi le moins généreux ne soit pas retenu

par la crainte du blâme public & du mépris universel. * Mais, Monsieur, puisque vous me permettez de vous parler franchement, souffrez encore quelques questions sur vos affaires : le séjour de Paris a dû les déranger....

DURVAL.

N'importe, je puis attendre....

DESORMEAUX.

Pourquoi me refuseriez-vous la satisfaction de vous offrir quelques avances sur votre ouvrage ? Cette proposition doit d'autant moins blesser votre délicatesse, que je suis dépositaire de fonds qui vous appartiennent à présent, puisque tous les fraix sont à couvert, & qu'ainsi je pourrai me payer par mes mains.

DURVAL.

Ah, je suis pénétré, comme je le dois, d'une reconnoissance aussi vive qu'elle est fondée... Que je serois vil à mes yeux, si j'étois capable d'abuser de tant d'honnêteté!..... Ce n'est point mon orgueil qui

* On ne pretend parler ici que de ces critiques inspirées par la haine, souillées par les injures, les personalités, la mauvaise foi, & que l'amere & fausse gaieté de la méchanceté s'efforce d'embellir de tous les lieux communs d'ironie & de froides plaisanteries de ce genre méprisable, qui demande aussi peu d'esprit & de talents, qu'en exige au contraire la véritable critique, toujours impartiale, modérée, fine & délicate, qui peut seule instruire & corriger sans offenser, perfectionner le goût, & mériter l'estime des Auteurs, même qu'elle éclaire & qu'elle reprend.

vous refuse; non, je vous regarde comme un pere, vous m'en donnez les conseils, vous en avez les procédés;... mais la délicatesse du cœur surpasse encore celle de la vanité.... Et vous avez déja tant fait pour moi!...

DESORMEAUX.

Toute délicatesse exagérée n'est plus qu'une bizarrerie, un excès produit par une cause estimable sans doute, mais que la raison désapprouve, & que l'amitié surtout doit corriger. Me dire que vous daignez me regarder comme un pere, c'est m'en donner les droits; ainsi je suis autorisé à terminer de vains compliments.... Je vais envoyer cent louis chez vous. Au reste, ce procédé n'a rien que de fort simple: j'ai cet argent, je vous le prête, & pour un temps très-limité; car le débit de votre ouvrage me rembourfera vraisemblablement avant deux mois.

DURVAL.

Je ne puis vous répondre.... je suis trop ému.... trop touché.... Ah, Monsieur Desormeaux, si vous saviez l'étendue du service que vous me rendez!....

DESORMEAUX.

Mais ne suis-je pas heureux autant qu'honoré de pouvoir vous donner cette foible marque de zele & d'attachement?....

DURVAL, *après un moment de réflexion.*

Je ne dois plus rien vous cacher.... (*Il tire un manuscrit de sa poche.*) Ayant le plus pressant besoin d'argent, animé d'ail-

leurs, par toutes les critiques qu'on a faites de mon ouvrage, j'ai composé en huit jours un petit poëme satyrique contre tous ceux que j'ai soupçonnés mes ennemis. . .

DESORMEAUX.

En huit jours un poëme! . . .

DURVAL.

Ce genre odieux est si facile! il n'exige ni ordre, ni plan, ni raison; il ne faut pour s'y distinguer que de la raillerie, du fiel & de l'injustice. J'étois violemment aigri, je fis avec rapidité cet ouvrage indigne de mon caractere, & que désavouent mon cœur & ma raison. J'abjure un emportement dont vos sages conseils m'ont fait connoître l'imprudence & la noirceur. (*Il lui donne le manuscrit.*) Tenez, mon respectable ami, lisez cette méprisable production : je veux que vous soyez instruit de tout ce que je vous dois ; vous ne pouvez le savoir qu'en parcourant ce manuscrit ; alors vous goûterez véritablement la plus douce joie dont une belle ame soit susceptible, celle d'avoir ramené un cœur honnête à l'amour de ses devoirs & de la vertu.

DESORMEAUX, *jettant les yeux sur le manuscrit.*

Que vois-je! . . . Je connois cet ouvrage! . . . Leroux devoit l'acheter! . . .

DURVAL.

Oui. C'est à lui que je me suis adressé, sachant bien qu'il n'avoit ni vos principes, ni votre honnêteté. . . On ne pourroit vous offrir une satyre de ce genre, sans vous ou-

trager ; mais Leroux s'est facilement décidé à devenir mon complice : on m'a dit tout-à-l'heure de sa part, qu'il acceptoit ma proposition.... J'ai fait redemander mon ouvrage, avec l'intention de le lui renvoyer demain, après y avoir fait quelques changements. Mon bonheur m'a conduit chez vous; vos conseils ont éclairé mon esprit, persuadé mon cœur; votre amitié m'a tiré d'embarras; vous me conservez ma réputation, & vous m'épargnez enfin la douleur insupportable des remords affreux que m'auroit inspirés ma faute.

DESORMEAUX.

O, que je m'applaudis en effet d'avoir pu mériter votre confiance!.... Cet ouvrage... qui vous perdoit... je l'ai lu...

DURVAL.

Vous l'avez lu!

DESORMEAUX.

Combien il est indigne de vos talents, & de cette noblesse, de cette sensibilité qui vous distinguent!...

DURVAL.

Je le sens... Ce premier égarement m'entraînoit à mille autres, & me livroit à tous les emportements de la haine & de l'injustice... Vous avez banni de mon cœur ces noirs mouvements qui l'agitoient. Je ne puis songer, sans frémir, que j'étois au moment de perdre toutes mes vertus!... A présent je ne suis enflammé que du desir de me distinguer par l'équité, la modération & la générosité; je mettrai ma gloire à rendre jus-

tice à mes ennemis ; le noble orgueil de paroître impartial me les fera louer sans effort... Je m'éleve au-dessus d'eux, je ne puis les haïr... Hélas ! malgré cet absurde déchaînement, peut-être que leurs cœurs étoient faits pour la vertu !... Moi-même, sans un ami, qu'aurois-je été ?...

DESORMEAUX.

Quelles délicieuses émotions vous me faites éprouver ! Quel plaisir pur je goûte en voyant renaître dans cette ame si noble la paix, heureux fruit de la modération, & l'aimable & douce indulgence, compagne inséparable de la justice & de la générosité !... Mais mon neveu m'attend dans ma chambre, allons-lui rendre sa liberté, nous reprendrons ensuite une conversation si intéressante.

DURVAL.

Oui, mais nous commencerons par brûler ce manuscrit sur lequel je ne puis jetter les yeux sans rougir...

DESORMEAUX.

Ah, combien vous vous applaudirez un jour de cet estimable sacrifice !...

DURVAL.

J'en suis déjà récompensé par votre estime : allons, ne le différons plus..... venez...

DESORMEAUX.

Puissent tous les Auteurs éclairés sur leurs vrais intérêts, adopter à jamais ces nobles sentiments !... (*Ils sortent.*)

FIN.

LE VRAI SAGE,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES.



PERSONNAGES.

OPHÉMON, *Marchand retiré du commerce.*

VERCEIL, *fils d'Ophémon.*

RENAUD, *jeune Médecin, parent d'Ophémon.*

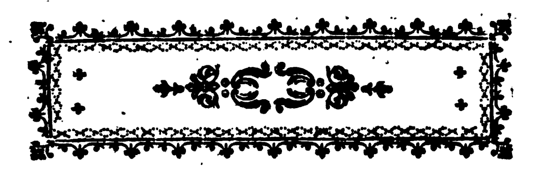
LE CHEVALIER, *voisin d'Ophémon.*

ANDRÉ, *jeune Paysan.*

PICARD, *Valet d'Ophémon.*

La Scene est en Champagne, dans le Château d'Ophémon.

LE



LE VRAI SAGE,

COMÉDIE.

On est heureux dès qu'on est sage.
M. le Cardinal de Bernis.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente un Château.

LE CHEVALIER, PICARD.

LE CHEVALIER.

LE bon-homme Ophémon n'est point ici?

PICARD.

Non, Monsieur; il est allé à la ferme voir ce pauvre Eustache qui a pensé mourir...

LE CHEVALIER.

Eustache, le pere de Collette?

PICARD.

Justement. Monsieur Renaud, un jeune

Médecin, parent de mon maître, l'a tiré d'affaire....

LE CHEVALIER.

Et Verceil, où est-il?

PICARD.

Avec Monsieur son pere...

LE CHEVALIER.

J'ai grande envie de le revoir, Verceil...

PICARD.

Cela est naturel, quand on a été élevés pour ainsi dire ensemble....

LE CHEVALIER.

Oui, mon oncle faisoit beaucoup de cas de la bonhommie d'Ophémon... qui d'ailleurs est fort instruit.... un penseur!...

PICARD.

Oh, c'étoit un digne Seigneur que Monsieur votre oncle! Mon maître l'a bien pleuré...

LE CHEVALIER.

Picard, parlez-moi un peu de Collette; est-elle toujours aussi jolie?

PICARD.

Ma foi, six mois de plus ne l'ont pas enlaidie, au contraire....

LE CHEVALIER.

Je me souviens que je la trouvois ravissante.... Je n'avois jamais rien vu.... Mais je crois bien que six mois de séjour à Paris rendent le goût un peu plus délicat....

PICARD.

On dit pourtant que les Parisiennes sont fardées : moi, je m'imagine que je n'aimerois pas cela; mais peut-être bien aussi qu'en

même-temps cela me feroit paroître après les Villageoises trop blêmes..... de façon que je ne gagnerois rien d'un côté, & que je perdrois de l'autre..... Ce seroit-là un mauvais marché.... Cela me rappelle que j'ai entendu dire une fois à Monsieur, que ce qui raffine trop le goût, finit par le gâter...

LE CHEVALIER.

Suivant cette maxime, le goût est ici dans toute sa pureté; car assurément je ne connois rien de moins raffiné que Messieurs les Champenois.....

PICARD.

Ah, j'entends Monsieur, je pense......

LE CHEVALIER.

Oui vraiment, le voilà...... (*Picard sort.*)

SCÈNE II.

LE CHEVALIER, OPHÉMON, VERCEIL, RENAUD.

LE CHEVALIER.

EH bon jour, Monsieur Ophémon... Bon jour, Verceil....

VERCEIL.

Vous ici!... Quelle agréable surprise!... (*Il s'avance pour l'embrasser.*)

LE CHEVALIER, *se recule doucement, ne l'embrasse point, & lui tend la main.*

Ravi de vous voir... véritablement...

VERCEIL, *à part.*

Quel froid accueil!...

OPHÉMON, *au Chevalier.*

Nous ignorions votre retour....

LE CHEVALIER.

Je ne suis arrivé que Dimanche.... & je ne compte pas faire un long séjour ici; jusqu'à ce que mon château soit arrangé, vous ne m'y verrez guere....

OPHÉMON.

Mais il est superbe.... & meublé avec une magnificence....

LE CHEVALIER.

Il n'est pas logeable.... je le fais abattre.

OPHÉMON.

Abattre?...

LE CHEVALIER, *en riant.*

... C'est un meurtre, n'est-ce pas?... Et ces jardins, objet de l'admiration de la Province, cette belle allée d'ormes, ces majestueux maronniers; je fais couper tout cela.... Ne suis-je pas bien impitoyable? Bien original sur-tout?

OPHÉMON.

Original! Oh non, ce n'est pas cela... Je ne trouve rien que de fort commun dans vos projets. Votre intention, Monsieur, n'est-elle pas de dépenser beaucoup d'argent pour faire une petite campagne d'un grand jardin?...

LE CHEVALIER.

Et justement, un jardin Anglois en un mot....

OPHÉMON.

Et de changer en *maisonnette* un vaste château?...

LE CHEVALIER.

Précisément....

OPHÉMON.

Eh bien, Monsieur, en tout cela vous vous conformez à la mode; on ne pourroit donc, sans injustice, vous accuser de singularité, puisque vous n'êtes qu'imitateur.... Mais, Monsieur Renaud, nous avons encore le temps de faire notre petite tournée dans le Village avant l'heure indiquée pour le prix de l'arc....

LE CHEVALIER.

Quelle tournée?...

RENAUD.

Nous allons visiter les pauvres malades...

LE CHEVALIER, *à Renaud.*

Fort bien pour vous, qui êtes Médecin; mais Monsieur Ophémon, que fait-il là?

RENAUD.

Monsieur, il paye les bouillons & les remedes que j'ordonne....

LE CHEVALIER.

Il me paroît tout simple de donner de l'argent; mais le porter soi-même....

RENAUD.

L'on en donneroit bien moins, si l'on se contentoit de l'envoyer.

VERCEIL.

En effet, il faut voir les malheureux, pour leur accorder le degré d'intérêt & de compassion dont ils sont dignes!...

LE CHEVALIER.

Ne difiez-vous pas qu'on tire de l'arc aujourd'hui ?...

VERCEIL.

Oui; mon pere donne un prix....

LE CHEVALIER.

Ah, j'en fuis charmé; je verrai cela....

OPHÉMON.

Monfieur le Chevalier veut donc bien me permettre de le quitter pour une heure feulement ?...

LE CHEVALIER.

Traitez-moi en voifin, je vous en prie, Monfieur Ophémon, point de compliments...

OPHÉMON.

Mon fils aura l'honneur de me remplacer, puifque vous le trouvez bon. Allons, Monfieur Renaud. (*Il fort, & M. Renaud le fuit.*)

SCENE III.

LE CHEVALIER, VERCEIL.

LE CHEVALIER.

Je ne connoiffois pas ce Monfieur Renaud...

VERCEIL.

Il a exercé la médecine à Lyon pendant deux ou trois ans avec fuccès; il a defiré s'établir à Paris, & mon pere lui en a fa-

cilité les moyens : par reconnoissance, il est venu passer six semaines ici.

LE CHEVALIER.

Votre pere fait un très-digne usage de sa fortune.... Mais, Verceil, j'ai mille questions à vous faire après une absence de sept mois..... Vous ne me parlez point de Collette.... Ah, ah, vous rougissez; eh bien, vous l'aimez donc toujours?....

VERCEIL.

Comment aurois-je pu changer en si peu de temps?....

LE CHEVALIER.

Si peu de temps! sept mois!... Vous avez des idées bien provinciales sur la durée d'une passion.... Et Collette, enfin, est-elle instruite de votre amour?....

VERCEIL.

Vous allez vous moquer de moi... Mais vingt fois j'ai formé le projet de lui en parler, & je n'en ai jamais eu la hardiesse...

LE CHEVALIER.

En effet, la fille d'un fermier, une paysanne de seize ans, est une personne très-imposante.

VERCEIL.

Mais, oui; car l'innocence & la vertu le sont toujours. D'ailleurs, la condition de Collette n'a rien de méprisable, pour moi, sur-tout, puisque ma naissance n'est pas plus distinguée que la sienne...

LE CHEVALIER.

L'amour vous rend bien modeste... Cependant vous devez observer entre vous &

Collette, une petite différence; c'est que vous aurez un jour cent mille livres de rentes!...

VERCEIL.

Il faut être bien humble d'ailleurs, pour ne s'enorgueillir que de cet avantage...

LE CHEVALIER.

Comment, bien humble?

VERCEIL.

Mais oui; celui qui regarderoit sa fortune comme le vrai moyen de réussir, assurément ne compteroit guere sur les agréments de son caractere & de son esprit...

LE CHEVALIER.

Vous avez des sentiments tout-à-fait romanesques; & réellement, mon cher Verceil, vous étiez né pour aimer une bergere.... Mais, plaisanterie à part, je veux vous servir dans vos amours champêtres. Dites-moi, ne venez-vous pas à Paris l'hyver prochain?

VERCEIL.

Oui, c'est le projet de mon pere. J'en suis fâché, je l'avoue; je m'éloignerai à regret d'ici... J'ai été élevé dans cette Terre, je ne l'ai jamais quittée...

LE CHEVALIER.

Et vous n'avez nulle curiosité de voir Paris?...

VERCEIL.

Pas la moindre...

LE CHEVALIER.

Oh! j'en sais bien la raison.... Mais si je vous disois que j'imagine un moyen très-facile de faire venir Collette à Paris?...

VERCEIL.

Cela est impossible...

LE CHEVALIER.

Je suis sûr de mon fait...

VERCEIL.

Mais comment?...

LE CHEVALIER.

Ah, voilà mon secret. Vous avez de la tendresse, & moi du génie & de la discrétion; car vous ne saurez mon moyen que lorsqu'il aura réussi...

VERCEIL.

Mais ne plaisantez-vous point?...

LE CHEVALIER, *d'un air très-sérieux.*

Fi donc, sur une affaire de cette importance, une affaire de cœur.

VERCEIL.

Je ne sais, vous avez rapporté de Paris un certain air, un ton... qui vous rendent bien différent de ce que vous étiez...

LE CHEVALIER, *en souriant.*

Mais véritablement je crois bien que je suis un peu changé...

VERCEIL.

Oh, beaucoup...

LE CHEVALIER.

Vous m'effrayez... Aurois-je entiérement perdu cette aisance, cette grace *Champenoise* dont je suis toujours cependant le sincere admirateur?...

VERCEIL.

Ah, j'aime mieux ce langage : jusqu'ici j'ignorois si vous parliez sérieusement ou non, à présent je n'ai plus de doute...

LE CHEVALIER.

Vous prenez mes discours pour un persifflage, peut-être ?... Quelle folie !.. Je ne suis qu'un bon-homme, n'est-ce pas ?....

VERCEIL.

Je crois, en effet, que vous avez la prétention de le paroître...

LE CHEVALIER, *éclatant de rire*.

La prétention, voilà le mot.... (*Très-sérieusement.*) Oui, c'est-là ma *prétention*.... Je n'en ai point d'autre.....

VERCEIL.

Je dois le penser ; car ainsi qu'un bon-homme, vous renoncez à toute finesse, & vous vous montrez tel que vous êtes.

LE CHEVALIER.

Comment, Verceil... vous prenez votre revanche, je crois.... Eh bien, je vous le prédis, vous aurez *du trait* dans l'esprit... & beaucoup... A présent, parlons sérieusement. (*D'un ton grave & important.*) Au vrai, je desire infiniment... mais je dis infiniment, de vous voir établi à Paris. Votre pere vous a donné une très-bonne éducation... Cet Abbé, cet homme qui vous a élevé, avoit du mérite.... & vous avez parfaitement répondu à ses soins. Vous pouvez jouir à Paris d'une existence très-agréable.... & j'ai déja prévenu tous mes amis sur votre personnel... En un mot, je me chargerai de vous produire... Mais il faut que votre pere ait une excellente maison... Dans votre position, c'est une chose indispensable... Ayez beaucoup de chevaux,

des loges à tous les spectacles, jouez gros jeu ; & je vous promets les liaisons les plus brillantes, & tous les agréments dont je jouis moi-même.

VERCEIL.

Qu'appellez-vous des *liaisons brillantes?*

LE CHEVALIER.

Mais, cela s'entend... des liaisons avec des personnes distinguées par leur rang & leur naissance.

VERCEIL.

Avec celles qui le sont par leurs vertus & leur esprit, voilà ce qu'on doit desirer...

LE CHEVALIER, *d'un ton méprisant.*

Fort bien... Cependant, mon cher Verceil, dans votre situation... il seroit flatteur.......

VERCEIL.

Quoi, d'être admis dans la société la plus brillante? A la bonne heure, si je devois cette faveur à mon mérite personnel ; mais quand je ne pourrai l'attribuer qu'à un souper & à de folles dépenses, j'en serai très-peu flatté... Non, non, je ne ferai des avances à l'homme au-dessus de moi, & je ne desirerai l'honneur de me lier avec lui, qu'autant qu'il me paroîtra aimable. Celui qui, dans mon état, se laisse tourner la tête par un beau nom, mérite en effet de n'être recherché que pour sa fortune. Je n'aurai point ce ridicule, je l'espere, ni l'absurde extravagance de me ruiner par des bassesses.

LE CHEVALIER.

Toute cette philosophie-là cédera au

desir de vous produire dans la bonne compagnie...

VERCEIL.

La bonne compagnie!... Je la rechercherai sans doute; mais un cercle unique ne la renferme pas, elle est par-tout où l'on trouve les mœurs, l'esprit & le goût.

LE CHEVALIER.

L'air de Paris vous fera bientôt changer d'opinion.

VERCEIL.

Je ne nierai point que Paris ne puisse gâter un jeune homme... mais je crois, en même-temps, qu'un esprit sain peut conserver en tous lieux du bon sens & de la raison...

SCENE IV.

LE CHEVALIER, VERCEIL, PICARD.

PICARD.

MONSIEUR Ophémon m'envoye demander à ces Messieurs s'ils veulent venir voir tirer de l'arc?

VERCEIL.

Va-t-on commencer?

PICARD.

Dans une demi-heure, & déja l'on s'assemble sur la place; le coup d'œil est charmant...

LE CHEVALIER.

Allons-y, Verceil ?...

VERCEIL.

Volontiers, je vous ſuis. (*Ils ſortent.*)

PICARD, *ſeul.*

Pardi, M. le Chevalier n'a pas profité de ſon voyage, toujours !... Il étoit gracieux, affable ; à préſent ce n'eſt plus cela... Il a un air ſi fier, ſi ricanneur !... Il n'a guere d'eſprit, je le parierois ; car il n'y a qu'un petit génie qui puiſſe changer comme cela du bien en mal, en ſept mois !... Mais quelqu'un vient ; comment, c'eſt André !

SCENE V.

PICARD, ANDRÉ.

PICARD.

ANDRÉ, par quel haſard n'êtes-vous pas ſur la place ?

ANDRÉ.

Oh, j'ons du temps... ça ne commencera qu'au coup de douze heures, & j'entendrons l'horloge d'ici. Dites-moi, M. Picard, par où loge M. le Médecin ?

PICARD.

Quoi donc, avec ce gros viſage fleuri, veux-tu l'aller conſulter ?

ANDRÉ.

Nenni, je n'en ons pas beſoin, & j'en

sommes quasiment fâché, puisqu'il baille, dit-on, les ordonnances gratis.

PICARD.

Pardi oui, c'est désagréable de ne pas avoir quelques bonnes maladies, pour profiter de cela!...

ANDRÉ.

Dame, sûrement; je n'avons qu'à être pris après son départ, ça seroit guignonnant pour le coup...

PICARD.

Mais enfin, qu'as-tu donc à lui dire?

ANDRÉ.

Je voulons le remarcier....

PICARD.

Et de quoi?...

ANDRÉ.

De la guérison d'Eustache... Oh, queu miracle il a fait là!... Eustache qu'a été si moribond, eh ben le vlà sur ses deux pieds comme si de rien n'étoit... Y vient d'arriver avec Collette pour voir la fête...

PICARD.

Mais Eustache ne t'est rien?...

ANDRÉ.

Hélas non... Pas moins, c'est le pere à Collette...

PICARD.

Ah, ah, j'entends... Collette t'a touché le cœur?

ANDRÉ.

Pour l'amour de Dieu, M. Picard, n'ébruitez pas ça... Eustache est un richard;

moi, je n'avons rien, voyez-vous; faudra peut-être que je renoncions à Collette....

PICARD.

Parle-moi confidemment; t'aime-t-elle?

ANDRÉ.

Vous ne jaserez pas?....

PICARD.

Non, je te le promets. Je ne veux que te rendre service auprès de mon maître; ainsi ne crains rien.

ANDRÉ.

Eh bien, je vous dirons tout.... Vla comme ça vint: je sommes voisins d'Eustache; & voyant Collette si gentille, j'avions toujours queuque raison pour aller chez eux, tantôt pour une chose, tantôt pour une autre... *Voisin, je venons prendre une pelletée de braise... Voisin, je venons allumer not' lampe...* ça durit tout l'hyver... & puis l'été vinrent les danses sous le grand orme... Je dansions toujours avec Collette, je n'osions l'y parler, mais je la regardions de tous mes yeux, & je m'avisai qu'a rougissoit drès que je la fisquais tant seulement deux minutes... Je me dis à part, moi, que c'étoit bon signe, & vla que ça me déniaisa.... Ma fine, je risquâmes le paquet, & je l'y glissai queuques petits mots d'amourette... A fit l'étonnée... *Allons donc, M. André, vous voulais rire... Non pardine, Mamselle Collette!*... Là-dessus a devint pensive, & pis

a me dit : *Ne m'en parlez pus*, *mais parlez à mon pere*; & a me quitta. Depuis ce temps, alle est toute férieuse, alle me fuit; pourtant n'gnia que ses pieds qui m'évitons, car a me cherche avec les yeux.... & je nous parlons sans mot dire... Je vois ben qu'a pense à moi; & de la trouver si prudente & si sage, n'a fait que redoubler mon amiquié... Vla, M. Picard, où j'en sommes...

PICARD.

Et tu n'oses t'adresser au bon-homme Eustache?...

ANDRÉ.

Non... car s'y me refuse, ça me tuera...

PICARD.

Sois tranquille, j'intéresserai mon jeune maître en ta faveur...

ANDRÉ.

Ah, queu bonne pensée!.. Not' jeune Seigneur est si humain!... & pis je crois qui veut du bien à Collette...

PICARD.

Paix; n'entends-je pas l'horloge?...

ANDRÉ.

Vrament oui...

PICARD.

Allons sur la place; as-tu ton arc?

ANDRÉ.

Oui, je l'ons laissé à la porte... Oh, que je voudrions gagner le prix; car sûrement Collette serait ben-aise de me voir le pus habile!...

PICARD.

Et vive l'amour, dit-on, pour donner de l'adreffe!... Viens, mon garçon. (*Ils fortent.*)

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

OPHÉMON, RENAUD.

OPHÉMON.

LA joie naïve de tous ces bons Villageois me fait un plaisir!....

RENAUD.

Celle d'André sur-tout est bien vive....

OPHÉMON.

Cela est tout simple; il a remporté le prix, il est le héros de la fête!....

RENAUD.

Que vous devez jouir de tout cela!.... Quel bonheur peut se comparer à celui d'un homme riche & bienfaisant qui vit dans sa Terre!....

OPHÉMON.

Ces délicieuses jouissances d'une ame sensible, vous pourrez les goûter dans votre état, mon cher Renaud; conservez cette précieuse humanité; sans elle, le Médecin le plus habile ne remplit qu'imparfaitement ses obligations sacrées. Il doit plaindre les maux qu'il entreprend de guérir; c'est la compassion qui le conduira chez le pauvre dénué de secours; c'est elle

qui peut seule lui faire mettre en usage toutes les ressources de son art, & le préserver d'une coupable négligence, ou d'une décourageante dureté; c'est ce tendre mouvement qui saura lui découvrir les moyens de consoler, de fortifier ses malades, & de ranimer l'espérance au fond d'un cœur abattu par la crainte, & flétri par la tristesse !.... Quelle profession sublime, lorsqu'elle est dignement exercée !.... Est-il un dévouement plus héroïque que celui de consacrer ses talents, ses veilles & sa vie à l'humanité souffrante ?.... La charlatannerie, la pédanterie, & une ridicule présomption, n'ont que trop souvent fait mépriser ce noble état; mais un Médecin habile, compatissant, & qui chérit tous ses devoirs, est sans doute l'objet le plus respectable, & celui qui mérite le mieux la reconnoissance & l'admiration de tous les hommes.

RENAUD.

Votre générosité m'a procuré les moyens d'embrasser l'état que je préférois à tout autre, & vos conseils m'apprennent comme je puis m'y distinguer. Croyez, Monsieur, que vos leçons & vos bienfaits ne s'effaceront jamais de mon souvenir...

OPHÉMON.

Je compte sur votre amitié, mon cher Renaud; & le plaisir que j'éprouverai en vous retrouvant à Paris, adoucira beaucoup le regret que j'aurai de quitter cette agréable retraite.

RENAUD.

Vous partirez sur la fin de l'Automne?

OPHÉMON.

Oui, & certainement je ne puis faire un plus grand sacrifice à mon fils; car c'est pour lui seul que je me décide à renoncer aux douceurs d'une vie si douce & si tranquille. Sa premiere jeunesse s'est écoulée loin du tumulte & de la corruption; mais avec la fortune qu'il doit avoir, il est impossible qu'il ne vive pas un jour dans le grand monde : il faut donc le lui faire connoître; je veux du moins observer sa conduite, lui servir de guide dans les premiers moments de son début, & lui choisir une femme estimable. Je suis vieux; si je différois plus long-temps, je ne pourrois plus peut-être exécuter des projets qui me sont si chers. Voilà, mon ami, les raisons qui m'empêchent de différer mon départ.

RENAUD.

Il me semble que Monsieur votre fils est affligé de cette prompte résolution...

OPHÉMON.

Je le crois : il a les vertus & les goûts simples qui font aimer la campagne. Mais d'ailleurs, je soupçonne qu'une cause secrete contribue encore à l'attacher ici.

RENAUD.

J'ai la même idée, je vous l'avoue; & Collette est si singuliérement jolie!

OPHÉMON.

Je suis persuadé qu'il en est amoureux...

RENAUD.

Et je ne doute pas que le Chevalier ne soit son rival, ou ne le devienne; car il m'a paru tout-à-l'heure extrêmement frappé de la figure de cette jeune fille...

OPHÉMON.

J'entends mon fils; je veux absolument m'expliquer avec lui.

RENAUD.

Oui; le voici... Je vous laisse..., (*Il sort.*)

OPHÉMON.

Verceil est sincere; je suis sûr qu'il répondra sans déguisement à toutes mes questions.

SCENE II.

OPHÉMON, VERCEIL.

OPHÉMON.

APPROCHEZ, mon fils. Je desire m'entretenir avec vous, & profiter du moment où nous sommes seuls. D'abord, dites-moi ce que vous pensez du Chevalier: les bontés & l'amitié de son respectable oncle pour moi, formerent entre ce jeune homme & vous, une liaison sur la solidité de laquelle je n'ai jamais compté; & vous voyez, Verceil, que je ne me trompois pas...

VERCEIL.

Il est vrai, mon pere, que le Chevalier est absolument changé pour moi. Au-lieu de cette confiance, de cette amitié qu'il me témoignoit, je ne trouve plus en lui que de la morgue, de la froideur, & un air de moquerie ou de protection qui me blesse & me glace.

OPHÉMON.

Le Chevalier n'a point de caractere; il a peu d'esprit, & toute la puérile vanité des gens bornés; je vous l'avois prédit, qu'il rougiroit un jour d'avoir donné le titre de son ami intime à un homme sans naissance. Il vous le fait sentir, il vous afflige & vous humilie peut-être; voilà, mon fils, l'inconvénient de s'attacher aux personnes d'un rang au-dessus du nôtre, quand elles n'ont pas les qualités & l'esprit qui peuvent seuls nous empêcher de craindre les caprices & l'inconstance d'un méprisable & frivole orgueil.

VERCEIL.

Assurément, mon pere, grace aux principes que je vous dois, je suis bien certain de ne jamais rougir de ma naissance; cependant, je ne pourrois supporter le dédain, tel injuste qu'en fût la cause. Dois-je donc, pour l'éviter, m'imposer la loi de ne vivre jamais qu'avec des gens de mon état?

OPHÉMON.

Non. Toute personne estimable qui vous accueillera, méritera d'être recherchée par

vous, tel que soit son rang. N'oubliez jamais que vous êtes le fils d'un Marchand, que vous ne devez votre fortune qu'à un concours inoui de circonstances heureuses: soyez modeste, ayez une maison agréable & un bon souper; mais n'affichez ni le faste, ni la magnificence; si votre opulence paroît vous enivrer, elle vous rendra ridicule & méprisable. A l'égard de votre conduite avec les gens de qualité, j'ai sur-tout une chose à vous prescrire; c'est de les traiter toujours avec la plus exacte politesse: voilà le seul moyen de mériter leurs égards; trop d'aisance & de liberté, loin de vous élever jusqu'à eux, vous feroit bientôt sentir la distance que vous auriez cru rapprocher, en vous attirant de leur part une sorte de familiarité grossiere, à laquelle vous ne pourriez répondre, sans vous oublier tout-à-fait, & sans les offenser.

VERCEIL.

Je sens, mon pere, combien la modération & la simplicité sont des qualités nécessaires, sur-tout dans ma situation; vous daignerez toujours être mon guide, & je me flatte qu'avec de telles instructions, je ne pourrai jamais m'égarer. Mais je suis bien jeune, je n'ai que dix-huit ans; la premiere vertu de mon âge, vous me l'avez dit souvent, c'est la méfiance de soi-même; celle-là seule peut nous conserver toutes les autres.... Pourquoi m'exposer sitôt aux dangers du monde?... avant que ma raison soit entiérement perfectionnée?...

OPHÉMON.

Ces modeſtes craintes font honneur à votre caractere; mais ſont-ce là, mon fils, les ſeuls motifs du regret que vous éprouvez de quitter la Champagne?.... Pourquoi rougiſſez-vous?...

VERCEIL.

Je me plais ici, mon pere, je l'avoue....

OPHÉMON.

On prétend (& j'ai peine à le croire) que Collette ſur-tout vous y attache.... J'ai trop bonne opinion de vos mœurs & de votre probité, pour pouvoir me perſuader facilement que vous ayez l'infâme projet de ſéduire une jeune fille modeſte & vertueuſe, & de déshonorer une honnête famille; vous le fils du Seigneur de ces reſpectables gens; vous, fait pour être leur protecteur, & pour donner l'exemple ici!...

VERCEIL.

Hélas, je n'ai point de projet.... Je reſpecte ſon innocence.... mais je n'ai pu réſiſter, j'en conviens, aux charmes ſéduiſants de ſa figure....

OPHÉMON.

Comment la raiſon n'a-t-elle pas triomphé d'une fantaiſie coupable, qui ne peut que vous avilir?...

VERCEIL.

M'avilir?... Et pourquoi?... Les vertus & la beauté ne juſtifient-elles pas l'amour?...

OPHÉMON.

OPHÉMON.

Quoi donc ? Formeriez-vous le dessein d'épouser Collette ?

VERCEIL.

Je vous le répete, mon pere, je n'ai point de projet.... Mais enfin nulle distance réelle ne se trouve entre Collette & moi. Un Bourgeois pourroit-il se déshonorer en épousant la fille d'un honnête Laboureur ?... Elle est belle, elle est sage ; si je l'aime, si j'en suis aimé, quelle cause aux yeux de la raison la rendroit indigne de moi ?

OPHÉMON.

Son défaut d'éducation.... Et voilà l'inégalité la plus remarquable & la plus réelle qui puisse exister entre les hommes. Nous devons respecter les distinctions établies dans la société ; c'est l'orgueil plutôt que la philosophie qui les dédaigne ; le vrai Sage les reconnoît toutes, il est ami de l'ordre, observateur exact des bienséances, & jamais il ne paroîtra mépriser les droits de la naissance & du rang. Je sais bien que la noblesse n'est qu'un avantage d'opinion ; aussi n'exige-t-elle de moi qu'un hommage extérieur, une vaine formule aussi frivole qu'elle : mais la supériorité véritable qui subjugue l'estime, imprime le respect, est celle que peuvent donner l'esprit, l'instruction & les talents, une bonne éducation enfin qui rapproche les distances les plus éloignées, par l'attrait de la conversation, lien le plus doux & le plus utile qui puisse réunir les hommes. Cet avantage, que vous pos-

sédez, mon fils, & qui n'est ni de mode, ni de convention, vous assure celui d'être admis par-tout, &, préjugés à part, vous rend l'égal de tout être pensant & raisonnable. Vous voyez donc quelle disproportion réelle existe entre vous & Collette? ... Dites-moi, choisiriez-vous pour votre confident & votre ami, un homme de la plus profonde ignorance, dénué d'instruction, de lumieres, & grossier par son langage comme par ses manieres? Non, sans doute. Et pensez-vous que le choix d'un femme soit moins important? Elle, destinée à ne jamais vous quitter; elle, dont les vices ou les vertus causeront votre déshonneur ou feront votre gloire; elle enfin, qui doit élever vos enfants? .... Malheur à celui qui, pour former cette chaîne éternelle & respectable, ne considere que les charmes passagers de la figure! le repentir le plus amer, & le juste mépris du monde, le puniront bientôt d'une si coupable folie! ... Mais on vient nous interrompre; nous reprendrons cet entretien.

SCENE III.

OPHÉMON, VERCEIL, PICARD.

PICARD, *à Ophémon.*

MONSIEUR, le bon-homme Eustache demande à vous parler....

OPHÉMON.

Que me veut-il ?...

PICARD.

Je n'en sais rien, Monsieur ; mais il a l'air bien triste : & je viens de rencontrer tout-à-l'heure Collette toute en larmes....

OPHÉMON.

Où est Eustache ?...

PICARD.

Sur la terrasse....

OPHÉMON.

Allons, j'y vas... (*Il sort.*)

SCENE IV.

VERCEIL, PICARD.

VERCEIL.

Ecoutez, Picard.... Collette vous a-t-elle parlé ?...

PICARD.

Oh, oui... je suis son confident....

VERCEIL.

Comment !... Eh bien ?... que vous a-t-elle dit ? pourquoi pleuroit-elle ?...

PICARD.

Ah ! cela, je l'ignore ; elle n'a jamais voulu m'apprendre la cause de son chagrin...

VERCEIL.

Mais ses confidences ?...

PICARD.

Vous y êtes plus intéressé que vous ne pensez, Monsieur...

VERCEIL, *troublé.*

Que voulez-vous dire?...

PICARD.

Vraiment oui; elle ne m'a tout avoué, que parce qu'elle sait que vous avez des bontés pour moi, & que je lui ai promis ma protection...

VERCEIL, *vivement.*

Achevez donc, Picard...

PICARD.

Je vas vous conter des folies..... La pauvre fille a la tête tournée... Quoique ça, elle est innocente & simple comme l'enfant qui vient de naître....

VERCEIL, *avec impatience.*

Mais au fait...

PICARD.

Eh bien, c'est que son petit cœur s'est donné....

VERCEIL, *très-ému.*

Elle aime?....

PICARD.

Oh, si vous saviez comme elle a rougi pour convenir de cela!.... Comme elle tortilloit son tablier avec une petite moue plus gentille!... les yeux baissés, & des grosses larmes qu'on voyoit reluire à travers ses grandes paupieres noires.... Je ne l'ai jamais trouvée si jolie!... elle étoit à peindre...

VERCEIL.

Et... vous a-t-elle nommé... celui?...

PICARD.

Nommé!... Oh, elle n'auroit pas prononcé ce nom-là pour un Royaume.... Je l'interrogeois, & elle répondoit seulement de temps en temps, entre ses dents, & bien bas: *Oui, Monsieur Picard... C'est vrai, Monsieur Picard.... En vous remerciant, Monsieur Picard.*

VERCEIL.

Enfin....

PICARD.

Enfin, Monsieur, vous voulez connoître l'amoureux, n'est-ce pas? Ma foi, elle n'est pas de mauvais goût... C'est le jeune André...

VERCEIL.

André!...

PICARD.

Justement, celui qui a gagné le prix aujourd'hui, un grand gaillard bien découplé, & le plus joli garçon du Village; d'ailleurs, bon enfant, bien sage, bien rangé... n'allant jamais au cabaret, travaillant du matin au soir pour faire vivre une vieille grand'mere & deux sœurs qui sont à sa charge, & auxquelles il donne tout ce qu'il gagne; avec cela toujours de belle humeur, & aimant Collette de toute son ame.

VERCEIL, *sortant d'une profonde rêverie.*

Vous êtes sûr qu'elle aime André?

PICARD.

Oh, pardi, très-sûr.... & elle se flatte, Monsieur, ainsi qu'André, que vous voudrez bien protéger leurs amours...

VERCEIL.

J'entends le Chevalier; allez, Picard, & dites à Collette que je m'occuperai du soin de son bonheur.

PICARD.

Grand merci, Monsieur, je m'en vais porter cette joyeuse nouvelle à nos amoureux... (*Il sort.*)

VERCEIL, *seul.*

Elle aime André! un paysan!... Elle pleuroit, dit Picard!..... André sans effort a gagné son cœur, tandis que mes soins n'étoient pas même remarqués!... Ah, je le vois; sans la conformité des esprits, l'amour ne peut exister!..... Moi-même je m'abusois sur mes sentiments!... Heureux de reconnoître une si dangereuse erreur avant qu'elle ait pu m'égarer!....

SCENE V.

LE CHEVALIER, VERCEIL.

LE CHEVALIER.

Ah, Verceil, je vous cherchois.....Je me suis occupé de vous depuis que je vous ai quitté.... J'ai vu Collette, je lui ai expliqué le projet que j'ai formé pour

la faire venir à Paris; mais il faudra que vous lui parliez, car cette petite fille est aussi simple & aussi niaise qu'elle est jolie, &...

VERCEIL.

Laissons cela, je vous en prie, je ne pense plus à Colette; mon pere m'a fait sentir les inconvénients de cette coupable fantaisie, & j'y renonce de très-bonne foi....

LE CHEVALIER.

Réellement?....

VERCEIL.

Rien n'est plus vrai...

LE CHEVALIER.

Eh bien, dans ce cas, Colette ne viendra à Paris que pour moi, & je me charge de la consoler de votre changement.....

VERCEIL.

Son pere, soyez-en sûr, ne consentira point à son départ...

LE CHEVALIER.

Je compte bien aussi me passer de son consentement.....

VERCEIL.

Quoi, prétendez-vous enlever Colette?..

LE CHEVALIER.

Enlever, vous me faites rire.... ce mot ne peut s'appliquer à une petite créature de cet état... On enleve une fille de qualité, mais on *emmene* une paysanne....

VERCEIL.

Fort bien; selon vous, la violence change de nom lorsqu'elle n'est employée que contre le foible?.... J'avoue que dans ce cas pré-

cisément, il me semble que cet abus de la force, & cet espoir de l'impunité, lui donnent un caractere de bassesse, qui en augmente l'atrocité... ...

LE CHEVALIER.

Vous prenez tout au tragique... Collette n'est point faite pour vivre dans une chaumiere; je veux la produire & faire sa fortune: sont-ce là de si grands crimes?.... D'ailleurs, par les mesures que je prendrai, son pere n'aura plus de droits sur elle; je la ferai inscrire à l'Opéra en qualité de danseuse... ...

VERCEIL.

Danseuse!... Collette!... Mais c'est une plaisanterie; comment la recevroit-on?... Elle ne sait pas danser...

LE CHEVALIER.

N'importe, cela se fait tous les jours; c'est un moyen très-ingénieux qu'on a trouvé, pour soustraire une jolie fille à l'autorité fantasque de parents obscurs... un bon Bourgeois trouveroit bien moyen de se remettre en possession de ses droits; mais cette possibilité existe-t-elle pour un pauvre rustre, aussi ignorant que grossier, & relégué pour toujours au fond de sa cabane?...

VERCEIL.

Non, je ne puis croire que vous me parliez sérieusement.

LE CHEVALIER.

Je vous donne ma parole d'honneur que je ne plaisante point... Cet usage de faire inscrire à l'Opéra des petites filles qui ne

savent point danser, est parfaitement établi, & cela, comme je vous le disois, dans la vue de les délivrer des poursuites de leurs parents. Moi, qui vous parle, j'ai fait recevoir deux danseuses qui n'ont jamais fait deux pas de rigodon dans toute leur vie; l'une est la fille d'une laitiere, & l'autre d'une loueuse de chaises.... toutes deux âgées de quinze ans, & très-jolies, quoique cependant moins piquantes & moins fraîches que Collette...

VERCEIL.

Et quoi, le Gouvernement souffriroit que le vice & la rébellion filiale eussent un asyle assuré, un refuge impénétrable à l'autorité paternelle? Une jeune infortunée de quinze ans, une enfant égarée par un infâme séducteur, s'y laissera conduire, & sa malheureuse mere ne pourra l'en arracher?... Non, s'il est vrai qu'un abus si vil & si honteux puisse exister, il est trop révoltant, il viole trop évidemment les droits les plus sacrés de la nature, pour n'être pas réprimé tôt ou tard.

LE CHEVALIER.

Vous oubliez, sans doute, *Monsieur de Verceil*, que cette énergique déclamation m'attaque personnellement : il est vrai que tout *ce pathos* n'est fait ni pour me choquer, ni pour me convertir; mais, par l'intérêt que je vous conserve, j'aime à croire que l'usage du monde vous ôtera cette pédanterie de college, & vous rendra plus mesuré dans vos discours.

VERCEIL.

Trop de chaleur a pu m'emporter; j'apprendrai, peut-être, à ne pas m'y livrer impunément; mais je conserverai, je l'espere, le sentiment qui me l'inspire.

LE CHEVALIER.

Il faut sur-tout acquérir une connoissance qui pourra vous tenir lieu de beaucoup d'autres, & vous épargner quelques fâcheux désagréments... Apprenez donc à ne point oublier à qui vous parlez... & qui vous êtes.

VERCEIL.

Je m'en souviens toujours, & n'en rougis jamais. Je suis le fils d'un Marchand, qui, par ses talents, ses travaux & sa probité, a su acquérir une fortune considérable, & dont la modération, la bienfaisance, ont mérité l'estime publique, & même ont anéanti cette envie secrete & basse que trop souvent la Noblesse orgueilleuse & pauvre porte au bonheur d'un parvenu. Ainsi, Monsieur, quand le ressentiment & la colere ne me reprocheront que ma naissance, je serai à l'abri de leurs insultes, & de toute humiliation. Le sang qui m'a donné la vie, n'est pas illustre, mais il est pur, du moins; il a transmis dans mon cœur le goût des mœurs, l'amour de la vertu, & l'horreur du vice & des mauvais principes.

LE CHEVALIER.

Ah ça, *Monsieur de Verceil*, ceci devient trop plaisant, trop comique, pour que je puisse m'en fâcher... Vous avez une *abondance* & une emphase véritablement sur-

prenantes ! Je ne suis pas de votre force, à beaucoup près ; mais je vous avoue bonnement que je ne me ressouviens pas d'un mot de vos longues tirades, si ce n'est que vous avez *le sang pur*, & une invincible horreur, & une extrême compassion pour les jolies danseuses de quinze ans... *ces jeunes infortunées*, comme vous les appellez !... Cela est charmant !... charmant !... Parbleu, vous aurez un prodigieux succès à Paris, avec ce ton-là ; que de réforme vous allez faire !... Il n'y aura plus de *jeunes infortunées*, je prévois cela ; nous autres pervertis, nous serons bafoués, chassés honteusement... Pour ma part, je suis déja battu d'une rude maniere... Le parti de la retraite est le seul qui me reste, aussi prudemment je vais le prendre... Adieu, mon cher Verceil, sans rancune, je vous assure ; car vous m'avez donné une trop bonne histoire à conter, pour ne pas vous pardonner la singularité de la chose... (*Il fait quelques pas pour s'en aller.*)

VERCEIL, *à part.*

Comment cette froide & puérile ironie a-t-elle jamais pu paroître mordante ou spirituelle ?



SCENE VI.

OPHÉMON, LE CHEVALIER, VERCEIL.

OPHÉMON, *arrêtant le Chevalier.*

De grace, Monsieur le Chevalier, ayez la bonté de m'accorder un moment d'entretien.

LE CHEVALIER.

De quoi s'agit-il, Monsieur Ophémon?

OPHÉMON.

D'une chose dont je ne prendrois pas la liberté de vous parler, si mon fils n'y sembloit intéressé. Mon fermier Eustache vient de me dire que vous aviez proposé à Collette de l'emmener à Paris, & de la faire entrer à l'Opéra, en ajoutant que mon fils vous avoit prié de vous mêler de cette affaire...

VERCEIL.

Moi, mon pere? Je me flatte que vous n'en croyez rien. Monsieur le Chevalier a fait cette étrange proposition sans me consulter; je ne lui ai pas caché, lorsqu'il me l'a communiquée, mes sentiments à cet égard.

LE CHEVALIER, *embarrassé.*

Je vous proteste que je n'ai compté faire qu'une plaisanterie!... Il est inoui que cette petite fille ait pris l'allarme sur un mot que je lui ai dit en passant... de gaieté... de

légéreté ; je n'ai pas mis la moindre importance à tout cela... même avec vous, Verceil, tout-à-l'heure, je m'amusois à vous tourmenter ; mais au vrai, ce n'étoit qu'un badinage... je vous le jure ; car au fond, je pense absolument comme vous. Je vous prie, Monsieur Ophémon, rassurez Collette & son pere sur mes prétendus mauvais desseins. Adieu, Monsieur Ophémon, je reviendrai avant mon départ, savoir de vos nouvelles... Verceil, nous chasserons ensemble, au moins une fois, j'espere..... (*Il fait quelques pas, Ophémon veut le reconduire.*) Eh bien, vous moquez-vous ? de grace, ne prenez pas garde à moi ; entre amis & voisins, les compliments doivent être bannis... Adieu, mon cher Verceil. (*Il sort.*)

SCENE VII & derniere.

OPHÉMON, VERCEIL.

VERCEIL.

Enfin, du moins il sent ses torts, puisqu'il voudroit les désavouer ; c'est votre présence respectable, mon pere, qui l'en a fait rougir ; je suis fâché que vous ne lui ayez pas fait une petite leçon...

OPHÉMON.

Elle auroit été déplacée. A ceux qui ne nous font rien, nous n'en devons donner que par notre exemple.

VERCEIL.

Mais, mon pere, oserois-je vous demander si Collette a pensé que la proposition du Chevalier vînt de moi?

OPHÉMON.

Non; ni elle, ni son pere ne l'ont pu croire, d'autant mieux que le Chevalier n'a parlé que pour son compte, & ne vous a nommé qu'à la fin de l'entretien, & sans dire que vous fussiez amoureux de Collette. Cette jeune fille a reçu sa proposition avec les larmes de l'innocence outragée & le plus grand mépris; & au même instant elle a tout avoué à son pere....

VERCEIL.

J'ai découvert qu'elle aime André; permettez-moi, mon pere, de donner au jeune homme deux mille écus, afin qu'Eustache consente à leur union.

OPHÉMON, *embrassant son fils.*

Je vous reconnois, mon fils!.... Vous ne pouvez faire une plus digne action, & vous en serez récompensé par le bonheur de deux honnêtes familles.... & par la douce satisfaction que cette générosité fait éprouver à votre heureux pere.... J'y veux participer; je me charge du trousseau de la mariée, & des fraix de la noce. Allons leur annoncer ces bonnes nouvelles; ils sont encore tous rassemblés dans les jardins où l'on danse: venez, mon cher fils. (*Ils sortent.*)

FIN.

LE PORTRAIT,

OU

LES RIVAUX GÉNÉREUX,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES.



PERSONNAGES.

Madame DUCHEMIN.

DELPHINE, *fille de Madame Duchemin.*

OPHÉMON.

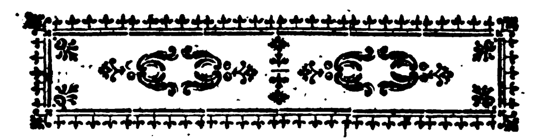
VERCEIL, *fils d'Ophémon.*

CLÉANTE, *ami de Madame Duchemin & d'Ophémon.*

Le Marquis de LIMOURS, *ami de Verceil, & amoureux de Delphine.*

FANCHON, *Servante de Madame Duchemin.*

La Scene est à Paris, chez Madame Duchemin.



LE PORTRAIT,

OU

LES RIVAUX GÉNÉREUX,

COMÉDIE.

. . Ma chi può mai si ben dissimular gli affetti sui,
Che gli asconda per sempre occhi altrui? *

Catone Metastase.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente un Sallon.

OPHÉMON, CLÉANTE, FANCHON.

OPHÉMON, *à Fanchon.*

MADAME Duchemin & sa fille sont sorties?

* Mais qui peut dissimuler assez bien ses affections, pour les cacher toujours aux yeux des autres?

FANCHON.

Oui, Monsieur; y a déja autour d'une heure, ainsi a seront bientôt de retour.

CLÉANTE.

Mademoiselle Delphine n'est-elle pas allée chez Madame la Vicomtesse de Germeuil?...

FANCHON.

Justement; &, Dieu merci, c'est aujourd'hui la derniere séance... c'te Dame-là a ben fait endêver Mameselle Delphine toujours... Vla la troisieme fois qu'a fait recommencer son portrait; car a n'a pas voulu des deux premiers, parce qu'ils étoient ressemblants comme deux gouttes d'eau. Vous la connoissez, M. Cléante?...

CLÉANTE.

Madame de Germeuil? Oui. Je l'ai vu peindre ici la premiere fois.

FANCHON.

Eh ben, a disoit toujours: *Les yeux sont trop petits, la bouche trop grande, le teint trop brun*... Ma fine, pour c'te fois-ci, alle est ben-aise; car Mameselle Delphine l'a fait si blanche & si jolie, que personne au monde ne la reconnoît. Et vla ce qui contente les Dames. C'est une drôle de fantaisie qu'alles ont là... Mais, Messieurs, excusez... n'y a-t-il plus rien pour vot' service?

CLÉANTE.

Non, Mademoiselle Fanchon; en vous remerciant. (*Fanchon sort.*)

SCENE II.

OPHÊMON, CLÉANTE.

OPHÉMON, *regardant à sa montre.*

Je suis étonné que mon fils ne soit pas encore arrivé, il est midi...

CLÉANTE.

Delphine doit le peindre?...

OPHÉMON.

Oui; & j'imagine que cette premiere séance pourra peut-être m'éclaircir plus d'un doute...

CLÉANTE.

Comment?...

OPHÉMON.

Vous, mon cher Cléante, qui logez dans cette maison depuis dix ans; vous, le voisin & l'ami de Madame Duchemin, & de sa charmante fille, se pourroit-il que vous n'eussiez pas observé des choses dont je suis moi-même si vivement frappé?

CLÉANTE.

Quoi! soupçonneriez-vous Verceil d'éprouver pour Delphine un sentiment trop tendre?

OPHÉMON.

Vous-même, qu'en pensez-vous?

CLÉANTE.

Mais, depuis quelque temps, depuis trois mois sur-tout, il est bien triste &

bien rêveur!... & Delphine eſt ſi intéreſſante, elle a tant de vertus, de graces, de talents... Cependant votre fils pourroit-il ſe réſoudre à devenir le rival du Marquis de Limours, de ſon ami intime?...

OPHÉMON.

Cette paſſion, indigne de celle qui l'inſpiroit, ne fut qu'un égarement coupable....

CLÉANTE.

Il eſt vrai; le Marquis, ſenſible & généreux, mais impérieux & violent, oſa d'abord concevoir d'injurieuſes eſpérances: il outragea les vertueux objets qu'il adoroit; il s'attira ſon mépris & ſa haine, & l'accès de cette maiſon lui fut interdit. Enſuite, il crut long-temps que le dépit, les préjugés & l'orgueil pourroient triompher de l'amour; cependant vous ſavez que, dégoûté de la diſſipation & des plaiſirs, plongé dans la plus profonde mélancolie, il fuit le monde, & ne ſe plaît qu'avec Verceil: cette conduite ſemble prouver qu'il aime encore Delphine. La réflexion & le temps guériſſent d'une fantaiſie, mais rendent plus profonde encore la vive impreſſion d'une paſſion véritable; & Verceil, le confident du Marquis, Verceil, ſon unique ami depuis cinq ans, Verceil enfin, ſi généreux, ſi noble, ſi délicat, le trahiroit en ſecret, & ſeroit ſon rival?... Non, je ne puis le croire...

OPHÉMON.

Il m'eſt doux, mon cher Cléante, de vous voir un telle opinion de mon fils, &

je me flatte qu'en effet il la justifie. Malgré la distance extrême qui séparoit Verceil (le fils d'un Marchand retiré) & le Marquis de Limours, la conformité d'esprit & d'éducation a su former entre eux une amitié d'autant plus solide, qu'elle ne fut l'effet ni du hasard, ni des frivoles convenances de la société, mais de l'estime & de la sympathie. Mon fils a pour le Marquis l'attachement le plus sincere & le plus tendre, il n'y a point de sacrifices qu'il ne lui fît sans hésiter; mais enfin, Delphine ne peut jamais être unie au Marquis. Mon fils, pour la gloire même de son ami, doit l'exhorter à triompher d'une passion que la raison condamne, & que tôt ou tard elle éteindra. Avec cette opinion, Verceil ne seroit-il pas excusable, si, malgré lui, sans doute, il aimoit Delphine en secret? Ce sentiment n'est qu'une foiblesse dans le Marquis; mais mon fils peut s'y livrer sans blesser ni les bienséances, ni les préjugés...

CLÉANTE.

Vous m'étonnez, je l'avoue. Delphine, il est vrai, doit le jour à d'honnêtes parents; elle étoit même née pour jouir d'un sort plus heureux; elle a reçu l'éducation la plus distinguée: cependant de funestes revers l'ont plongée dans la misere, elle n'a rien; son talent pour la peinture, est devenu son unique ressource; & votre fils aura cent mille livres de rente!...

OPHÉMON.

En pourra-t-il mieux jouir qu'en les offrant à la vertueuse indigence, à la beauté ornée encore par tout le charme des talents?... C'est au hasard que je dois la grande partie d'une fortune, dont la moitié auroit été plus que suffisante pour satisfaire tous mes desirs : il y a vingt ans que j'ai renoncé au négoce, aux entreprises ; j'ai su m'arrêter & borner mon ambition, de tous les mérites, le plus rare, peut-être, dans les gens de mon état favorisés de la fortune. Si les richesses eussent ouvert mon ame aux desirs insatiables, elles m'auroient enlevé ce bonheur si pur dont je jouis, la paix intérieure, doux & précieux fruit de la modération, inestimable bien qui nous préserve à jamais des égarements honteux de la cupidité, & de l'humiliante ivresse que peut causer un sort brillant & prospere. J'ai cent mille livres de rentes ; que me reste-t-il donc à souhaiter pour Verceil ? une alliance ? Un riche Bourgeois, en épousant une fille de qualité, hasarde son bonheur, & n'ajoute rien à sa considération personnelle... Ainsi la femme qu'au fond du cœur je desirerois à mon fils, seroit une jeune personne d'une naissance assortie à la sienne, distinguée par ses vertus, ses graces, ses talents, & qu'une situation malheureuse rendroit plus intéressante encore... Quelle félicité, de pouvoir à la fois tirer de l'obscurité le mérite inconnu, soustraire l'innocence aux entreprises du vice,

& récompenser les vertus, en unissant sa destinée à celle d'une compagne aimable, dont la juste reconnoissance seroit le sûr garant d'une tendresse vive & durable!...

CLÉANTE.

De tels sentiments vous rendent bien digne de cette considération & de cette estime universelle qui vous sont accordées!.. Ah, Delphine, en effet, est la femme que vous cherchez, &, sans doute, elle vous intéresseroit encore mille fois davantage, si vous la connoissiez comme moi...

OPHÉMON.

Depuis un an, je l'étudie avec soin, & je suis également charmé de son caractere & de son esprit; la noblesse, la sensibilité qui la distinguent, son tendre respect pour sa mere, sa douceur, son égalité, toutes ses vertus enfin me sont connues: une seule chose m'arrête dans mes projets...

CLÉANTE.

Quoi? la passion du Marquis?...

OPHÉMON.

Non; car je suis sûr qu'il y renoncera: mais je voudrois, avant de me déclarer, avoir la certitude que Delphine préféreroit mon fils à tout autre; & j'avoue que toutes mes observations ont été vaines jusqu'ici... Cependant quelquefois j'ai cru remarquer que les regards de Verceil embarrassoient Delphine; je l'ai vue souvent rougir en lui parlant: mais peut-être ai-je pris l'aimable timidité de la modestie, pour

le trouble involontaire de l'amour... Je voudrois des signes moins équivoques, plus certains... Enfin, j'ai imaginé de lui faire peindre mon fils; si elle l'aime, pourra-t-elle soutenir cette épreuve sans se trahir? Obligée de le fixer pendant une heure, ses yeux ne déceleront-ils dans aucun moment le sentiment de son ame?...

CLÉANTE.

J'en conviens, votre idée me paroît excellente; & si vous n'aviez pas d'aussi bons desseins, je trouverois cette invention aussi perfide qu'ingénieuse. Mais dites-moi, vous croyez que Verceil aime Delphine; & pensez-vous qu'il soit sans espérance?...

OPHÉMON.

Verceil, absolument dénué de toute espece de présomption, est aussi timide que sensible; ainsi quand le plus tendre retour lui seroit accordé, à moins d'un aveu positif, je crois qu'il ne s'en flatteroit pas. Cependant, il seroit possible que quelques circonstances particulieres l'eussent éclairé sur les sentiments de Delphine, & c'est ce que vous pourriez découvrir mieux que moi : il a de la confiance en vous; il sait d'ailleurs, qu'ayant vu naître Delphine, vous avez pour elle la tendresse d'un pere; &, sans doute, s'il ose ouvrir son cœur, il vous sera facile d'en pénétrer tous les secrets.

CLÉANTE.

Eh bien, je le questionnerai dès aujourd'hui, je vous le promets, si j'en puis

trouver

trouver l'occasion... N'entends-je pas sa voix ?...

OPHÉMON.

Oui, c'est lui : puisque Delphine n'est point encore rentrée, profitez de ce moment, parlez-lui ; je vais vous attendre dans votre appartement ; vous reviendrez m'y trouver...

CLÉANTE.

Fort bien ; mais sortez donc par le petit cabinet, afin de ne point rencontrer Verceil...

OPHÉMON.

Adieu, je vous laisse... car il vient... *(Il sort.)*

CLÉANTE, *seul.*

Oh, il cause avec Fanchon, cela peut durer long-temps ; Fanchon n'est pas fille à laisser échapper une occasion de parler.... Ah, cependant le voici.

SCENE III.

CLÉANTE, VERCEIL.

VERCEIL.

MON pere n'est point ici ?

CLÉANTE.

Il avoit affaire, il est sorti ; mais il reviendra pour assister à la premiere séance de votre portrait.

VERCEIL.

Monsieur, avez-vous vu Madame Duchemin aujourd'hui?

CLÉANTE.

Oui, ce matin, un moment....

VERCEIL.

Quelle estimable personne, que Madame Duchemin!... si bonne, si tendre mere!...

CLÉANTE.

D'autant plus respectable, que son indigence n'est que l'effet de sa probité. Elle n'étoit point engagée à payer les dettes que son mari a laissées en mourant; mais elle a voulu les acquitter toutes.... Accoutumée à l'aisance, elle a su se faire à sa pauvreté, & la supporte avec autant de courage que de noblesse.... Je vois, mon cher Verceil, combien vous êtes compatissant; ce détail vous émeut, & vous touche...

VERCEIL.

Je ne m'en défends pas. Pourquoi cacheroit-on l'intérêt si tendre que doit inspirer la vertu malheureuse? Oui, je l'avoue, j'en fais gloire, j'ai pour Madame Duchemin le respect & l'attachement le plus vrai.... il n'y a rien que je ne fisse pour le lui prouver....

CLÉANTE.

Et Delphine?.... vous ne m'en parlez point.... N'êtes-vous sensible qu'aux vertus de la mere?... Celles de la fille n'ont-elles fait aucune impression sur vous?... Comme vous rougissez!... Cette question est donc bien embarrassante?...

VERCEIL.

L'intention qu'on suppose, embarrasse souvent plus que la vérité..... Je devine votre pensée..... & je m'afflige d'être soupçonné par vous de pouvoir trahir l'amitié....

CLÉANTE.

Quoi! voulez-vous parler du Marquis? Mais sa passion n'est qu'un outrage pour Delphine....

VERCEIL.

Et si l'amour enfin l'emportoit sur les préjugés?...

CLÉANTE.

Comment! il pourroit concevoir le projet d'épouser Delphine?... Il se résoudroit à braver ainsi l'opinion publique, le ressentiment de sa famille?

VERCEIL.

Delphine elle-même obtiendra son pardon: qui pourra la connoître, & ne pas excuser les fautes qu'elle aura fait commettre!

CLÉANTE.

Mais si Delphine, insensible à l'ambition, préféroit peut-être au Marquis un autre objet plus aimable à ses yeux?...

VERCEIL, *vivement.*

Que dites-vous?... Comment!... Seriez-vous informé?... Vous auroit-elle appris?...

CLÉANTE.

Non; je ne sais rien. J'ignore absolument les dispositions de son cœur....

VERCEIL, *à part.*

Hélas! quelle étoit mon erreur & ma

folle présomption !.... J'ai pu croire un instant !... Ah, malheureux !....

CLÉANTE.

Vous pensez donc que le Marquis, avec des sentiments dignes d'elle, pourroit parvenir à lui plaire?...

VERCEIL.

Eh, ne mérite-t-il pas d'être aimé !... Vertus, instruction, agréments, naissance, fortune, il réunit tout.... Son ame est aussi noble, aussi généreuse que celle même de Delphine; il a l'esprit délicat & cultivé de Delphine, il a presque tous ses talents... Enfin, Delphine & lui semblent formés l'un pour l'autre.... En dépit du caprice & de l'injustice du hasard & de la fortune qui les séparent, tant de conformité dans des avantages si rares & si réels, fait disparoître une inégalité chimérique, & doit tôt ou tard les rapprocher & les réunir à jamais.

SCENE IV.

CLÉANTE, VERCEIL, FANCHON.

FANCHON, *apportant un chevalet.*

MESSIEURS, avec votre permission... faut que j'arrange tout cet attirail-là....

CLÉANTE.

Oui, Fanchon, disposez tout pour la séance.... Adieu, Verceil. Je vais un mo-

ment chez moi.... (*A part.*) Allons retrouver Ophémon, & lui rendre compte de cet entretien. (*Il sort.*)

SCENE V.

VERCEIL, FANCHON.

VERCEIL, *à part.*

COMMENT aurai-je la force de m'acquitter de cette cruelle commission!... Il veut la revoir, lui parler.... Elle y consentira facilement; elle l'aime en secret, j'en suis sûr.... Ah, Ciel!...

FANCHON, *arrangeant toujours le chevalet, la toile, les couleurs.*

Monsieur, sans trop de curiosité... c'est Monsieur qui va faire tirer son portrait?...

VERCEIL.

Oui, ma chere Fanchon....

FANCHON.

Oh, je gage que Mamefelle Delphine vous attrapera au parfait....

VERCEIL.

Elle peint si bien!... N'a-t-elle jamais fait son portrait?

FANCHON.

Pardi!... vous ne savez donc pas?...

VERCEIL.

Quoi donc?...

FANCHON, *se rapprochant, & d'un air de confidence.*

Sûrement a s'est peinte.... Y falloit qu'a

fit une peinture pour une Eglise, (car y n'y a qu'un an qu'a travaille en portraits) si ben donc que ne pouvant pas trouver une sainte comme y faut, a pris son propre minois, qu'a mis d'abord sur une petite toile : mais vla qu'un Monsieur ayant reluqué ça dans son cabinet, voulut l'avoir ; & la fille qu'étoit ici avant moi, l'y donna pour je ne sais combien d'argent.... Oh, Mameselle Delphine fut piquée au vif ; la fille fut renvoyée ; & de cette affaire-là j'ai eu sa place, parce que Madame Duchemin me connoissoit ; car je suis la cousine de la sœur de lait de Mameselle Delphine.... Vla l'histoire.... Oh, j'en ai vu ben d'autres, quoiqu'il n'y ait que huit mois que je suis ici !... A présent Mameselle Delphine a des pratiques, ça va mieux ; mais avant qu'a fût connue, tout ce qu'elle a souffert !.... Dans la derniere maladie de sa chere mere, par exemple !.... Jesus !.... a travailloit jour & nuit pour pourvoir payer le Médecin & le Sirugien : le jour, a peignoit ; quand venoit le soir, a copioit de la musique, ou faisoit des broderies que j'allois vendre le lendemain matin..... Avec tout ça, toujours aussi douce, aussi tranquille que si de rien n'étoit.... *Mameselle*, que je l'y fesois, *vous vous tuerez*.... *Non, non*, fesoit-elle, *c'est pour ma mere, ça ne sauroit me fatiguer !*....

VERCEIL.

Quel récit !... Quels détails !...

FANCHON.

Je crois qu'on frappe... C'eſt-elle, ſûrement... (*Elle crie.*) On y va... (*Elle ſort en courant.*)

VERCEIL, *ſeul.*

O Delphine!... O fille incomparable!... Heureux, mille fois heureux celui qui peut vous offrir un rang, un ſort digne de vous!... Mon cœur eſt oppreſſé.... mes larmes coulent malgré moi... Cependant, j'en ſuis ſûr, le bonheur de Delphine pourra me conſoler de tout... On vient... Dieu, c'eſt elle!...

SCENE VI.

VERCEIL, Madame DUCHEMIN, DELPHINE.

Madame DUCHEMIN.

PARDONNEZ-NOUS, Monſieur, de vous avoir fait attendre... Mais Monſieur votre pere n'eſt point ici; il eſt ſans doute chez Cléante; j'y vais envoyer...

VERCEIL.

Auparavant, Madame, daignez m'accorder un moment d'entretien...

DELPHINE.

Dois-je me retirer?...

VERCEIL.

Non, Mademoiſelle... cette explication doit ſe faire en votre préſence...

DELPHINE, *à part.*

Il paroît interdit... Que va-t-il nous apprendre...

Madame DUCHEMIN.

Eh bien, Monsieur?...

VERCEIL, *à part.*

Je tremble... (*Haut.*) Je suis embarrassé, je l'avoue... Je crains votre méfiance... votre colere...

Madame DUCHEMIN.

Vous m'étonnez... de quoi s'agit-il donc?

DELPHINE, *à part.*

Que mon trouble est extrême!...

VERCEIL.

Puis-je me flatter, Madame, que mon caractere vous soit connu, & que vous ne douterez ni de ma probité, ni de ma bonne foi?...

DELPHINE, *à part.*

Ah, comment dissimuler la vive émotion de mon cœur!...

Madame DUCHEMIN.

Je suis persuadée que vous justifierez toujours l'opinion que j'ai conçue de votre prudence & de vos sentiments... Ainsi, Monsieur, expliquez-vous, je vous en conjure.

VERCEIL.

Vous connoissez, Madame, la sincérité de l'amitié qui m'unit au Marquis de Limours. Confident (malgré moi) de ses égarements, j'ai senti vivement ses torts avec vous, & je n'ai pu, sans une profonde

douleur, voir mon ami s'avilir, en outrageant & méconnoissant la vertu. Depuis long-temps banni de votre présence, le mépris l'a puni, mais n'a pu le guérir ; quelles armes devoit-il espérer de la raison, contre une passion qu'elle ne pouvoit qu'épurer, mais non détruire... Que dis-je, dont elle n'a fait qu'augmenter la violence....

DELPHINE, *à part.*

Qu'entends-je, ô Ciel!... Ah, combien je me suis abusée!...

VERCEIL.

Enfin, Madame, j'ose vous répondre maintenant de la pureté de ses intentions... (*A part.*) Je ne puis achever!...

Madame DUCHEMIN.

Un tel changement, en effet, doit nous surprendre!...

VERCEIL, *à part, regardant Delphine.*

Delphine!... elle rougit! Elle paroît attendrie; ah, je l'avois prévu!...

Madame DUCHEMIN, *à Verceil.*

Quels sont ses projets, ses espérances?

VERCEIL.

Il vous conjure de l'entendre... Il vous a écrit, Madame; mais vous renvoyez toutes ses lettres sans les ouvrir... & le voyant au désespoir, j'ai consenti à vous parler... (*à part.*) Quelle indigne foiblesse!... mes pleurs vont me trahir!...

Madame DUCHEMIN.

Parlez, ma fille... c'est à vous à répondre...

DELPHINE, *vivement.*

Je n'hésiterai pas.... (*à Verceil.*) Dites, Monsieur, à cet ami qui vous est si cher... à cet homme qui m'a si cruellement outragée, que je ne puis ni lui pardonner, ni le voir.... Voilà mes vrais sentiments, & mon irrévocable résolution....

VERCEIL, *à-part.*

Quelle véhémence, quelle chaleur!.... Ah, c'est-là le langage du dépit, & non celui de l'indifférence!....

DELPHINE.

Vous, Monsieur, je vous en supplie, daignez avoir pour moi l'égard de ne jamais prononcer son nom.

VERCEIL.

Je vois, Mademoiselle, que vous doutez de la vérité; cependant....

DELPHINE.

C'en est assez; souffrez que je termine cet entretien; vous demandiez une réponse, je l'ai faite; ayez la bonté, Monsieur, de la rendre exactement à votre ami.

VERCEIL.

Vous ordonnez... je dois obéir... (*A part, en s'en allant.*) Hélas, je ne sais que penser, ni démêler ce qui se passe dans mon ame!.... (*Il sort.*)

SCENE VII.

Mad. DUCHEMIN, DELPHINE.

Madame DUCHEMIN.

TANT de vivacité me surprend, ma fille !... Pourquoi ce prompt refus ? S'il est vrai que ses intentions soient pures, pourquoi du moins ne pas l'écouter ?...

DELPHINE.

Non, maman ; c'est un nouveau piege, un indigne artifice, soyez-en sûre.... Il semble que cet homme ne soit né que pour m'importuner, me tourmenter !... Il me devient odieux... Je ne puis en entendre parler de sang-froid, j'en conviens... Qnand cessera-t-il donc de me persécuter ?... Qu'il m'est insupportable ! Que je le hais !...

Madame DUCHEMIN.

Vous ! connoître la haine, Delphine ?... Eh quoi, cet affreux mouvement est-il fait pour votre ame ?... Mais dans le temps où le Marquis employoit toutes les ressources de son esprit pour vous séduire, vous ne vous vengeâtes que par le dédain ; je ne vis en vous qu'un mépris froid & tranquille... Pourquoi donc aujourd'hui, lorsqu'il vous assure de son repentir, lorsqu'on vous fait entendre qu'il consent à

vous élever jusqu'à lui, pourquoi cette agitation, ces transports violents?...

DELPHINE.

M'élever jusqu'à lui!... Non, non, jamais...

Madame DUCHEMIN.

Non, Delphine! c'est son projet, je n'en doute pas : après tout il a vingt-huit ans, il est son maître, il vous aime avec passion; qui peut l'empêcher de vous épouser?... Blessera-t-il l'honneur, en s'unissant à tant de vertus?... Oui, le Ciel vous destine à cette brillante fortune, j'en ai l'heureux pressentiment. Mais quoi, Delphine, vous pleurez!... Je ne vous comprends pas!...

DELPHINE.

Non, le bonheur n'est pas fait pour moi!... J'y renonce...

Madame DUCHEMIN.

Hélas, mon enfant, vous n'avez en effet connu jusqu'ici que l'infortune, & voilà cependant la premiere fois que vous me causez le mortel chagrin de vous entendre plaindre de votre destinée.

DELPHINE.

Ah, maman! que ma vie s'écoule toujours auprès de vous... que je reste à jamais dans cette obscurité qui me convient; que ma mere m'accorde son indulgence... qu'elle me conserve sa tendresse... & je pourrai tout supporter!

Madame DUCHEMIN.

Dans quel état vous êtes, ma fille!...

Que signifient donc ces larmes ameres, ce trouble affreux qui vous surmonte ?... Vous le dirai-je, Delphine, je crois que vous vous abusez sur vos sentiments pour le Marquis..... Vous n'osez compter sur sa sincérité, & ce doute produit une inquiétude & des craintes qui ne seroient pas si vives si vous étiez insensible....

DELPHINE.

Moi, l'aimer! Ah, Ciel!....

Madame DUCHEMIN.

Tout me le prouve. Depuis qu'il ne vient plus ici, une tristesse secrete vous dévore, & semble s'accroître chaque jour... Enfin, l'espérance à présent vous est permise. Mais avant cet instant, Delphine, comment avez-vous pu livrer votre ame à une passion si dangereuse; deviez-vous en laisser ignorer les funestes progrès à votre mere, à votre amie?... Deviez-vous négliger de lui demander des conseils?...

DELPHINE.

Vos conseils!... Ah, sans doute, ils me sont chers; sans eux, je ne pourrois que m'égarer...

Madame DUCHEMIN.

La timidité seule vous a donc empêchée d'y avoir recours?...

DELPHINE.

Eh, quel autre motif me feroit mettre des bornes à la confiance que je vous dois?...

Madame DUCHEMIN.

Ainsi donc, Delphine, vous m'avouez

que je ne me trompe point dans mes conjectures, & que le Marquis ne vous est pas indifférent?

DELPHINE.

Lui!... Non, non, maman, vous vous abusez... (*A part.*) Ah, comment peut-elle s'y méprendre!...

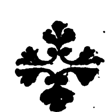
Madame DUCHEMIN.

Ce désaveu n'est qu'un caprice... mais n'en parlons plus; dans cet instant vous n'êtes point à vous-même: terminons cette conversation, nous la reprendrons ce soir... Il est tard, allons nous mettre à table; car puisque Verceil est sorti, vous ne pourrez le peindre qu'après le dîner. Venez, ma fille.

DELPHINE, *à part, en s'en allant.*

Un moment de plus, & j'allois tout avouer. (*Elles sortent.*)

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DELPHINE, FANCHON.

DELPHINE.

Ou sont mes couleurs?

FANCHON.

Les voici, Mademoiselle, ainsi que la toile.

DELPHINE.

Cette toile est trop grosse, ces couleurs ne valent rien; allez dans mon cabinet m'en chercher d'autres.

FANCHON.

Pourtant, c'est avec tout ça que vous avez peint c'te Vicomtesse....

DELPHINE.

Eh, faites ce que je vous dis....

FANCHON.

Ah, j'entends, c'est que vous voulez faire queque chose de pus beau..... Ma fine, M. de Verceil en vaut la peine, il a une physionomie si revenante!...& ça fait honneur à une peinture...

DELPHINE.

Allez donc, Fanchon.

FANCHON.

J'y cours. (*Elle sort.*)

DELPHINE, *seule*.

Ma mere!... quelle est son erreur!... Et je n'ai pas eu le courage de la désabuser!... Si j'avois osé lui déclarer plutôt ma foiblesse, elle m'auroit guidé; elle m'auroit enseigné les moyens d'en triompher.... Quoi! j'aime, & j'ignore si je suis aimée; que dis-je, hélas, je suis sûre de ne pas l'être!... Il sacrifieroit tout à son ami!... Ah, que mon cœur est déchiré; que je suis humiliée, malheureuse, & mécontente de moi-même!....

FANCHON, *revenant*.

Mademoiselle, vla tout ce que j'ai trouvé.

DELPHINE.

C'est bon.... &.... & des pinceaux?

FANCHON.

Eh, les vla....

DELPHINE.

Ils sont détestables!.... Allez prendre ceux que vous trouverez dans le tiroir de ma petite table....

FANCHON.

Pardienne, Mademoiselle, je ne vous ai jamais vue si difficultueuse. (*Elle sort.*)

DELPHINE, *arrangeant ses couleurs sur une palette*.

Je vais le peindre!... Comment le pourrai-je?... moi qui jamais n'osai fixer ce visage aimable & doux, dont chaque trait pourtant est gravé dans le fond de mon ame!

FANCHON, *revenant*.

Mademoiselle, vla les pinceaux... & pis vot' chere mere & toute la compagnie qu'arrivent...

DELPHINE, *à part.*

Ah, cachons mon trouble, s'il est possible ! . . . .

SCENE II.

Madame DUCHEMIN, OPHÉMON, CLÉANTE, DELPHINE, VERCEIL.

OPHÉMON.

ENFIN, nous voilà tous assemblés ! . . . (*à Delphine.*) Mademoiselle, pardonnez-moi de n'être pas venu plutôt, quoique je fusse chez Cléante; mais j'attendois mon fils, & il rentre dans l'instant. A présent nous sommes à vos ordres.

Madame DUCHEMIN.

Tout est-il prêt, Delphine ?

DELPHINE.

Oui, maman.

CLÉANTE.

Allons, allons, Mademoiselle Delphine, à l'ouvrage.

VERCEIL, *à part.*

Comme elle a l'air triste ! . . .

OPHÉMON.

Ah ça, d'abord, Mademoiselle, il faut que vous ayez la bonté de placer mon fils... là... comme cela, vis-à-vis de vous, fera-t-il bien ?

DELPHINE.

Oui, Monsieur. . .

OPHÉMON.

Asseyez-vous, Verceil. . .

VERCEIL.

Mais ne suis-je pas un peu trop loin?

CLÉANTE, *à Delphine*.

Faut-il qu'il se rapproche? . . .

DELPHINE.

Mais .. comme il voudra... (*Verceil se rapproche avec timidité.*)

DELPHINE.

Le jour en effet est mieux à cette distance. . . .

(*Verceil se rapproche encore un peu.*)

VERCEIL, *à part*.

Que mon ame est émue!... Elle va donc être forcée d'attacher ses regards sur moi, & je pourrai la contempler sans contrainte!...

Madame DUCHEMIN.

Allons, ma fille, commencez. (*Delphine prend sa place; Verceil s'assied; Madame Duchemin s'assied auprès de sa fille, tire de son sac un ouvrage, & travaille. Ophémon & Cléante restent de bout, & vont tantôt derriere Delphine, & tantôt derriere Verceil. Après un moment de silence.*)

CLÉANTE, *bas à Ophémon*.

Regardez donc Delphine. . . voyez donc comme ses mains sont tremblantes! . . .

OPHÉMON, *bas à Cléante*.

Elle n'a pas encore osé lever les yeux sur Verceil! . . .

CLÉANTE, *haut.*

Mademoiselle, vous êtes bien long-temps à broyer vos couleurs!...

DELPHINE, *troublée.*

Il est vrai... c'est que... il fait si froid aujourd'hui... j'ai un engourdissement dans les doigts.

CLÉANTE.

En effet, votre main ne paroît pas bien sûre!...

DELPHINE.

Je suis toujours comme cela... (*A part.*) Je ne sais ce que je dis!...

CLÉANTE.

Quoi! vos mains tremblent naturellement?... je ne l'avois pas encore remarqué...

Madame DUCHEMIN, *travaillant toujours.*

Mais quels contes vous faites-là!... Allons, ma fille, finissez donc...

DELPHINE, *à part.*

Je ne puis surmonter mon embarras!... Ah, qu'ai-je entrepris!... (*Elle commence à peindre.*

(*Un grand silence.*)

OPHÉMON.

Mais, mon fils, quittez donc cette mine langoureuse, votre portrait sera d'une tristesse mortelle... Mademoiselle, ordonnez-lui de sourire, je vous en prie...

DELPHINE.

Je ne veux point gêner Monsieur... D'ailleurs, je trouve fort simple qu'il n'ait pas

l'air gai; se faire peindre, est une chose si ennuyeuse!...

VERCEIL.

Ennuyeuse! qu'elle expression! quand c'est vous, Mademoiselle, qu'on regarde & qu'on occupe...

CLÉANTE.

Fort bien, voilà de la galanterie!... Sûrement, Mademoiselle est très-bonne à voir, & il est très-doux de fixer son attention de telle maniere que ce puisse être; mais cependant il faut convenir que de rester ainsi immobile pendant une heure, n'est pas une chose amusante.... & la preuve en est, mon cher Verceil, que depuis que vous êtes-là, vous avez changé vingt fois de visage...

OPHÉMON, *regardant le portrait.*

Venez voir, Cléante; en vérité, je trouve déja de la ressemblance dans cette ébauche...

CLÉANTE.

Mais oui... beaucoup...

OPHÉMON.

Cela me fait un plaisir! J'attache un grand prix à ce portrait; car je le destine à ma future belle-fille... Et j'espere que je pourrai faire ce présent avant six mois...

VERCEIL.

Six mois, mon pere!

OPHÉMON.

Oh, je sais bien que vous n'avez nulle envie de vous marier!.... Il est d'une indifférence, d'une insensibilité!... Mais cependant je dois lui rendre justice, je l'ai vu amoureux il y a cinq ou six ans...

VERCEIL.

Moi !....

OPHÉMON.

Oui, oui, & très-amoureux; c'étoit une premiere passion, & il n'y a que celle-là de véritable...

VERCEIL.

Une passion !...

Madame DUCHEMIN.

Qu'avez-vous, Delphine?...

DELPHINE.

Maman... j'ai perdu mon pinceau.... Ah, le voilà...

VERCEIL.

Une passion!... Quel nom vous donnez, mon pere, à un léger mouvement de préférence qui ne dura qu'un instant... Oui, je crois bien qu'on n'aime qu'une fois dans sa vie... Mais ce n'est que lorsque le choix du cœur est approuvé par la raison.

OPHÉMON.

Tâchez, s'il vous plaît, de parler sans tant gesticuler; vous vous tenez si mal, que Mademoiselle, depuis un moment, ne fait qu'effacer.

CLÉANTE, *considérant le portrait.*

La ressemblance vient à merveille!.... Cependant, Mademoiselle, ne trouvez-vous pas les yeux un peu trop grands?...

OPHÉMON.

En tout, il me semble que vous embellissez beaucoup mon fils; ne le pensez-vous pas?

DELPHINE.

Je le peins tel que je le vois....

Mad. DUCHEMIN, *regardant le portrait.*

C'eſt bien l'expreſſion de ſa phyſionomie !... En vérité, pour une ſeule ſéance, ce portrait eſt ſurprenant... Mais que nous veut Fanchon ?

SCENE III.

Mad. DUCHEMIN, OPHÉMON, DELPHINE, VERCEIL, CLÉANTE, FANCHON.

FANCHON.

MADAME !...

Madame DUCHEMIN.

Quoi ?...

FANCHON.

C'eſt Monſieur le Marquis de Limours qui a voulu entrer malgré moi...

DELPHINE, *ſe levant.*

Comment !... (*Tout le monde ſe leve.*)

FANCHON.

Tenez, le voilà.

(*Fanchon ſort après avoir rangé le chevalet dans un coin du Théâtre.*)



SCENE IV.

Mad. DUCHEMIN, OPHÉMON, DELPHINE, CLÉANTE, VERCEIL, LE MARQUIS.

VERCEIL, *à part.*

O CIEL !...

LE MARQUIS, *à part.*

J'ose à peine approcher !...

(*Delphine veut sortir, le Marquis la retient par sa robe.*)

LE MARQUIS.

Ah, Mademoiselle, arrêtez..... daignez m'écouter un instant !...

DELPHINE.

Que signifie cette violence ?...

LE MARQUIS.

De la violence !... Ah, n'êtes-vous pas sûre de ma soumission !... Je ne viens ici que pour vous rendre l'arbitre de mon sort, pour recevoir enfin les loix que vous voudrez me prescrire....

DELPHINE.

Eh bien, Monsieur.... ne me retenez point..... ne me suivez pas, & oubliez-moi... (*Elle sort.*)

LE MARQUIS.

Quel mépris !... (*À Madame Duchemin.*) Et vous, Madame, refuserez-vous aussi de m'entendre ?...

Madame DUCHEMIN.

Souffrez, Monsieur, que j'aille rejoindre ma fille. (*Elle sort.*)

SCENE V.

LE MARQUIS, OPHÉMON, VERCEIL, CLÉANTE.

LE MARQUIS.

AH ! Verceil ; quel parti dois-je prendre ?

VERCEIL.

Vous avez fait une grande imprudence en venant ici....

LE MARQUIS.

Mon cher Cléante.... Monsieur Ophémon, conseillez-moi....

CLÉANTE.

Je vous conseille, Monsieur, de renoncer à Delphine....

LE MARQUIS.

Y renoncer !... Je ne le puis !...

OPHÉMON.

Mais quels sont vos projets ?

LE MARQUIS.

De tout faire pour elle... Parlez-lui, je vous en conjure....

OPHÉMON.

L'attachement que j'ai voué à votre famille, Monsieur, ainsi qu'à vous, doit m'empêcher de faire une démarche contraire à votre gloire & à vos vrais intérêts.

LE

LE MARQUIS.

Je n'ai donc plus d'espoir qu'en vous, Monsieur Cléante !

CLÉANTE.

Permettez-moi de vous dire, Monsieur, que Delphine paroît trop prévenue contre vous, pour que je puisse me charger d'une semblable commission.

LE MARQUIS.

A qui donc m'adresserai-je ?

OPHÉMON.

Ne consultez que la raison, elle seule doit nous guider, & peut nous consoler des sacrifices qu'elle exige. Venez, Cléante. (*Il sort, Cléante le suit.*)

SCENE VI.

VERCEIL, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Eh bien, Verceil, suis-je assez humilié, avili!...

VERCEIL.

Je vous l'avois bien dit, Delphine a conservé contre vous le plus vif ressentiment...

LE MARQUIS.

Mais quand j'offre de réparer mes torts, mes injustices; quand j'implore avec soumission la faveur légere d'un instant d'entretien, me traiter avec tant de mépris!...

L'avez-vous remarqué, Verceil? Quels regards dédaigneux elle a jettés sur moi! Elle m'ordonne de la fuir, de l'oublier... Oui, je le dois; la vanité, la raison, tout me le prescrit... Mais je ne puis vivre sans elle... Cette absence si longue que je m'étois imposée, n'a donc servi qu'à me faire connoître la force invincible du sentiment funeste qui me domine!.... Cher Verceil, je vois couler vos pleurs... vous gémissez de l'abaissement honteux d'un malheureux ami... Ah, croyez du moins que cette compassion généreuse adoucit mes peines!...

VERCEIL.

Si je vous plains!... Ah, je conçois tous les tourments de votre cœur déchiré!... Eh bien, fuyons, quittons Paris... Je suis prêt à vous suivre.... Je vous ai vu le projet d'aller en Italie; partons.... la dissipation d'un long voyage vous rendra peut-être à vous-même.... Disposez de moi; vous êtes malheureux..... j'abandonne tout pour vous....

LE MARQUIS.

Ah, je connois ton cœur!... Mais pourrois-je abuser à cet excès de ton indulgente & tendre amitié?... Pourquoi, cher Verceil, vous, heureux autant que sage, pourquoi renonceriez-vous aux charmes que Paris vous offre, pour vous associer aux chagrins d'un insensé que rien ne pourra guérir!... Cependant je partirai, oui, je vous le promets; mais restez, je l'exige, je le veux....

VERCEIL.

Non, non, je vous ſuivrai... je le deſire avec ardeur, & j'y ſuis décidé... Je vous conjure ſeulement de preſſer notre départ....

LE MARQUIS.

Penſez-vous que cette réſolution puiſſe ſurprendre Delphine? Croyez-vous qu'au fond de l'ame elle n'en ſoit pas piquée?

VERCEIL.

Delphine a de l'élévation, mais point d'orgueil....

LE MARQUIS.

Si j'étois ſûr qu'elle n'eût que du dépit contre moi!... ſi je pouvois me flatter de lui plaire & d'en être aimé!.... Du moins elle eſt incapable de tromper.... C'en eſt fait, je cede à mon deſtin!.... Je veux lui faire connoître mon cœur....

VERCEIL.

Que dites-vous?...

LE MARQUIS.

Vous voyez ma foibleſſe; j'en rougis, mais ne puis la ſurmonter.... Juſqu'ici je n'ai eu que des projets vagues: ce matin encore, je ne voulois voir Delphine que pour obtenir mon pardon, & lui donner l'eſpoir qu'un jour je pourrois lui ſacrifier tous les préjugés qui s'oppoſent à mon bonheur... A préſent je ſuis décidé.... Qu'elle me rende ſon eſtime, qu'elle me diſe qu'elle pourra m'aimer, & je l'épouſe ſans différer davantage....

VERCEIL.

Y penſez-vous?...

LE MARQUIS.

Mon parti est pris. Il feroit inutile d'essayer de le combattre. Vous m'avez dit déja tout ce que la raison & l'amitié peuvent inspirer de plus solide ; vous employeriez désormais de vains efforts pour me dissuader...

VERCEIL.

Et comment instruirez-vous Delphine de cette subite résolution ? Elle ne veut ni vous voir, ni recevoir vos lettres....

LE MARQUIS.

Vous lui parlerez, mon cher Verceil....

VERCEIL.

Qui, moi ?...

LE MARQUIS.

Oui, voilà le seul service que vous puissiez me rendre. Vous lui direz que je l'aime plus que jamais ; que sa fierté & son noble ressentiment n'ont fait que redoubler un sentiment si tendre ; & qu'enfin, si son cœur ne m'est pas contraire, je lui demande à genoux de m'accorder sa main... Mais qu'avez-vous, Verceil, vous paroissez rêver, vous ne m'écoutez pas ?...

VERCEIL.

Non, non, n'espérez point que je puisse accepter une semblable commission... Eh, parlez, parlez vous-même ; Delphine & sa mere, enchantées d'une proposition si formelle, n'hésiteront pas un instant... (*Il veut sortir.*)

LE MARQUIS, *l'arrêtant.*

Arrêtez.... où courez-vous ?...

VERCEIL.

Je ne sais....

LE MARQUIS.

Ah, Verceil, voulez-vous m'abandonner?

VERCEIL.

Je ne puis ni ne dois vous servir dans un projet qui vous brouillera sans retour avec vos parents, vos amis....

LE MARQUIS.

Vous me resterez.... D'ailleurs, ne suis-je pas mon maître?... Si le Ciel m'eût conservé un pere, une mere, je respecterois en eux les préjugés que je n'ai pas: mais je suis libre; j'aime, j'aime passionnément, depuis trois ans, l'objet le plus aimable & le plus vertueux; rien n'a pu l'arracher de mon cœur; je cede à ce penchant si doux; quelle ame sauvage pourroit me condamner, ou du moins me refuser de l'indulgence?

VERCEIL.

Mais en formant une alliance aussi disproportionnée, vous donnez l'exemple le plus dangereux....

LE MARQUIS.

Eh, jamais les mésalliances n'ont été plus communes; si Delphine, avec une naissance encore au-dessous de la sienne, avoit deux cents mille livres de rentes, & que même elle n'eût aucun des charmes qui la distinguent, quel grand Seigneur refuseroit de l'épouser?... Eh bien, je ferai par enthousiasme pour les talents & les vertus, ce que le seul amour de l'argent a fait faire à tant

d'autres... Enfin, n'en parlons plus, mon cher Verceil, je vous demande, non des conseils, mais un service dont dépend tout le bonheur de ma vie,

VERCEIL, *à part.*

Ah, quelle pénible épreuve!...

LE MARQUIS.

Promettez-moi donc de voir Delphine, de lui parler aujourd'hui même....

VERCEIL.

Non...., je ne puis m'y résoudre.....

LE MARQUIS.

Mais...., préjugés à part, blâmez-vous mon choix?

VERCEIL.

Moi, le blâmer!... Ah, Delphine est digne du sacrifice que vous voulez lui faire!...

LE MARQUIS, *avec émotion.*

Croyez-vous que je sois haï.... & que son cœur soit prévenu pour un autre?

VERCEIL.

Si je l'eusse pensé, je vous en aurois averti. Non, je suis persuadé qu'elle recevra vos offres avec autant de sensibilité que de reconnoissance....

LE MARQUIS.

Eh bien, mon ami, quand vous voyez que ma résolution est inébranlable, qui peut donc vous empêcher de me servir?...

VERCEIL.

Tout autre, peut-être, parlera mieux que moi.....

LE MARQUIS, *avec étonnement.*

Comment!.... Verceil.... vous vous troublez..... Juste Ciel, que me laissez-vous entrevoir!... Je puis me vaincre... je puis même me sacrifier à l'amitié!.... mais si j'étois abusé, trahi!...

VERCEIL.

Trahi!... Ce soupçon entre dans ton cœur, & ta bouche ose l'exprimer!...

LE MARQUIS.

Ah, pardonne... Ce lâche mouvement des ames basses, la défiance, n'est pas dans mon caractere, tu le sais.... Mais j'ai la tête tournée.... je ne suis plus à moi... Ah, daigne excuser la coupable imprudence d'un emportement passager; va, je te connois, & m'abandonne à toi.

VERCEIL.

Le mot cruel qui vous est échappé, demande une explication; je vais vous la donner : je n'ai jamais remarqué que Delphine eût la moindre préférence pour moi; je suis très-sûr qu'elle ne peut imaginer qu'elle ait fait la plus légere impression sur mon cœur; je desire avec ardeur votre bonheur & le sien; voilà ce que je puis protester par tous les serments....

LE MARQUIS.

C'en est assez.... cette explication même étoit inutile; en avez-vous besoin avec moi, cher Verceil? Un mot, un seul mot de vous ne suffira-t-il pas toujours pour dissiper mes craintes, & me rendre toute la

confiance que je dois à cette délicatesse, à cette exacte probité, qui, pour jamais, m'ont attaché à vous ?... Enfin, mon ami, accordez-moi mon pardon ; & pour me prouver que je n'ai perdu aucun de mes droits, promettez-moi de parler à Delphine...

VERCEIL.

Mais le puis-je, quand vous m'avez soupçonné !...

LE MARQUIS.

Ah, fussiez-vous en secret mon rival, je m'en fierois à vous....

VERCEIL.

Vous ne vous tromperiez point..... mais voyez encore Cléante, peut-être voudra-t-il consentir....

LE MARQUIS.

Non, il m'a refusé ; je n'ai d'espoir qu'en vous seul : d'ailleurs, après ce qui vient de se passer entre nous, je trouve une douceur extrême à vous donner cette preuve de confiance.....

VERCEIL, *à part*.

O Delphine !...

LE MARQUIS.

Parlez.... répondez donc, mon ami.

VERCEIL.

Nous nous oublions ici... Sortons, venez chez moi... donnez-moi le temps de réfléchir...

LE MARQUIS.

Venez, mon cher Verceil... je ne vous

quitterai point que je n'aye obtenu cette preuve touchante de votre amitié !

VERCEIL, *à part en s'en allant.*

Hélas, à qu'elle extrémité je me trouve réduit !... (*Ils sortent.*)

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DELPHINE, *seule*.

Enfin, me voilà seule!... Ah, dans qu'elle affreuse contrainte s'est écoulé ce jour pour moi!.... Toujours au moment de me trahir!... Verceil... se peut-il que l'excès de mon trouble lui soit échappé!... Non, non, il ignore tout ce que j'ai souffert... l'indifférence ne remarque rien. (*Elle s'assied vis-à-vis du portrait de Verceil.*) Depuis tantôt sur-tout, j'éprouve un serrement de cœur, un abattement qui m'ôtent presque entiérement l'usage de la raison... (*Elle regarde le portrait.*) Comme j'ai mal rendu ses traits!... Ce ne sont point-là ses yeux, ces yeux touchants qui expriment si bien toutes les vertus de son ame!... (*Elle prend ses pinceaux; elle peint.*) Quelle tendresse il a pour son pere!... pour son ami!... Ne peut-il donc aimer que ces deux seuls objets?... (*Elle peint toujours.*) Cependant aujourd'hui, à cette même place, deux fois j'ai cru le voir s'attendrir en me regardant!... Peut-être a-t-il pénétré mon secret; peut-être me plaint-il!... Quoi, je n'obtiendrai de lui qu'une humiliante compassion!... Ah,

que plutôt il ignore à jamais un malheureux sentiment, que j'abjurerois, que je saurois surmonter, s'il devoit m'exposer au tourment insupportable d'en rougir à ses yeux !... Ah, s'il secroit aimé, je le désabuserai... oui, j'en aurai le courage !... On vient... essuyons mes pleurs; Dieu, c'est lui !...

SCENE II.

DELPHINE, VERCEIL.

DELPHINE, *se levant avec effroi.*

COMMENT lui cacher que je m'occupois de lui, que je pleurois !...

VERCEIL, *à part.*

La voilà !... Ciel, donnez-moi la force de garder ma promesse !.. (*Il s'arrête.*)

DELPHINE.

Faisons emporter ce portrait !... Fanchon... Fanchon...

VERCEIL, *à part.*

Elle paroît agitée, troublée... (*Il s'approche.*) Mademoiselle, pardonnez...

DELPHINE, *à part, détournant le visage.*

Fanchon... Elle ne vient point, sortons... Mes jambes tremblent... je n'en puis plus !... (*Elle tombe sur sa chaise.*)

VERCEIL.

Dieu !... Qu'avez-vous ?... Quelle pâleur !...

DELPHINE.

Ce n'eſt rien... j'ai penſé... j'ai cru, lorſque vous êtes entré, reconnoître la voix du Marquis de Limours, &...

VERCEIL.

Et cette voix peut vous cauſer une auſſi violente émotion!... (*Il tombe dans la rêverie.*)

FANCHON, *ſurvenant.*

Me voilà, Mademoiſelle; n'avez-vous pas appellé?...

DELPHINE, *ſe levant.*

Oui... emportez ce chevalet...

FANCHON, *regardant le portrait.*

Ah, Ah, vous venez d'y travailler encore...

DELPHINE.

Allez...

FANCHON.

Vlà les yeux tout finis... Ma fine; à préſent, c'eſt Monſieur tout craché...

DELPHINE, *avec impatience.*

Mais, allez donc, Fanchon...

FANCHON, *à part, emportant le chevalet.*

Je ne ſais ſus quelle herbe al a marché aujourd'hui, je ne l'ai jamais vue grognon comme ça... (*Elle ſort.*)

DELPHINE, *à part.*

Il rêve... ſachons ce qui l'occupe, & ſi j'ai détourné ſes ſoupçons... (*Haut.*) La frayeur que j'ai témoignée a paru vous ſurprendre; cependant, Monſieur, quand vous réfléchirez à la conduite de M. de Limours...

VERCEIL, *avec un sang froid affecté.*

Moi! Mademoiselle!... je ne suis point surpris...

DELPHINE.

Je dois le haïr, vous le savez...

VERCEIL.

Le haïr!... je n'ai nuls droits qui puissent me faire prétendre à votre confiance... mais en même-temps, Mademoiselle, j'osois me flatter de n'avoir jamais rien fait qui dût vous décider à vouloir me tromper...

DELPHINE.

Comment!...

VERCEIL.

La haine dans un cœur tel que le vôtre ne peut produire des agitations si tumultueuse... Je les reconnois, ces vives & profondes émotions, je ne les ai que trop éprouvées!... & jamais je n'ai su haïr...

DELPHINE, *à part.*

Qu'entends-je, ô Ciel!... il aimoit... il aime encore, sans doute... eh qui donc?...

VERCEIL.

Enfin, Mademoiselle, je me félicite d'avoir découvert votre secret... j'étois chargé d'une commission qui m'embarrassoit... je vous abordois avec crainte... maintenant... je suis rassuré...

DELPHINE.

Qu'allez-vous me dire?...

VERCEIL, *d'une voix foible & basse.*

Que le Marquis de Limours vous adore, & qu'il vous offre sa main...

DELPHINE, *à part.*

Il pâlit!... Il rougit!... Ah, que dois-je croire!...

VERCEIL.

Il ne demande point qu'un nœud secret vous unisse... il met sa gloire à vous aimer... enfin, j'ai fait ma commission.... (*à part.*) Je puis maintenant aller cacher ma foiblesse & mon désespoir... (*Il fait quelques pas.*)

DELPHINE.

Et vous n'attendez pas ma réponse?...

VERCEIL.

Ah, je la devine...

DELPHINE, *à part.*

Ses yeux se remplissent de larmes!... Non, je ne m'abuse point!...

VERCEIL, *à part.*

Depuis un moment, quelle joie vive & pure anime tous ses traits!... Fuyons un spectacle qui me tue!...

DELPHINE.

Arrêtez...

VERCEIL.

Eh, pourquoi me retenir?

DELPHINE.

Ma situation est embarrassante... le doute... & l'incertitude me troublent encore....

VERCEIL.

Il est doux, je le conçois, d'entendre répéter l'assurance qui nous charme... Eh bien, Mademoiselle, vous êtes aimée autant que vous méritez de l'être...

DELPHINE, *à part.*

Son dépit eſt viſible, ce n'eſt point une illuſion... (*Haut.*) A quoi dois-je me décider ? Que me conſeillez-vous ?...

VERCEIL, *impétueuſement.*

Moi, vous conſeiller !... Ah ! c'en eſt trop !... (*D'un ton plus calme.*) N'êtes-vous pas déterminée ?... Pourquoi donc cet artifice indigne de vous ?... Pourquoi chercher à diſſimuler un penchant auſſi raiſonnable que légitime ?...

DELPHINE.

Non, je n'ai point d'artifice... je voudrois vous faire connoître mes ſentiments... mais une juſte réſerve m'empêche de m'expliquer...

VERCEIL.

Ne vous contraignez point... cet aveu ſeroit ſuperflu...

DELPHINE.

Je dois penſer cependant... que vous auriez quelque plaiſir à l'entendre...

VERCEIL, *avec une extrême contrainte.*

Je ſuis... en effet... ſenſible... autant qu'il m'eſt poſſible, au bonheur du Marquis... mais, Mademoiſelle, à cet égard vous ne me laiſſez aucun doute... je vais le rejoindre & vous l'envoyer...

DELPHINE.

Me l'envoyer !... Non, non...

VERCEIL.

Il m'attend chez Cléante.

DELPHINE, *après un moment de réflexion.*

Eh bien, qu'il vienne... je lui parlerai...

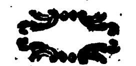
VERCEIL.

Ah ! je l'avois prévu... Adieu, Mademoiselle, (*à part.*) J'allois éclater !... ah ! le repos, la raison, le bonheur, j'ai tout perdu ! (*Il sort précipitamment.*)

SCENE III.

DELPHINE, *seule.*

ENFIN, j'ai donc lu dans son ame !... Verceil ! il m'aimoit ! & se sacrifioit à l'amitié ! La récompense d'un si noble effort, de cet excès de générosité, il la trouvera dans mon cœur !... Verceil ! qu'il m'est cher !... il m'aime !... ce n'est point un songe, une illusion !... Cependant il est sorti désespéré !... mais pouvois-je le désabuser, quand ma mere ignore encore mes sentiments ?... Ah, j'en suis sûre, elle les approuvera ; courons la chercher... (*Elle fait quelques pas pour sortir.*) La voici !... mais Ophémon est avec elle... je n'oserai jamais m'expliquer devant lui.



SCENE IV.

OPHÉMON, Madame DUCHEMIN, DELPHINE.

OPHÉMON, *à Madame Duchemin.*

JE vois Delphine, elle vous apprendra ce que mon fils n'a pu nous dire...

Madame DUCHEMIN.

Delphine, Verceil vous quitte dans l'instant?

DELPHINE.

Oui, maman...

Madame DUCHEMIN.

Nous venons de le rencontrer, il avoit l'air interdit, agité; nous avons voulu le questionner, il a pris la fuite sans nous répondre.

DELPHINE.

Maman... le Marquis de Limours l'avoit chargé de me parler...

OPHEMON, *regardant Delphine, à part.*

Quel air de satisfaction!... (*Haut.*) En bien, Mademoiselle, le Marquis vous offre sa main?... Qu'avez-vous répondu?...

DÉLPHINE.

Mais... j'ai consenti à le voir... il va venir, sans doute...

OPHÉMON, *à part.*

Ah, tous mes projets sont renversés!

DELPHINE.

Je lui répondrai devant vous, maman... J'allois tout-à-l'heure vous chercher, pour vous ouvrir mon ame toute entiere...

Madame DUCHEMIN.

Tels que soient vos sentiments, ma fille, je vous laisse la liberté de disposer de vous-même, & je vous connois assez pour être sûre que l'ambition n'aura jamais le pouvoir de vous décider seule dans votre choix.

DELPHINE, *baisant la main de sa mere.*

Ah, maman!

OPHEMON, *à part.*

Et cependant ce n'est qu'à l'ambition qu'elle sacrifie Verceil!... A quel excès je m'étois abusé sur son caractere!...

Madame DUCHEMIN.

On vient... c'est le Marquis.

DELPHINE.

Maman, vous me permettez donc de lui parler sans déguisement?...

Madame DUCHEMIN.

Je vous le prescris, & vous le devez...

DELPHINE.

J'obéirai...

OPHÉMON, *à part.*

Voyons quelle sera la fin de tout ceci!...

SCENE V.

LE MARQUIS, OPHÉMON, CLÉANTE, Madame DUCHEMIN, DELPHINE.

LE MARQUIS, *à Cléante.*

MALGRÉ l'espoir qu'on vient de me donner, je ne puis encore approcher d'elle qu'en tremblant!..,

DELPHINE, *à part.*

Je ne vois point Verceil!...

OPHÉMON, *à Delphine.*

Voilà le Marquis... Peut-être, Mademoiselle, desirez-vous ne lui parler qu'en présence de Madame votre mere?...

DELPHINE.

Non, Monsieur, restez... vous ne pouvez ni me gêner, ni me contraindre...

LE MARQUIS.

Enfin, Mademoiselle, il m'est donc permis...

DELPHINE.

Souffrez, Monsieur, que j'ose d'abord vous demander ce qu'on vous a dit?...

LE MARQUIS.

Que vous étiez instruite de mes sentiments, & que vous daignez consentir à me voir.

DELPHINE.

J'ai cru, Monsieur, devoir cette défé-

rence à l'honnêteté de vos intentions, . .

CLÉANTE *à part, regardant Delphine.*

Elle a l'air bien contraint & bien froid !...

DELPHINE.

J'ai voulu enfin vous prouver ma reconnoissance & mon estime, les seuls sentiments que vous puissiez attendre de moi...

LE MARQUIS.

Ils me suffisent, si vous me laissez l'espérance, qu'avec le temps, il me sera possible d'en obtenir de plus doux...

DELPHINE.

Ne pas les éprouver, & vous les promettre, seroit vous tromper... Non, Monsieur, quand vous daignez oublier la distance extrême qui nous sépare, je serois indigne du sacrifice que vous voulez me faire, si je l'acceptois sans pouvoir vous offrir un sentiment égal au vôtre... Ah! ce que l'amour donne, l'amour seul peut le payer... & je rougirois de vos bienfaits, si vous n'en trouviez pas tout le prix dans mon cœur...

LE MARQUIS.

Quel cruel discours, ô Ciel!...

Madame DUCHEMIN, *à part.*

Ma surprise est extrême!...

OPHÉMON, *à part.*

Ah, quelle est mon injustice!...

CLÉANTE.

Trop de délicatesse, Delphine, peut-être vous égare...

DELPHINE.

L'ambition, sans doute, s'expliqueroit

autrement; mais je ne connois que le langage de l'honneur & de la vérité.

LE MARQUIS.

Je demeure confondu!.... Enfin, Mademoiselle... vous refusez mes offres?

DELPHINE.

Elles m'honorent, elles m'inspirent la plus vive reconnoissance; mais je ne puis ni ne dois les accepter. Un jour, Monsieur, croyez-le, vous me saurez gré de ma franchise. Toute union disproportionnée finit par être malheureuse; quand la passion s'affoiblit, on commence à soupçonner d'ambition l'objet pour lequel on a tout fait; doute affreux, qui seul peut empoisonner le bonheur le plus pur.... D'ailleurs, n'avez-vous pas des parents, qu'une semblable folie auroit réduits au désespoir? Qui, moi, j'aurois pu me résoudre à porter le trouble & la désunion dans une famille heureuse & respectable; je me serois exposée aux malignes interprétations du monde, à cette envie secrete & basse qu'inspire toujours une fortune inattendue? La calomnie m'auroit accusée de manege, d'artifice, de vous avoir séduit enfin... Eh, comment s'entendre reprocher d'avoir avili ce qu'on aime!.... Je n'aurois pu supporter cette réunion de peines, d'injustices & d'humiliations... Rien ne décourage, rien ne rebute l'ambition & l'intérêt; mais l'ombre d'un soupçon offensant, flétrit & désespere un cœur noble & généreux. Non, ce sort brillant &

...

malheureux n'étoit pas fait pour moi; & même, quand j'aurois partagé les sentiments dont vous m'honorez, j'ai trop de délicatesse, & d'orgueil peut-être, pour qu'il vous eût été possible d'assurer jamais le bonheur de ma vie.

OPHÉMON, *à part.*

O trop heureux Verceil!...

Madame DUCHEMIN, *bas à Delphine.*

Ah, Delphine, devois-je si tard pénétrer votre secret?...

DELPHINE.

Hélas, je n'ai jamais voulu vous le cacher!

LE MARQUIS, *revenant à lui, après une profonde rêverie.*

L'étonnement, l'admiration... la douleur... le doute... mille mouvements confus & différents m'agitent tour-à-tour... A quelle idée dois-je m'arrêter?... Quel sentiment doit dominer dans mon cœur?

OPHÉMON.

L'estime & la reconnoissance, que vous ne pouvez refuser à tant de noblesse & de candeur.

LE MARQUIS, *d'un air égaré.*

Où est Verceil?... Pourquoi ne m'a-t-il point suivi?...

CLÉANTE.

Il est resté chez moi...

OPHÉMON.

Allez le chercher, mon cher Cléante, (*Bas à Cléante.*) mais ne le prévenez de rien...

CLÉANTE, *bas à Ophémon.*

J'entends... soyez tranquille. (*Il sort.*)

LE MARQUIS, *avec une fureur concentrée.*

Enfin, je suis haï... mes offres sont méprisées... l'amitié m'abandonne!... je perds tout à la fois!... Ah, Delphine, vous seule pouvez calmer le trouble affreux qui m'égare... Si vous lisiez au fond de mon ame... vous frémiriez de votre funeste ouvrage... Ce cœur que vous dédaignez, n'est point peut-être au-dessous du vôtre... mais il est profondément blessé!.. Craignez des transports... que la contrainte & l'incertitude rendent encore plus violents!... Craignez enfin l'œil pénétrant... de l'amour & de la jalousie!....

DELPHINE.

Que peut redouter l'innocence?.... Je m'affligerois de votre injustice; mais je n'en pourrois être effrayée... Que vous ai-je promis? Vous ai-je trompé?... De quoi vous plaignez-vous?...

LE MARQUIS.

Quel ascendant vous avez sur moi!... Quoi donc, devez-vous le conserver encore, même en m'ôtant toute espérance!... (*A Madame Duchemin.*) Ah, Madame! Ah, Delphine! prenez pitié d'un malheureux, digne du moins de votre intérêt & de votre amitié...

Madame DUCHEMIN.

J'entrevois vos soupçons, & je vais vous répondre avec franchise. Jusqu'à ce mo-

ment, je ne connoiffois pas les vrais fentiments de Delphine ; cet entretien vient de m'ouvrir les yeux : je crois, comme vous, que fon cœur n'eft plus libre; mais puifqu'il s'eft donné fans mon aveu, il ne s'eft point déclaré, foyez-en fûr.; & celui qu'elle préfere, ignore encore fon fecret.

LE MARQUIS, *accablé.*

Ah, Ciel!

OPHÉMON.

Un penchant involontaire peut-il exciter votre reffentiment?...

LE MARQUIS.

Vous le connoiffez donc, ce penchant?... un ingrat, un ami perfide ofa vous le confier?...

OPHÉMON.

Vous feul êtes ingrat, quand vous doutez de lui!... Le malheureux, confumé par la paffion la plus violente, fe refufa jufqu'à la douceur de m'en entretenir : j'ai fu pénétrer fon fecret ; mais il eut la force & la vertu de le cacher à celle qu'il adoroit... Il vous facrifioit, fans murmure, & l'amour & le bonheur... & vous l'accufez, & vous le haïffez!...

LE MARQUIS.

Seroit-il poffible qu'il eût eu tant d'empire fur lui-même!... Voir chaque jour Delphine, l'aimer & fe taire! Ah, s'il eft vrai, fans doute il eft digne de fon bonheur!... En effet... il vouloit aujourd'hui même partir avec moi, quitter Delphine!... Il combattoit de bonne foi!... Puis-je me

le

le persuader!... Ah, Delphine, je n'en croirai que vous.... Parlez... vous seule pouvez me convaincre, & me faire connoître mon injustice?

DELPHINE, *avec douceur & timidité.*

Jamais votre ami ne m'a parlé que de vous... Je pensois que l'amitié seule occupoit & remplissoit son cœur.... & lui, croit encore que je vous aime.... Voilà l'exacte vérité.

LE MARQUIS.

Il croit que vous m'aimez!.... Ah, qu'il sera dédommagé des tourments qu'a pu lui causer une si folle erreur!... Mais je ne veux plus vous parler d'un amour insensé, qui ne pourroit désormais que justifier votre haine!...

DELPHINE.

Ma haine!... Quelle injuste & cruelle expression! ah! plutôt, laissez-moi me flatter que mon amitié, ma tendre estime pourront un jour vous consoler... Abjurez une foiblesse indigne de vous.... Cet ami, qui vous fut si cher, vous a donné l'exemple du courage & de la générosité; osez l'imiter; en égalant sa vertu, vous cesserez de le haïr, &, raccommodé avec vous-même; devenu l'objet de notre admiration, vous oublierez facilement vos peines & l'amour.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je!... Ah, qui peut vous résister... Oui, je justifierai vos desirs & votre espérance... C'en est fait, vous triom-

phez ! ... Je pardonne à Verceil ſa félicité... Oui, je ferai plus.... j'aurai le courage de l'en inſtruire... Qu'il apprenne de ma bouche.... qu'il eſt aimé, & qu'il conſerve ſon ami...

DELPHINE.

Ah, Monſieur ! ... Mais, maman.... dois-je avouer ? ...

Madame DUCHEMIN.

Je ne puis, ma fille, qu'aprouver votre choix, ſi Monſieur Ophémon pouvoit conſentir...

OPHÉMON.

Douteriez-vous de ma réponſe & de ma joie ! ...

DELPHINE.

Eh bien, vous direz donc à votre ami, que ſa tendreſſe pour vous, ſon affection pour ſon vertueux pere, ont fait naître le penchant que j'ai pour lui ! ... (*Elle lui tend la main.*) Et dites-lui encore, que l'excès de votre généroſité met le comble à mon bonheur.

LE MARQUIS.

Votre bonheur ! ... Il deviendra le mien, n'en doutez pas ! ... Delphine ! ..... Je vois couler vos pleurs ! ... (*Il ſe jette à ſes pieds en tenant toujours ſa main.*) Ah ! ne me plaignez plus ; vous m'avez élevé au-deſſus de moi-même ! ...



SCENE VI & derniere.

Mad. DUCHEMIN, DELPHINE, LE MARQUIS, OPHÉMON, CLÉANTE, VERCEIL.

VERCEIL, *appercevant le Marquis aux genoux de Delphine.*

QUE vois-je; Ciel!... Où m'avez-vous conduit?.... Par quelle injuste tyrannie veut-on que je sois témoin!... Ah, laissez-moi fuir!...

LE MARQUIS, *se levant & courant l'arrêter.*

Arrête, Verceil!...

VERCEIL.

En vain vous voulez me retenir!... Je vous dis un éternel adieu.... Sachez enfin tout ce que j'ai souffert... Ne me retenez plus... Connoissez votre rival!...

LE MARQUIS, *l'embrassant.*

Reconnois ton ami, apprends ton bonheur, Delphine est à toi!...

VERCEIL.

Dieu!...

LE MARQUIS.

Elle t'aime! Sois heureux, tu le mérites, & que la main de l'amitié vous unisse!...

VERCEIL.

Delphine!... mon ami!.... Se pourroit-il!...

CLÉANTE.

Quel heureux changement !...

OPHÉMON.

O mon fils, tous mes vœux sont exaucés !...

VERCEIL.

Et vous consentez !... & Delphine !... Non, l'on me trompe, l'on m'abuse !... Ah, mon pere !...

Madame DUCHEMIN.

Parlez, ma fille !...

DELPHINE, *à Verceil.*

Quand l'amitié généreuse a daigné me servir d'interprete, pouvez-vous encore conserver quelque doute ?...

VERCEIL.

Delphine, vous m'aimez !... Delphine est à moi !... Mais, grand Dieu !... trop cher & trop sensible ami... que deviendrez-vous ? Ah, je n'ose me livrer à mes transports !... Vous êtes malheureux, mon bonheur me paroît un crime !... Quoi, les tourments que j'éprouvois tout-à-l'heure, ont passé dans ton ame !... Cette idée me déchire, elle empoisonne toute ma félicité !...

LE MARQUIS.

Peux-tu t'affliger sur mon sort, quand je conserve un ami tel que toi, & quand j'obtiens l'estime de Delphine ? Plus le sacrifice que je fais est pénible, plus il doit me satisfaire & m'enorgueillir ! Ah, Verceil, vous avez trop d'élévation pour pouvoir vous étonner de l'empire de la raison,

& pour plaindre le cœur qui triomphe de lui-même !... Delphine, Verceil, chers objets de tous les ſentiments de mon ame, ſoyez heureux, je le ſerai par vous.... J'ai perdu les illuſions fragiles de l'amour; mais l'amitié me reſte, j'ai retrouvé la vertu... Ah, voilà les véritables ſources de la paix & du bonheur.

(*La toile ſe baiſſe.*)

FIN.

